

2M11.3482.5

Université de Montréal

De la mémoire à la nostalgie : les flux touristiques en Sibérie postcommuniste

Par

Marie-Eve Carrier

Département d'anthropologie

Faculté des études supérieures

Mémoire présenté à la Faculté des études supérieures
en vue de l'obtention du grade Maître ès Sciences (M. Sc)
en anthropologie

Août 2006

© Marie-Eve Carrier, 2006



AVIS

L'auteur a autorisé l'Université de Montréal à reproduire et diffuser, en totalité ou en partie, par quelque moyen que ce soit et sur quelque support que ce soit, et exclusivement à des fins non lucratives d'enseignement et de recherche, des copies de ce mémoire ou de cette thèse.

L'auteur et les coauteurs le cas échéant conservent la propriété du droit d'auteur et des droits moraux qui protègent ce document. Ni la thèse ou le mémoire, ni des extraits substantiels de ce document, ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans l'autorisation de l'auteur.

Afin de se conformer à la Loi canadienne sur la protection des renseignements personnels, quelques formulaires secondaires, coordonnées ou signatures intégrées au texte ont pu être enlevés de ce document. Bien que cela ait pu affecter la pagination, il n'y a aucun contenu manquant.

NOTICE

The author of this thesis or dissertation has granted a nonexclusive license allowing Université de Montréal to reproduce and publish the document, in part or in whole, and in any format, solely for noncommercial educational and research purposes.

The author and co-authors if applicable retain copyright ownership and moral rights in this document. Neither the whole thesis or dissertation, nor substantial extracts from it, may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

In compliance with the Canadian Privacy Act some supporting forms, contact information or signatures may have been removed from the document. While this may affect the document page count, it does not represent any loss of content from the document.

Université de Montréal
Faculté des études supérieures

Ce mémoire intitulé :

De la mémoire à la nostalgie : les flux touristiques en Sibérie postcommuniste

Présenté par :
Marie-Eve Carrier

a été évalué par un jury composé des personnes suivantes :

Bernard Bernier : président-rapporteur

Mariella Pandolfi : directeur de recherche

Laurence McFalls : membre du jury

Résumé

Depuis la chute de l'Union soviétique en 1991, plusieurs bouleversements ont secoué la Russie. En quinze ans, l'aspect économique de la transition a occupé beaucoup de place au sein des analyses académiques. Pour ma part, j'ai décidé de consacrer ce mémoire à l'étude des répercussions sociales engendrées par la fin du soviétisme. Ce qui m'intéressait, à la base, était de comprendre le changement entre les réalités communiste et postcommuniste pour une communauté sibérienne. Pour ce faire, je me suis attardée sur l'acte mnémorique et sur le discours nostalgique issus du passage entre les deux époques. J'ai choisi de concentrer mes recherches sur l'île d'Olkhon au milieu du Lac Baïkal. J'ai effectué ma collecte de données sur une période de deux mois, au cours de l'été 2004. Lors de ce terrain, j'ai recueilli les récits des gens ayant développé une profonde nostalgie envers l'époque communiste. J'ai également été en mesure de constater que l'accroissement des inégalités sociales et l'augmentation du tourisme, étaient les deux principaux aspects favorisant l'émergence du discours nostalgique des gens d'Olkhon.

Mots-Clés : anthropologie, ethnologie, Sibérie, île d'Olkhon, postcommunisme, mémoire, nostalgie, tourisme, discours.

Abstract

Since the fall of the Soviet Union in 1991, several changes have taken place in Russia. For the last 15 years, the economic aspects of the transition occupied much space within the academic analyses. I decided to devote this memory to the study of the social repercussions generated since the end of the Soviet era. I was first interested in understanding the existing transformation between the communist and the postcommunist worlds. Following that objective, I studied the mnemonic act and the nostalgic discourse towards the communist period. I chose to concentrate my research in Siberia, on Olkhon Island. I carried out my data collection over a period of two months, during the summer of 2004. Throughout this fieldwork, I collected what the people of the island had to say about their nostalgia towards the communist time. I noted that the two main factors that caused the development of nostalgic discourse were the increase of social inequalities and the augmentation of tourism on the island.

Keywords : anthropology, ethnology, Siberia, Olkhon Island, postcommunism, memory, nostalgia, tourism, discourse.

Table des matières

Résumé.....	iii
Abstract.....	iv
Table des matières.....	v
Index des abréviations.....	vii
Remerciements.....	viii
Avant-propos.....	x
Introduction.....	1
Chapitre 1. Contexte, méthodologie et expérience de terrain.....	8
1.1. Regard sur l'île d'Olkhon.....	8
1.1.1. Géographie et peuplement.....	8
1.1.2. Contexte soviétique sur Olkhon.....	11
1.1.3. Dynamiques postcommunistes sur Olkhon.....	12
1.1.4. Pertinence de cette île sibérienne pour une étude sur la nostalgie de l'époque communiste.....	15
1.2. Méthodologie.....	16
1.2.1. Revue de la littérature et inspirations.....	16
1.2.2. Approche et méthodes d'enquête.....	19
1.3. Terrain sibérien.....	22
1.3.1. L'expérience de terrain.....	22
1.3.1.1. L'arrivée.....	23
1.3.1.2. La négociation du 'contrat'.....	25
Chapitre 2. Saga sibérienne postcommuniste.....	28
2.1. Tourisme postcommuniste.....	28
2.1.1. Le bout du monde n'existe plus.....	30
2.1.2. Flux touristiques postcommunistes.....	32
2.1.2.1. Démarches administratives.....	32
2.1.3. Flux touristiques sibériens.....	35
2.1.3.1. L'exotisme et la pureté.....	35
2.1.3.2. Mettre en scène l'exotisme authentique.....	36
2.1.3.3. Le touriste postcommuniste.....	37
2.1.3.4. La Sibérie chez Alexeï.....	39
2.1.3.5. Le tourisme au Goulag.....	45
2.2. Malaise postcommuniste.....	52
2.2.1. Détérioration de la qualité de vie.....	53
2.2.2. Accroissement des inégalités.....	54
2.2.3. Confrontation à la mobilité touristique.....	57
2.3. Sous-terrain sibérien.....	60
2.3.1. Prendre place.....	61
2.3.2. La lucidité du touriste.....	62
2.3.3. Admettre la nostalgie.....	65
Chapitre 3. Nostalgie, discours et résistance.....	67
3.1. Nostalgie.....	67
3.1.1. De pathologie à utopie.....	67
3.1.2. Nostalgie olkhonienne.....	69
3.1.2.1. La perte des acquis communistes.....	70
3.1.3. La nostalgie réflexive.....	74
3.1.4. L'imaginaire nostalgique.....	77
3.1.5. Un mot sur l'oubli.....	79

3.2. Discours nostalgique	80
3.2.1. Conversations nostalgiques	81
3.2.2. La profondeur du discours	82
3.2.3. Réappropriation de la sphère privée	84
3.2.4. Pouvoirs discursifs.....	87
3.3. Effets du discours nostalgique de la population d'Olkhon.....	89
3.3.1. La résistance	89
3.3.2. L'opposition face aux conjonctures nationales	90
3.3.3. La dénonciation des dynamiques locales.....	92
3.3.3.1. Dénonciation des problèmes locaux.....	92
3.3.3.2. L'accélération du temps.....	93
Conclusion.....	97
Notes	101
Bibliographie	105

Index des abréviations

(En ordre alphabétique)

UNESCO : Organisation des Nations Unies pour l'Éducation, la Science et la Culture

URSS : Union des Républiques Socialistes Soviétiques

Index des mots en russe

(En ordre alphabétique cyrillique)

Баикал - *Baïkal* : 'lac océan'

Баня - *bania* : bain-sauna

Гулаг - *Goulag* : prison soviétique, acronyme de 'Direction générale des camps'

Дача - *dacha* : maison de campagne

Колхоз - *kolkhoze* : ferme collective

Комнати - *komnati* (pluriel de *komnata*) : chambres

Конечно - *kanietchna* : bien sûr

Лагерь - *laguer* : camp

Матрёшки - *matriochki* (pluriel de *matriochka*) : poupées gigognes russes

Область - *oblast* : région

Ольхон - *Olkhon*

Омул - *omoul* : une espèce de saumon d'eau douce

Самовар - *samovar* : bouilloire

Сибир - *Sibir* : Sibérie, signifie 'passé l'Oural'

товариш - *tavarich* : camarade

Хобой - *Khoboy* : pointe la plus au nord de l'île d'Olkhon

Хужир - *Khuzhir*

Remerciements

Je tiens premièrement à remercier ma directrice de recherche, Mariella Pandolfi. Par sa rigueur intellectuelle et sa sensibilité ethnographique, elle a su m'orienter judicieusement et m'a permis de me sentir à l'aise au sein du champ, si passionnant, de l'étude des sociétés postcommunistes.

Je remercie le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada, le Centre canadien d'études allemandes et européennes, le Ministère de l'éducation du Québec, la Faculté des études supérieures de l'Université de Montréal, ainsi que le département d'anthropologie de l'Université de Montréal, pour leur soutien financier. Le cumul de ces bourses m'a permis de me rendre sur le terrain en Sibérie et de mener à terme ce mémoire de maîtrise.

Je tiens à exprimer ma gratitude aux habitants de l'île d'Olkhon. Je les remercie chaleureusement de m'avoir ouvert les portes de leur quotidien. Merci à tous les informateurs ayant voulu m'accorder un peu de leur temps. Sans eux, sans leur grande générosité, cette recherche n'aurait pu voir le jour.

Merci à mes parents, Suzanne et Laurent. Je leur serai toujours reconnaissante de m'avoir laissé partir en Russie, à l'âge de 20 ans. Je sais, aujourd'hui, combien leurs inquiétudes parentales devaient être éprouvantes...Je les remercie d'avoir compris ce qui m'animait.

Merci à mon amoureux, Dimitri, sans qui tout ce travail n'aurait pu exister. Nous avons développé cet intérêt pour l'ex-URSS en parfaite complicité, au fil de nos séjours russes. Nos infinies conversations au sujet de la complexité postcommuniste ont nourri cette ethnographie d'un bout à l'autre. J'espère sincèrement, qu'un jour, nous pourrions faire découvrir l'immensité sibérienne à notre fils.

*À mes deux hommes,
Dimitri et Milan*

Avant-propos

Ma réflexion sur l'Union soviétique et la région qui nous intéressera particulièrement pour ce mémoire, la Sibérie, remonte déjà à plusieurs années. Il est assez paradoxal, lorsque l'on porte un intérêt si particulier à un pays et à sa population, qu'on en vienne presque à oublier les raisons initiales qui nous ont poussé à développer cet attachement. Or, d'aussi loin que je me rappelle, j'ai toujours préféré le froid et la neige à la chaleur suffocante de l'été. Mes rêves d'enfant et de voyage étaient davantage peuplés de rennes lapons et de cavaliers chevauchant les steppes d'Asie Centrale, que de plages et de palmiers mexicains. Puis, en 1989, j'ai vu le mur tomber à la télévision. Du haut de mes 12 ans, ne comprenant évidemment pas les enjeux, je regardai passer, sous mes yeux, ces images qui marquèrent le XX^e siècle. Deux ans plus tard, l'URSS sombrait. Une idéologie s'éteignait. Un peuple était à refaire.

Je suis entrée en Russie, pour la première fois, en janvier 1998. Dans un train de nuit entre Riga et Moscou, mon visa à la main, le cœur battant la chamade, un jeune douanier de 16 ans, mitrailleuse en bandoulière, me demanda mes papiers, puis fit un signe affirmatif de la tête, tout en vérifiant mes bagages du coin de l'œil. Je passai la semaine suivante à regarder défiler la Russie, de Moscou jusqu'en Sibérie, bien installée dans ma couchette transsibérienne. J'avais choisi de débarquer à Irkoutsk, un peu par hasard. Je voulais voir le lac Байкал¹ (*Baïkal* – lac océan) et m'enfoncer au cœur de ces terres mythiques, associées aux milliers de déportés soviétiques. C'est à ce moment que j'entendis parler de l'île d'Ольхон² (Olkhon) pour la première fois. Comme dans la majorité des révélations anthropologiques, c'est donc le voyage, le contact physique et direct avec le peuple sibérien, qui me fit

prendre conscience de mon amour pour la Russie, de mon désir de mieux la comprendre. Cette Russie, terre que j'aime et que je haïs à la fois, incarnant mon attirance pour le contraste, le mystère, voire l'incompréhensible. Cette confusion pourrait être comparée à la réaction de Marc Augé lors de ses séjours de terrain en Afrique.

« L'arrivée sur l'aéroport côtier en bordure de lagune et de forêt tropicale m'a toujours procuré ou imposé les mêmes sensations : la moiteur brûlante de l'air qui me sautait au visage et l'odeur de terre rouge qui me prenait à la gorge. La brutalité de cet accueil, à laquelle il n'y avait aucun moyen d'échapper, n'avait d'égale que la facilité avec laquelle je m'en accommodais, me remettant instantanément dans le bain [...].³ »

Il n'y a qu'à travers ces mots, simples et justes, que j'arrive aujourd'hui à décrire ma relation avec la Russie. Il n'y a qu'elle qui me procure ce chaos intérieur. Pour moi, la Russie est la fois déboussolante et apaisante.

C'est mon parcours anthropologique qui m'a permis d'extérioriser et de comprendre l'étrangeté de cette sensation éprouvée pour cette terre étrangère. J'en vins à la conclusion qu'il me fallait aborder les spécificités sibériennes sous un angle original. À partir des écrits d'Hannah Arendt sur le totalitarisme, mon questionnement entourant la mémoire du peuple sibérien s'articula. Je voulais comprendre comment la population ayant vécu sous le joug totalitaire de Staline, se remémorait cette période historique. Au départ, mon projet de recherche devait problématiser la mémoire du communisme soviétique. Le passage de la mémoire à la nostalgie vint plus tard, lors de mon séjour de recherche sur l'île d'Olkhon à l'été 2004. Lors de ce séjour, je fus confrontée à la profonde mélancolie des insulaires envers cette époque révolue. Il fut clair, dès les premières entrevues, que la majorité des habitants d'Olkhon éprouvaient un sentiment de dépossession depuis la chute du communisme. C'est à partir de cette constatation, c'est-à-dire le passage de la mémoire à la nostalgie, que j'ai élaboré le questionnement principal de ce mémoire :

comment la nostalgie, ressentie par les habitants de l'île d'Olkhon, s'est construite à travers la réalité postcommuniste?

Introduction

L'Union soviétique fut, pendant plus de 70 ans, un secret bien gardé, « une charade, enveloppée dans un mystère, à l'intérieur d'une énigme⁴ ». Après 15 ans, et une transition parcellaire et chaotique, il nous est désormais possible de déchiffrer cette charade afin de découvrir la nature et l'essence de la réalité postcommuniste et des transformations sociales en découlant. La Russie contemporaine est, aujourd'hui, soumise à des questionnements économiques, politiques et sociaux, liés aux relations entre les anciennes dynamiques communistes, le temps présent et les perspectives d'avenir. L'ouverture des frontières, ainsi que le bouleversement des institutions existantes, ont provoqué des changements sans précédent au sein de la population russe, particulièrement pour les Sibériens.

Ce mémoire s'intéresse plus spécialement à la population de l'île d'Olkhon, la plus grande île du lac Baïkal, située dans l'область⁵ (l'*oblast* - région) d'Irkoutsk, tout au nord de la frontière mongole. C'est à la fin des années 1930 que l'État soviétique vit en Olkhon un lieu potentiel pour l'installation de deux de ses dispositifs politiques particuliers, i.e., un Гулаг (Goulag⁶), et un колхоз (kolkhoze⁷)⁸. Ces deux outils étaient voués au développement économique de la région; le Goulag exploitant les ressources poissonnières du Baïkal, tandis que le kolkhoze pratiquait l'élevage et l'agriculture. De 1937 à 1953, il y a donc eu coexistence de la population d'Olkhon et des prisonniers du Goulag, et ce à une vingtaine de kilomètres de distance. Après la mort de Staline, les prisonniers furent libérés et l'usine de transformation du poisson transférée au village. Cette dernière devint la principale activité économique de l'île. Au lendemain de la chute de bloc soviétique en 1991, la population d'Olkhon subit le désengagement progressif du

gouvernement russe. Au début de l'année 1992, sans aucun avertissement, l'assistance financière de Moscou, permettant aux gens de l'île de faire fonctionner leur petite centrale électrique au charbon, fut coupée. La perte de l'électricité entraîna des changements considérables. Les citoyens durent réorganiser leur mode de vie : l'usine réduisit grandement ses activités de transformation du poisson, la terre ferme devint de plus en plus difficile à joindre et de simples tâches domestiques se transformèrent en corvées laborieuses. Tous ces problèmes locaux s'additionnèrent aux grandes réformes nationales, que n'évitait évidemment pas la Sibérie. Au fil des années de transition, au prise avec une diminution de l'espérance de vie et une augmentation du taux de chômage et d'alcoolisme, les habitants d'Olkhon s'efforcèrent de se refaire une santé économique. Cette population, soumise aux décisions d'un pouvoir totalitaire, fermée pendant plus de 70 ans aux intrusions étrangères et aux influences mondiales, décida de se tourner vers le tourisme international. Ainsi, depuis le milieu des années 1990, une partie de la communauté de l'île opère, tranquillement, un projet de développement touristique. Cette innovation économique transforma ce lieu, ancré dans une logique de déplacements forcés, en un espace désormais liés aux déplacements volontaires de touristes en soif d'exotisme et de paysages sibériens.

Politiquement laissée à elle-même depuis 15 ans, physiquement marquée par les décennies de régime totalitaire, puis, socialement heurtée par une perte de repères identitaires, la population sibérienne semble aujourd'hui incapable de se projeter dans l'avenir. En effet, depuis le milieu des années 1990, on assiste à une réhabilitation de l'histoire soviétique, se caractérisant par une réappropriation et une reconstruction de la mémoire, par une nostalgie de l'époque communiste. Les signes actuels de la revalorisation de la grande URSS, d'abord ramenés à l'avant-scène par

le gouvernement de Boris Eltsine, puis par celui de Vladimir Poutine, répondent aux besoins de remémoration du peuple russe. Or, en Sibérie, il semble que le discours entretenu sur le passé soviétique s'inscrive dans un processus particulier de commémoration d'une époque révolue. En effet, la nostalgie de l'époque communiste, ressentie par cette population depuis 1991, s'est considérablement accentuée depuis l'apparition de dynamiques plus violentes au sein de la réalité postcommuniste. Il semble que la réaction naturelle est d'éprouver un sentiment nostalgique envers une époque connue et rassurante.

Afin de comprendre comment la nostalgie de l'époque communiste, ressentie par les habitants de l'île d'Olkhon, s'est construite à travers sa relation avec la quotidienneté postcommuniste, je propose deux concepts clés servant de fil conducteur à ce mémoire : la nostalgie, puis le discours l'entourant. Le premier concept émerge de l'acte mnémonique, classifiant, organisant, conservant ou sublimant les souvenirs, d'où provient la nostalgie. Du grec *nostos* – retour, et *algia* – souffrance, la nostalgie évoque une perte, tout en performant un désir de retour vers un espace-temps révolu. Svetlana Boym (2001) précise deux types de nostalgie, l'une qualifiée de restauratrice (traduction libre de *restorative*), et l'autre de réflexive (traduction libre de *reflective*). C'est cette dernière forme de nostalgie qui me permet d'appréhender avec justesse le contexte olkhonien. En effet, la nostalgie réflexive est liée à l'idéalisation du système communiste, plutôt qu'à un réel retour à celui-ci. L'essence réflexive de la nostalgie explore ainsi différentes avenues, effectuant un va-et-vient constant entre le rêve communiste et la réalité postcommuniste. Le deuxième concept fondamental à ce mémoire est le discours. Discourir, l'acte de parler, d'évoquer, de dire. Cet acte, essentiel à la vie, à la survie de toute société, est ici utilisé selon l'interprétation foucauldienne. À partir des écrits de Michel Foucault

(1971), je comprendrai le discours comme un acte éminemment politique, se construisant à la fois en relation avec un pouvoir établi et à travers le pouvoir dont il use. Dans le cas qui nous occupe, nous verrons que le discours nostalgique des gens d'Olkhon est intrinsèquement lié aux pouvoirs et aux règles internes et externes de la réalité postcommuniste. Surtout, nous constaterons que le pouvoir discursif fluctue selon la dynamique à laquelle il s'attaque.

« [...] Le discours n'est pas simplement ce qui traduit les luttes ou les systèmes de domination, mais ce pour quoi, ce par quoi on lutte, le pouvoir dont on cherche à s'emparer.⁹ »

Le premier objectif de ce mémoire est de définir les processus de construction de la nostalgie à travers le discours local s'opposant aux conjonctures nationales postcommunistes. Le deuxième objectif est de comprendre comment cette nostalgie contribue à la dénonciation implicite des inégalités sociales. Ce deuxième niveau discursif se trouvant coincé entre la nécessité économique du tourisme et les aspects violents des dynamiques postcommunistes et touristiques. À travers ces objectifs, mon intention est de comprendre l'interaction de la nostalgie avec les réalités actuelles et de retracer le parcours du discours nostalgique, leur construction dans le temps et dans l'espace olkhonien.

Depuis quelques années, la méthodologie des sciences sociales est fortement influencée par certains auteurs contemporains. La pensée de ces écrivains, particulièrement celle de Michel Foucault, apporte à la science anthropologique une nouvelle façon d'entrevoir la complexité des flux et l'incertitude des relations humaines du monde globalisé. Les liens théoriques tracés par Foucault entre les sociétés contemporaines et les différentes formes de pouvoirs fournissent un atout additionnel à l'analyse sociale. Aborder les 'technicalités' de la nostalgie et de ses stratégies discursives, me permet d'entrevoir la profondeur des procédures sociales

les traversant. Mon mémoire appréhende donc le discours nostalgique par le 'bas', dans la transversalité des effets qu'il produit.

Les données recueillies pour ce mémoire sont issues de deux séjours de recherche. J'ai d'abord effectué un premier terrain exploratoire de trois semaines sur Olkhon au printemps 2000. Puis, j'ai réalisé mes recherches scientifiques à l'été 2004, pendant les mois de juin et juillet. Mes activités de recherche ont débuté par de l'observation et des conversations informelles avec les habitants de l'île d'Olkhon et les touristes internationaux en visite. Puis j'ai effectué des entrevues semi-dirigées avec ces deux groupes d'acteurs sociaux.

Le premier chapitre de ce mémoire explore les contextes géographique, méthodologique et ethnographique de mes recherches. Plus descriptive, la première partie du chapitre-1 vise à faire connaître le cadre géopolitique dans lequel sied l'île d'Olkhon et explique la pertinence du choix de cette île pour étudier la nostalgie de l'époque communiste. En second lieu, j'explique le cheminement ayant nourri ma pratique anthropologique, en évoquant mes inspirations théoriques et littéraires, puis je précise mes choix méthodologiques en regard du séjour de recherche. La dernière partie du chapitre fait une première incursion au sein de mon terrain sibérien, abordant les difficultés de début de parcours m'ayant permis d'opérer la réflexivité nécessaire à la poursuite des recherches.

Le deuxième chapitre plonge, d'entrée de jeu, dans l'univers du tourisme postcommuniste. Ce chapitre a pour objectif de dresser le portrait de cette industrie au sein d'une région récemment ouverte aux flux mondiaux. Dans une première partie, nous nous pencherons sur le phénomène du tourisme, au sein du contexte plus général de la globalisation. Puis, nous particulariserons notre approche en abordant les échanges touristiques ayant lieu sur l'île d'Olkhon. Par une description détaillée

du cheminement du voyageur, allant des préparatifs de son séjour jusqu'à l'arrivée sur l'île, cette partie introduira un des points centraux de ma recherche; le gîte sibérien des Matrocov. Figure emblématique du malaise postcommuniste ayant émergé sur Olkhon, le tourisme est appréhendé par les discontinuités qu'il engendre : la détérioration de la qualité de vie et l'accroissement des inégalités sociales. Ensuite, une seconde étape réflexive permettra d'évoquer le « sous-terrain¹⁰ » de mon séjour. Cette étape me donnera l'occasion de faire état de l'ambiguïté de mon statut sur le terrain et de souligner l'apport substantiel des entrevues réalisées avec les touristes. Cet apport opéra le passage définitif de mon objet de recherche, de la mémoire à la nostalgie de l'ère communiste.

Finalement, le troisième chapitre précisera notre conceptualisation de la nostalgie olkhonienne et du discours qui en émerge. Traçant avec minutie les contours mobiles de ces deux axes clés, cette dernière étape vise à mettre en scène les procédures sociales entourant le discours nostalgique. De l'imaginaire à l'oubli, en passant par les pouvoirs sillonnant ces dynamiques, ce chapitre mènera le lecteur vers l'analyse des effets du discours nostalgique, soit l'opposition à certains processus nationaux et la dénonciation de problématiques locales liées au tourisme et à l'urgence temporelle qu'il véhicule.

Ce mémoire fut rédigé sur une période de trois ans. Entrecoupées par la lecture, l'analyse et la maternité, ces périodes d'écriture ont toutes été alimentées par le fil quotidien de mes réflexions post-terrain. J'ai choisi de faire état de mes recherches à travers un récit composé de deux histoires, de deux expériences de vie chevauchées; celle de la population d'Olkhon et celle d'une jeune anthropologue sur le terrain. Vous trouverez à quelques reprises dans ce mémoire des extraits de mes

notes de terrain, permettant ainsi au lecteur de mieux s'imprégner de mon quotidien olkhonien¹¹. Voici donc, cette saga sibérienne.

Chapitre 1. Contexte, méthodologie et expérience de terrain



Bienvenue à Khuzhir, Photo M.-E. C.

1.1.Regard sur l'île d'Olkhon

1.1.1. Géographie et peuplement

La Sibérie¹², cette immense étendue de la Fédération de Russie, évoque parfaitement ce que l'on entend par terre des extrêmes. Le profil topographique sibérien est particulièrement contrasté, des volcans du Kamtchatka aux steppes des plateaux nordiques, tous les types de reliefs s'y côtoient. Ses écarts climatiques, tout aussi tranchés, amènent des étés fort agréables et des hivers frigorifiques, où le mercure avoisine les - 45 degrés. Sur ce territoire ne réside que 20% de la population totale de Russie, et ce, principalement dans les villes longeant la frontière sud et la voie ferrée transsibérienne. Espace de forêts et de lacs, la région se divise en trois ensembles couvrant les trois quarts du territoire russe, soit la Sibérie occidentale

(2 427 000 km²), la Sibérie orientale (4 122 000 km²) et la Sibérie extrême-orientale (plus de 6 millions de km²). De l'Oural au Pacifique, la Sibérie a été, de toutes époques, une terre de contestations, liées à l'exploitation des matières premières, aux réquisitions territoriales et aux revendications d'indépendance. La forte dichotomie russe entre un centre tout-puissant et une périphérie laissée à elle-même n'a jamais permis aux populations locales de disposer de leurs ressources, comme la fourrure, la forêt, le gaz naturel, le charbon, le pétrole et les métaux, en toute liberté. La Sibérie fut ainsi, depuis toujours, une terre d'extrême dénuement.

La région qui nous intéresse pour ce mémoire est comprise au sein de la Sibérie orientale, bordée à l'ouest par la rivière Iénisseï et à l'est, en partie, par les rivières Amour et Lena. Cette région est ensuite subdivisée en *oblasts*, un des plus importants étant celui d'Irkoutsk, riche en ressources minières, pétrolifères et forestières. Ce dernier abrite 9,2 millions d'habitants¹³, dont 83% de Russes. Il compte une vingtaine de groupes ethniques, totalisant 8% de la population. Parmi ceux-ci, les communautés les plus nombreuses sont les Bouriates, les Touvans, les Khakass, les Evenks et les Dolgans. L'*oblast* d'Irkoutsk a pour capitale la ville du même nom, fondée en 1686, deuxième ville de Sibérie et comptant aujourd'hui 587 200 habitants¹⁴. Située au croisement des rivières Irkout et Angara, souvent décrite comme la Paris de Sibérie, Irkoutsk est reconnue pour son magnifique patrimoine architectural. Cette ville fut cependant le théâtre de destins tragiques. Déjà, à la fin du XIX^e siècle, le pouvoir tsariste y exilait des prisonniers politiques, surtout des dissidents au pouvoir péterbourgeois¹⁵. Aujourd'hui, Irkoutsk redevient un pôle d'attraction économique d'importance (notamment face à la montée de la Chine), et demeure le principal port d'attache pour l'exploration du lac Baïkal.

En effet, cette région est aussi mère de la plus grande réserve d'eau douce au

monde. Le Baïkal, ce 'lac océan' (31 494 km²), vieux d'au moins 20 millions d'années, contient 20% des réserves d'eau potable de la planète, atteignant, par endroit, une profondeur de 2063 mètres. D'une longueur de 636 kilomètres et d'une largeur moyenne de 48 kilomètres, le lac est alimenté par plus de 360 rivières et ruisseaux. En raison de sa spécificité écologique, cette « Perle de la Sibérie » fut désignée patrimoine de l'humanité par l'UNESCO en 1996. Cette richesse naturelle, maintenant ouverte à la communauté internationale, attire chaque année de nombreux visiteurs. C'est au sein de ce lac mythique que sied l'île d'Olkhon.

Avec une superficie d'environ 700 kilomètres², située à une courte distance navigable (18 kilomètres) de la rive ouest du lac Baïkal et à 200 kilomètres d'Irkoutsk, Olkhon est la destination touristique par excellence de la région. Olkhon est la plus imposante des 27 îles présentes sur le lac. Au sein de l'*oblast* d'Irkoutsk, il semble que ce soit le district du Baïkal qui connaisse le plus grand essor économique, et ce, grâce au développement du tourisme. Sur l'île résident environ 1500 habitants d'origines Bouriate et Russe, répartis plus ou moins à parts égales. Si l'île compte une dizaine de hameaux partagée sur l'ensemble de sa superficie, c'est à Хужир¹⁶ (Khuzhir), le principal village, que vivent la majorité des insulaires. Le peuplement de l'ouest du Baïkal et d'Olkhon par la population Bouriate remonte à plusieurs siècles. Ce peuple d'origine mongole se serait scindé en deux au moment de son intégration à l'empire tsariste au XVII^e siècle. Les Bouriates de l'Ouest du Baïkal se convertirent au shamanisme et adoptèrent un mode de vie sédentaire basé sur l'agriculture, la pêche et l'élevage. Les Bouriates de l'Est, quant à eux, conservèrent leurs traditions mongoles, influencées par le nomadisme et le bouddhisme. C'est ainsi que les Tabunut, les Atagan et les Khori d'Olkhon devinrent les Bouriates de l'Ouest du Baïkal¹⁷.

1.1.2. Contexte soviétique sur Olkhon

Nous vivons au loin en Sibérie, la terre du Goulag. Notre sang est rebelle.
Alexander Smirnov¹⁸

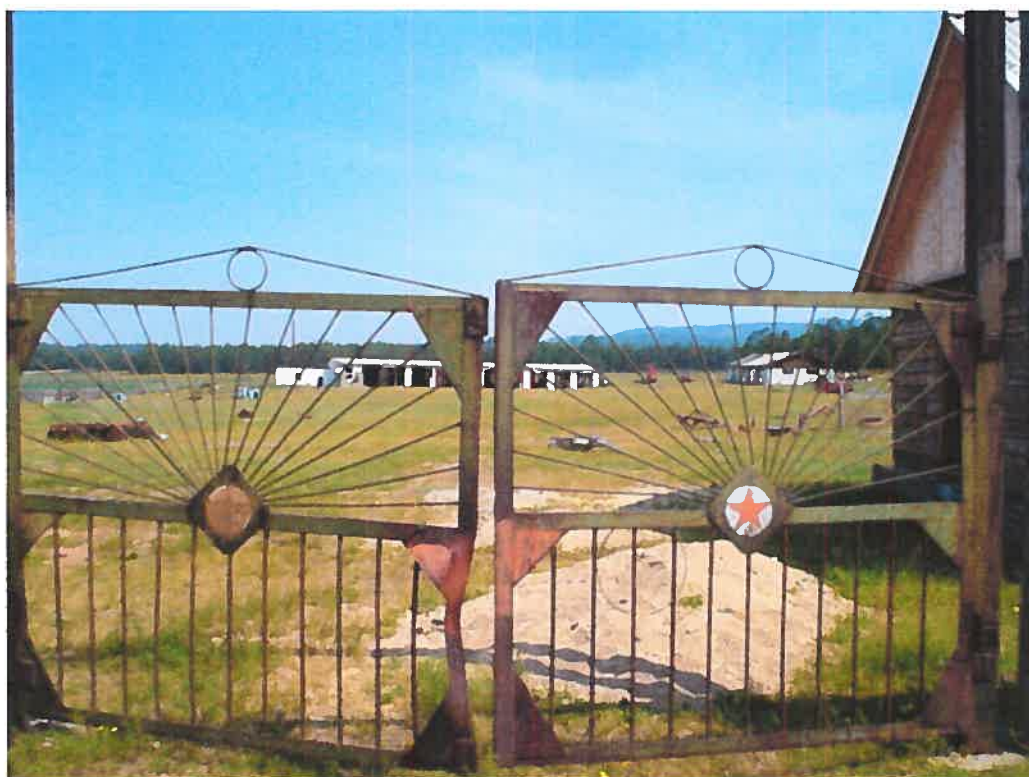
L'occupation de l'île d'Olkhon par la population russe, remonte aux premières vagues de collectivisation des années 1930. Cette période voit le gouvernement soviétique offrir des terres sur l'île aux intéressés des régions avoisinantes. Selon mes informateurs, l'année de fondation du village de Khuzhir (1937) serait contemporaine à l'installation des deux dispositifs soviétiques de contrôle des ressources et de la population, le kolkhoze et le Goulag. Au village, durant cette période, Russes et Bouriates se côtoyaient harmonieusement et participaient aux récoltes collectives du kolkhoze, situé en plein cœur du hameau. Les récoltes appartenant à l'État étaient réparties entre la consommation locale et l'exportation hors de l'île. À vingt kilomètres au nord de Khuzhir se trouvait le Goulag d'Olkhon. Légèrement excentré par rapport au réseau concentrationnaire soviétique¹⁹, le camp d'Olkhon fut créé en vue d'exploiter les ressources poissonnières du Baïkal. À sécurité minimum, possédant un seul gardien (l'environnement étant si hostile que personne n'aurait pensé à fuir), le Goulag d'Olkhon accueillit des exilés politiques Baltes, Polonais et Allemands, de même que des prisonniers de droit commun originaires de l'*oblast* d'Irkoutsk. À pleine capacité, le camp logeait plus de 300 détenus. De 1937 à 1953, il y a donc eu coexistence de la population du village de Khuzhir et des prisonniers du Goulag. Au village, la vie quotidienne se déroulait paisiblement pour le citoyen s'inclinant devant les principes rigides de la vie soviétique. Khuzhir disposait d'une clinique médicale, d'une pharmacie, d'un magasin général, d'un musée, d'une bibliothèque, d'écoles primaire et secondaire et d'un réseau de transport avec la terre ferme relativement efficace.

À la mort de Staline en 1953, le quotidien des insulaires se transforma considérablement. Les prisonniers du Goulag furent progressivement libérés alors que l'usine de transformation de poissons rouvrit au village, employant désormais des résidents et des ex-détenus devenus habitants de Khuzhir. Il semble en effet que quelques familles Baltes aient décidé de s'établir sur Olkhon suite à leur libération et à la fermeture du Goulag. Si le joug stalinien fut marquant pour l'histoire de l'île, Olkhon a tout de même connu des périodes de relative stabilité depuis et ce jusqu'en 1991. De sa fondation jusqu'à la chute du bloc soviétique, la population de l'île a vécu au rythme des coups de tête gouvernementaux, mais dans une quiétude, somme toute, assez convenue.

1.1.3. Dynamiques postcommunistes sur Olkhon

La dissolution de l'Union soviétique eut de lourdes répercussions sur l'île. Le gouvernement de Boris Eltsine, appliquant les nouveaux principes économiques capitalistes, coupa les dépenses étatiques jugées superflues. L'aide financière qui parvenait jusqu'alors aux résidents de l'île, leur permettant, entre autres, de faire fonctionner leur centrale électrique, fut soudainement coupée. La perte de l'électricité entraîna des changements considérables sur les activités quotidiennes des individus. Selon un résident de Khuzhir²⁰, en 1993, le gouvernement imposa un moratoire sur la pêche à l'ОМУЛ²¹ (*omoul* - une espèce de saumon d'eau douce) dans le Baïkal et transformé à l'usine d'Olkhon depuis des décennies. La combinaison de la perte de l'électricité et de l'imposition du moratoire réduisit les activités de l'usine de Khuzhir à son plus bas niveau de production en quarante ans. Au milieu des années 1990, seule une vingtaine d'employés travaillait à temps plein pour l'usine. Du même souffle, l'État arrêta d'acheter l'entièreté de la production, condamnant l'usine à ne fournir qu'en fonction de la demande locale. Les habitants ne disposant

plus des revenus nécessaires pour acheter le poisson, la demande ne fit que décroître jusqu'à dépasser le seuil de rentabilité. Soumis à la même rigueur des lois du marché, le fonctionnement du kolkhoze était désormais incompatible avec la nouvelle réalité économique. Ses produits étaient de très basses qualités, ses opérations immensément bureaucratiques, et ses coûts de fonctionnement, démesurément élevés par rapport aux revenus générés. Cette prise de conscience entraîna la fermeture du kolkhoze. Cette fermeture obligea les habitants à s'en remettre à d'autres formes d'activités de subsistance pour obtenir les produits, désormais très chers. La plupart recommencèrent à cultiver de petits potagers ou à élever quelques vaches.



Kolkhoze de Khuzhir, Photo M.-E. C.

Toutes ces problématiques locales s'additionnèrent aux grandes réformes nationales. Le passage à une économie libérale devait signifier la fin de l'État providence en Russie, impliquant l'abolition d'un revenu minimum garanti, de la

gratuité des services à la population (santé, éducation, culture) et une réduction drastique du nombre d'employés de l'État. Cette 'Thérapie de choc'²² eut un impact immédiat sur la plupart des indicateurs sociaux russes. L'espérance de vie diminua, le taux de fertilité baissa, la mortalité maternelle augmenta, de même que les taux de chômage et d'alcoolisme²³. Cette thérapie fut encore plus dramatiquement vécue par les habitants d'Olkhon, en raison de leur éloignement géographique, de la précarité de leur économie et du dépérissement des infrastructures héritées de l'époque soviétique. Devant cette situation, certains habitants d'Olkhon tentèrent d'emboîter le pas au pouvoir moscovite en renouvelant leur économie.

Depuis une dizaine d'années, un petit groupe de citoyens de l'île opère tranquillement un projet de développement touristique. L'idée de ce projet germa dans la tête de son instigateur avant même la chute de l'Union soviétique. En effet, déjà en 1989, Alexeï Matrocv²⁴, un ancien champion olympique de ping-pong, originaire des environs d'Irkoutsk, s'établit sur Olkhon pour enseigner le tennis de table aux jeunes de l'île. Subventionné par l'État, ce programme offrait aux adolescents et à leur entraîneur de parcourir les différentes républiques socialistes pour y disputer des tournois. Le projet sportif fut toutefois de courte durée puisqu'en 1992 la subvention fut coupée. Alexeï décida alors de demeurer sur Olkhon avec sa nouvelle épouse Natalia Matrocova. Cette dernière étant originaire de Moscou, le couple se mit à recevoir parents et amis, stupéfiés par la beauté de l'île et du lac. Au fil du temps et des visites, Alexeï et Natalia aménagèrent quelques unités adjacentes à leur maison pour héberger ces visiteurs. Depuis 1995, Alexeï offre un forfait qui comprend une nuitée, 3 repas et des excursions sur l'île (en sus) pour une quinzaine de dollars par jour. D'année en année, le nombre de visiteurs crut, leur provenance se diversifia et le couple Matrocv agrandit son champ d'action en invitant les gens de

la communauté à s'impliquer. Depuis 2000, malgré le fait qu'Alexeï ne cesse de construire de nouvelles unités, il offre aux habitants du village d'accueillir des touristes en demi-pension (les repas se prenant toujours au gîte d'Alexeï) pour leur permettre d'obtenir une partie des revenus du tourisme. Ainsi, des premiers balbutiements du projet, où l'île recevait à peine quelques dizaines de touristes par année, l'engouement prit de l'ampleur pour atteindre une moyenne de dix milles visiteurs annuellement²⁵. De ces touristes, Alexeï en héberge environ 3000 à chaque année, recevant majoritairement les voyageurs internationaux. La balance des visiteurs est composée de Russes en vacances préférant se loger dans les autres pensions disponibles ou optant pour le camping sur la plage, plutôt que d'aller au gîte d'Alexeï.

1.1.4. Pertinence de cette île sibérienne pour une étude sur la nostalgie de l'époque communiste

Au moment où j'ai décidé de me questionner sur la mémoire des gens d'Olkhon, ce qui m'intéressait particulièrement était le passage vécu par cette population depuis 1991, entre les réalités communiste et postcommuniste. Ce passage, dont les stigmates se voyaient autant sur le plan politique qu'économique, avait transformé la réalité du tissu social. Je présumais, d'emblée, qu'un tel bouleversement aurait des répercussions sur l'acte mnémonique. L'approche par la mémoire me semblait évidente pour le cas précis d'Olkhon. Cette île, où s'étaient côtoyés les hauts (prospérité économique) et les bas (camp de travail de déportés) du régime soviétique, présentait toutes les caractéristiques illustrant les processus complexes de remémoration animant les sociétés postcommunistes.

Au cours de mon terrain sur l'île, j'ai réalisé l'envergure que pouvait prendre mon étude. J'ai rapidement rencontré une facette de la mémoire que j'avais eu tendance à ignorer au départ. La nostalgie était davantage présente au sein du

discours et des gestes de la vie quotidienne que j'avais pu l'imaginer. Ce constat, qui semblait plutôt anodin, allait s'avérer crucial pour la suite de mes recherches. Plus je découvrais l'ampleur de cette nostalgie, plus je réalisais le potentiel ethnographique de cette population. En effet, j'avais d'abord sous-estimé la complexité de cette relation toute particulière, marquée par la nostalgie, de cette communauté, avec les multiples facettes du passé communiste.

Cette étude est unique puisqu'elle capture l'émergence d'un récit local hautement singulier. Issu de la concentration des dynamiques soviétiques au sein d'une communauté insulaire et de l'introduction des structures postcommunistes, comme le tourisme, dans la quotidienneté des gens, ce discours ne peut que stimuler l'anthropologue en quête d'un terrain politique. Coincée à l'intérieur du questionnement identitaire d'une population prise entre deux époques idéologiques, entre une communauté et son destin, entre une île et ses ruines, la nostalgie olkhonienne paraît aujourd'hui fonctionner comme le vecteur de deux formes de résistances : l'opposition et la dénonciation.

1.2.Méthodologie

1.2.1. Revue de la littérature et inspirations

Je m'intéresse à l'île d'Olkhon depuis plus de huit ans. Or, outre des ouvrages traitant du lac Baïkal, je n'ai jamais trouvé de littérature entièrement consacrée à cette île. Donc, depuis le départ, je savais que pour mener mon étude à terme, je devrais effectuer une importante cueillette d'informations sur le terrain. Cette lacune littéraire, en lien avec mon objet, m'obligea à ratisser beaucoup plus large lors de mon questionnement initial. Je dus me concentrer sur les ouvrages traitant des dynamiques transitoires en Russie et sur les études portant sur les problématiques entourant la mémoire.

Très peu de temps après la chute de l'Union soviétique, on vit la parution de nombreux essais politiques tentant de prédire l'avenir de cette nouvelle Fédération russe. Les grands questionnements liés au futur de la Russie relevaient davantage de la transition économique (tenants et aboutissants du capitalisme, ouverture au marché mondial, cadre législatif garantissant la sécurité des investissements étrangers), que des impacts socio-culturels et ethniques. Ces problématiques apparurent plus tard, au milieu des années 1990, lorsque l'on prit conscience des effets concrets sur la population de ces changements économiques. Certains ethnographes, confrontés aux difficultés d'étudier une transition sociale en plein développement, se réfugièrent derrière un portrait souvent figé de la société russe, comme si le phénomène transitoire devait être défini par une causalité inéluctable.

À la fin des années 1990, des ethnographies plus précises, plus profondes et plus sensibles à la complexité d'un monde en transition, virent le jour. Citons ici, notamment, le collectif *Uncertain transition. Ethnographies of Change in the Postsocialist World* (1999) dirigé par Michael Burawoy et Katherine Verdery. Abordant des thématiques plus locales, cet ouvrage laisse enfin place aux vacillements des mouvements transitoires et aux lieux de contestations politiques et culturels. Les textes qui y sont rassemblés présentent également une facette originale, peu explorée lors d'études sur la population russe. Pour la première fois, cette population est considérée comme actrice de la transition et non plus comme victime du monde qui l'entoure. Ainsi, au lieu d'y stigmatiser le passé comme un amalgame d'expériences et d'images unanimement enracinées, on tente d'y démontrer la relation existant entre le passé soviétique et le présent postcommuniste. L'ouvrage de Burawoy et Verdery fut une grande source d'inspiration. Il demeure, selon moi, un des seuls à véritablement démontrer qu'il est impossible de séparer les mécanismes

économiques des changements politiques, sociaux et culturels. Il postule, à juste titre, qu'il est faux de concevoir la transition comme un phénomène obligatoirement fixé à des schèmes économiques.

Des rares études ethnographiques sur la Russie, peu se sont penchés sur les particularités sibériennes. Certains auteurs, comme Caroline Humphrey (*The Unmaking of Soviet Life: Everyday Economies after Socialism* : 2002) et Marjorie Mandelstam Balzer (*The Tenacity of Ethnicity. A Siberian Saga in Global Perspective* : 1999), ont axé leurs recherches sur l'Orient russe, restant tout de même très attachés aux problématiques économiques (Humphrey) et ethniques (Balzer). Reste que leurs contributions sont particulièrement pertinentes pour analyser la contemporanéité sibérienne.

En ce qui a trait aux travaux sur la mémoire sociale, le cursus littéraire est beaucoup plus large. En effet, depuis les recherches entreprises par Maurice Halbwachs (1925, 1950), de nombreux ouvrages à propos de l'acte mnémonique et de ses enjeux sociaux, ont été publiés. Notons principalement ceux de Pierre Nora (*Les lieux de la mémoire* : 1984), de Gérard Namer (*Mémoire et société* : 1987), de Paul Connerton (*How Societies Remember* : 1989), de Jonathan Boyarin (*Remapping Memory. The Politics of timeSpace* : 1994), de Tzvetan Todorov (*Les abus de la mémoire* : 1995) et de Joël Candau (*Anthropologie de la mémoire* : 1996). Pour ce qui est des publications traitant de la mémoire dans un contexte communiste, on relèvera d'abord celles des récits de dissidence, des témoignages et des histoires de vies soviétiques. De ces mémoires souvent tragiques, on connaît les populaires écrits d'Alexandre Soljenitsyne, d'Andreï Sakharov ou d'Alexander Zinoviev. Ancrés au sein des difficultés de la réalité quotidienne soviétique, écrits à une autre époque, ces récits ne reflètent plus la Russie actuelle.

Les publications traitant du contexte soviétique doivent désormais prendre en compte les effets de la mémoire du passé communiste sur la population. Cette prise en compte de la mémoire sur la quête identitaire postsoviétique est apparue avec des auteurs comme Kathleen Smith (*Remembering Stalin's Victims: Popular Memory and the End of the USSR* : 1996 et *Mythmaking in the New Russia: Politics and Memory in the Yeltsin Era* : 2002), Charity Scribner (*Requiem for Communism* : 2003), James V. Wertsch (*Voices of Collective Remembering* : 2002) et Nicolas Zavialoff (*Mémoire de la Russie : identité nationale et mémoire collective* :1996).

Au retour de mon terrain, suite à la mutation de mon projet de recherche, je me suis intéressée aux écrits traitant de la nostalgie. De Michael Herzfeld (1987) à Jon P. Mitchell (1998, 2001), j'ai parcouru le fil du processus nostalgique. Quoiqu'en émergence, la littérature au sujet de la nostalgie de l'époque communiste est également clairsemée. L'ouvrage *The Future of Nostalgia* (2001) de Svetlana Boym, cité à plusieurs reprises dans ce mémoire, a été pour moi, la majeure source d'inspiration pour rédiger ces pages.

1.2.2. Approche et méthodes d'enquête

Empruntant le style de Lila Abu-Lughod (1993, 2000) développé au sein de ses différentes ethnographies du quotidien, j'ai décidé d'appréhender le rapport nostalgique de la communauté d'Olkhon à travers le temps ordinaire. Le quotidien est éponge et caméléon, il doit s'adapter aux changements structuraux dont il est témoin. Le temps change, l'espace se transforme, le quotidien s'adapte et se souvient. Donc, la façon la plus logique d'approcher la nostalgie est de le faire par 'le bas', par le discours nostalgique des gens d'Olkhon. L'incursion au sein de leur quotidienneté d'insulaire postsoviétique représente, pour moi, la meilleure façon de démystifier et de comprendre leur réaction nostalgique.

Afin de mettre en place cette approche, deux méthodes d'enquête ont été utilisées lors du séjour de terrain de l'été 2004. La première technique d'enquête, essentielle à la compréhension du quotidien, fut l'observation. Les premières semaines sur le terrain m'ont permis d'effectuer ce que j'appelle du 'maraudage intéressé', dans le village de Khuzhir. Ces promenades m'ont donné l'occasion de m'imprégner des dynamiques locales, d'observer la physionomie du village et de prendre contact, par des conversations informelles, avec mes deux groupes d'informateurs potentiels; les locaux et les touristes. Je pus alors examiner les comportements des touristes, ainsi que leurs réactions face à la découverte de l'île et de sa population. Au cours de ces premières semaines d'intégration au sein de la population locale, j'ai surtout pris conscience du quotidien postcommuniste des gens de l'île ainsi que de la relation que ces gens entretenaient avec la communauté touristique.

Après trois semaines d'observation intensive, j'ai commencé à utiliser une technique d'enquête plus active. J'ai, à ce moment, débuté la réalisation des entrevues semi-dirigées avec les touristes et les locaux. Il est à noter qu'à partir de la troisième semaine du terrain, les deux méthodes d'enquête se chevauchèrent et ce, jusqu'à la toute fin du séjour de recherche. Ce faisant, je désirais privilégier un va-et-vient entre l'observation des faits et le discours des informateurs. Le corpus d'entrevues avec les touristes comprend treize entretiens effectués en anglais ou en français, avec sept hommes et six femmes, âgés entre 22 et 65 ans. Les différents répondants provenaient des pays suivants : Angleterre (1), Israël (1), Pays-Bas (2), Autriche (4), Canada (1), Finlande (1), Allemagne (2) et France (1). Le recrutement des informateurs-touristes s'est fait à partir de rencontres informelles à la pension des Matrokov ou lors des excursions touristiques. Aucun critère de sélection particulier

n'était souhaité, mais j'espérais obtenir un échantillon varié en âge, en nationalité et représentatif des types de voyageurs présents. Une grille d'entrevue comportant une vingtaine de questions-clés avait été préparée, me permettant de les interroger sur les raisons de leur séjour sur Olkhon, sur leur connaissance de l'île, de ses habitants, du Goulag, sur leur vision de l'époque communiste et, finalement, de donner leurs avis sur la mémoire et la nostalgie de cette époque.

Le corpus d'entrevues avec les locaux comprend quinze entretiens réalisés en russe avec douze femmes et trois hommes, d'origine russe (9) et bouriate (6). Le faible ratio d'hommes s'explique par la difficulté d'accès à la population masculine, au prise avec un fort taux d'alcoolisme. Une grille d'entrevue de vingt-cinq questions avait aussi été rédigée au préalable. J'eus recours aux services d'une interprète pour m'éclairer sur certaines subtilités de la langue russe. Les échanges avec les informateurs s'effectuaient en russe et l'interprète complétait certaines parties en anglais afin de préciser les points nébuleux. C'est en tissant des liens amicaux avec cette interprète, Anastacia, que j'ai eu l'occasion de rencontrer la majorité des informateurs locaux. Le seul critère de sélection qui m'importait était de rencontrer des gens étant à l'âge adulte durant la période communiste. Lors de ces entretiens, j'abordai le quotidien de la période communiste, la représentation du Goulag, la mémoire et la transmission de cette époque, la nostalgie liée au passé soviétique, et les dynamiques contemporaines, postcommunistes et touristiques.

Pour la totalité de ces entretiens, j'ai effectué l'enregistrement audio sur cassette. Aussi, il est à noter que je n'ai pas suivi systématiquement les deux questionnaires que j'avais rédigés au préalable. Selon l'échange, des questions ont été inversées, ajoutées, voire même biffées et ce, afin de suivre le fil des réflexions de mes interlocuteurs. Cette flexibilité, permise par le mode d'entrevue semi-dirigée,

me permit d'aller plus en profondeur sur certains points qui n'étaient pas forcément prévus par la grille d'entretien.

Je crois pouvoir dire que l'étape de l'analyse a commencé sur le terrain et qu'elle est toujours en branle. En rédigeant ce mémoire, j'ai compris que ce processus ne serait jamais terminé. C'est, je crois, le lot des recherches effectuées sur des objets en mouvement; la réflexion perpétuelle étant requise au gré des mutations de l'objet. Or, il faut un jour s'arrêter et mettre un point final au questionnement. Ce mémoire représente l'aboutissement de mon cheminement.

1.3. Terrain sibérien

À chaque pas de chaque enquête, une nouvelle porte s'ouvre, qui ressemble le plus souvent à un abîme ou à une frontière.

Michel Leiris²⁶

1.3.1. L'expérience de terrain

Mon premier contact avec les gens d'Olkhon eut lieu lors d'un séjour de trois semaines effectué au printemps 2000. Expérience plus touristique que scientifique, cette première arrivée me permit de prendre connaissance des lieux et d'établir des relations amicales avec certains habitants du village. Préparant mon retour sur Olkhon depuis décembre 2003, je contactai assez tôt les hôtes de mon premier séjour du printemps 2000, Alexeï et Natalia. Ils étaient donc au courant de mon intention de rester sur l'île pour plus de deux mois et je leur avais fait part, au passage, des grandes lignes de mon projet de recherche.

Irkoutsk, 6 juin 2004, 14h20

Je suis partie de Paris hier matin à 5h00. Me voilà en Sibérie, après 10 heures de vol, une nuit blanche et un stop de quelques heures à Moscou. La fatigue due au décalage me plonge dans un drôle d'état. Assise sur mon lit soviétique, entourée du mobilier soviétique typique, dans un hôtel en béton tout aussi soviétique, je fixe le mur tapissé et j'écoute les bruits du couloir. Mes yeux suivent les contours de mon sac à dos, posé là, par terre, entrouvert au pied du mur qui m'hypnotise. J'entrevois le coin du cahier qui me servira à rédiger mes notes de terrain. Je me souviens du moment où je l'ai acheté. Je l'ai choisi de couleur verte avec une tulipe violette sur le dessus. La transparence du plastique me laisse voir les lignes vides de la première page. Puis, j'y pense. Je suis à huit heures d'autobus de mon terrain, mon cahier est vide, ma tête aussi. Et si je n'arrivais pas à le remplir.

1.3.1.1. L'arrivée

Pour une anthropologue, le travail sur le terrain demeure donc une expérience forte. Les chercheurs sont contraints à une pratique constante d'expériences corporelles et intellectuelles et aux vicissitudes de la traduction.

Mariella Pandolfi²⁷

Je pris l'autobus pour Olkhon le 7 juin 2004 au matin. Après huit heures de torture physique (due aux conditions de la route) et mentale (due à mes angoisses), j'arrivai enfin. Dès l'instant où je posai le pied sur l'île, les choses se bousculèrent. À peine arrivée à la pension, on m'annonça qu'Alexeï et Natalia étaient absents. La personne en charge du site par intérim m'offrit une chambre en attendant leur retour d'Irkoutsk. Je déposai mes sacs et m'assis quelques instants pour prendre le thé. C'était frappant. Toutes les infrastructures d'accueil avaient changé. Le seul nombre de touristes présents à l'heure de mon arrivée me permit d'imaginer l'importance de l'achalandage estival. En une heure, je rencontrai des Français parcourant la Russie en camping-car, des Allemands en déplacement avec leur groupe d'âge d'or et des

Danois intéressés par la faune aquatique du Baïkal. Cette seule heure me rassura sur la validité de mon investigation à propos des échanges touristiques sur Olkhon.

Mais la situation se compliqua. Mon thé de bienvenue allait avoir des conséquences peu agréables. Je fus clouée au lit pendant trois jours, sans manger. À peine capable de sortir, sans eau courante, sans électricité, sans douche ni toilettes, le romantisme du terrain anthropologique s'estompa rapidement. Pendant ces trois jours de somnolence, je revis mes pires cauchemars anthropologiques. D'autant plus qu'entre temps, Alexeï et Natalia étaient rentrés. Malgré qu'ils aient été mis au courant de mon arrivée et de mon état lamentable, il semble qu'ils n'aient pas cru bon de venir me rendre visite. Alitée, je les observais passer devant ma fenêtre de chambre et courir pour satisfaire les moindres désirs des touristes nouvellement arrivés. Au moment où je sentis un regain d'énergie, éventuellement prête à avaler quelque chose, je sortis leur dire bonjour et leur demander à quel moment il me serait possible de changer de chambre. Entre 2000 et 2004, nous avons gardé des relations cordiales, nous échangeons des vœux aux différentes fêtes de l'année et nous prenions des nouvelles de nos familles respectives de temps à autre. Or, après quatre ans de courtoisie, je réalisai brusquement que nos relations n'étaient en fait, que du 'business'. Ma présence sur l'île, pour la deuxième fois en quatre ans, me procurait un statut de moindre importance. Je connaissais les habitudes des insulaires, contrairement aux nouveaux arrivants, et l'on me savait conciliante. Ainsi, Alexeï repoussait à plus tard mes moindres demandes.

Après une semaine sur place, encore accablée par les séquelles de ma bactérie, et après avoir visité quelques chambres dans le village, je finis par m'installer au deuxième étage de la maison de Lioudmila et Boris. Alexeï avait bien essayé de me refiler les plus petites chambres disponibles, sans table, ni chaise, ni

même un espace pour déposer mes bagages, mais je tins tout de même mon bout. Alexeï faisait évidemment un peu moins de profit en me logeant à l'extérieur de son site, mais je ne pouvais me résigner à vivre pendant deux mois au sein des touristes. Puis, selon moi, habiter dans une famille représentait la meilleure solution pour le bien de mes recherches. Donc, après une semaine éprouvante, j'étais maintenant installée et prête à entamer mon terrain.

Ce retour sur Olkhon, qui m'avait permis de renouer avec mes connaissances, me fit prendre conscience des obstacles qui se dressaient devant moi. Lucide face à l'ampleur de mon projet de recherche, ne serait-ce que pour le déplacement qu'il impliquait, je m'étais rassurée sur sa faisabilité et sur mon accès à l'information en concluant que je pourrais compter sur les contacts et amitiés que j'avais précédemment développés. Mais je suis rapidement tombée de mon nuage. Quatre personnes étaient au courant de la raison de ma présence sur Olkhon, mais aucune ne semblait comprendre mon intérêt, ni être prête à m'aider. Boris et Lioudmila, malgré leur accueil chaleureux, esquissaient un sourire gêné à chaque fois que je tentais de leur parler de mon projet. Natalia, quant à elle, était plutôt intéressée par les cours de français que je pourrais éventuellement lui donner que par mon étude. Alexeï, lui, ne voyait dans ma présence qu'un profit substantiel.

1.3.1.2. La négociation du 'contrat'

Après quelques semaines, il m'apparut évident que l'accès aux informateurs locaux serait plus difficile à négocier que prévu. Le recrutement des répondants de la cohorte touristique m'inquiétait moins. Je disposais d'un accès à la pension d'Alexeï, devant inévitablement m'y rendre trois fois par jour pour y prendre mes repas. Par contre, établir un rapport avec la communauté locale, non impliquée dans le développement touristique de l'île, m'apparaissait plus problématique. Je devais me

mettre en scène, provoquer la construction de mon rapport avec le groupe local. Mon premier réflexe fut d'errer dans le village. J'observais et j'étais observée.

Je peux aujourd'hui affirmer qu'une personne eut un impact déterminant dans ce processus de prise de contact avec les locaux. Anastacia, la jeune fille qui allait devenir mon interprète, changea le cours de mon processus d'intégration au sein de la communauté de Khuzhir. Je la rencontrai à la cafétéria de chez Alexeï et Natalia, où elle travaillait comme serveuse pour la saison estivale. On échangeait déjà des sourires et des politesses depuis un certain temps. Puis un jour, je lui fis part de mon projet de recherche. Intéressée, elle accepta de me suivre dans ses temps libres pour m'aider à mener les entrevues en russe. Le lendemain matin, nous nous sommes attablés afin de discuter du déroulement du recrutement. Arrivée pile à l'heure, elle me lança :

« Alors, ce matin nous allons rencontrer la dame qui travaille au musée. Elle est déjà au courant de ton travail et elle est intéressée à répondre à tes questions. Je pourrais aussi avoir dix autres noms de gens du village, ça te va?²⁸ »

Anastacia, 18 ans

J'étais stupéfaite. Anastacia venait de m'ouvrir les portes de la communauté. Suivant ce que Marc Abélès évoque lorsqu'il traite des aléas du « sous-terrain », Anastacia venait de négocier pour moi la majeure partie du « pacte ethnographique » (Abélès : 2002), requis lors de l'approche d'informateurs potentiels. Cette relation 'contractuelle' que nous venions d'établir devait rapporter des bénéfices à nos deux parties. Obtenant un accès à la population locale, il fallait que je rende service à mon tour.

« Je suis contente de te connaître et de pouvoir t'aider. [...] Est-ce que tu connais Gwen Stephani? J'adore ses chansons, j'aimerais beaucoup avoir son disque. »

Anastacia, 18 ans

Répondre aux questions d'Anastacia, à propos des vedettes de la culture américaine, populaires jusqu'en Sibérie, représentait un moindre mal. Notre 'contrat virtuel' était négocié. Je pouvais m'engager, me laisser aller, le terrain olkhonien m'était ouvert.

Chapitre 2. Saga sibérienne postcommuniste

2.1. Tourisme postcommuniste

Would you like to go on an excursion to see the Gulag?

*Irina, 29 ans,
Employée de la pension Matrocov*

Dans l'heure qui suivit mon arrivée sur Olkhon, j'entendis une des guides touristiques de l'île répéter cette phrase à quelques reprises aux visiteurs nouvellement arrivés. Ceci confirmait donc deux choses : (1) cette île avait effectivement été le siège d'un camp de travail soviétique, et (2), il faisait maintenant l'objet d'une remise en valeur touristique. J'avais eu vent de la présence du Goulag sur l'île lors de mon passage en 2000. Or, à cette époque, le lieu ne faisait l'objet d'aucune exploitation touristique, même que les informations à son sujet étaient confuses. J'avais bel et bien vu des ruines, qu'un habitant du village m'avait décrites comme une ancienne usine de transformation du poisson employant des prisonniers, mais les consultations d'ouvrages traitant du réseau du Goulag soviétique aboutissaient toujours au même constat : le camp d'Olkhon n'y était jamais mentionné. En fait, les camps de travail de moins de 500 détenus faisant rarement partie des cartes du réseau concentrationnaire soviétique. Dans l'intervalle des quatre années entre mes deux visites, j'en vins presque à douter de l'existence réelle du Goulag d'Olkhon.

En quelques heures, j'ai donc été en mesure de constater, non seulement la présence du Goulag, mais son changement de statut . Il était désormais l'argument de vente d'un circuit parcourant les anciens chemins bouriates de l'île. Cette mise en valeur touristique du Goulag ne représentait que la pointe de l'iceberg. En plus de l'augmentation importante de la capacité du site des Matrocov, une simple

promenade au village était suffisante pour remarquer les nombreux changements depuis quatre ans. Le boom était évident. De plus en plus de particuliers s'improvisaient aubergistes et affichaient КОМНАТЫ (*komnati* - chambres) sur la clôture entourant leur propriété. Le musée avait désormais un horaire estival et quelques autobus climatisés parcouraient les ruelles du village. La multiplication des magasins était toute aussi impressionnante. En 2000, deux établissements suffisaient à satisfaire la demande locale, alors qu'à l'été 2004, trois nouveaux commerces avaient ouvert leur porte. Ces magasins, aux étagères anciennement remplies de produits russes, comptaient désormais quelques produits dispendieux et peu consommés par les locaux, comme des pellicules d'appareils photos et des cigarettes de marques occidentales.



B&B – Complexe hôtelier Baïkalski, Photo M.-E. C.

Ces découvertes de début de terrain provoquèrent chez moi un profond malaise. D'abord, je réalisais que j'avais sous-estimé le phénomène touristique.

Certes, la période estivale était particulièrement plus achalandée que le reste de l'année, mais l'augmentation du nombre de touristes et du nombre d'infrastructures était telle que j'en étais déstabilisée. Puis, tous ces changements survenus en quatre ans me firent prendre conscience de la mutation de mon objet anthropologique. Je ressentais un réel vertige devant ces nouvelles dynamiques, qui semblaient complexifier le rapport mnémonique de cette communauté avec la période communiste.

Khuzhir, 5 juin 2004

En patientant dans le hall de l'aéroport d'Irkoutsk, j'ai remarqué un homme d'un certain âge. Portant un costard bon marché, celui que les hommes russes arborent si fièrement, il paradait le torse bombé. Il était chaussé d'espadrilles Adidas, ce qui détonnait légèrement avec son look de gentleman, et ça m'avait fait sourire. Il avait le regard bleu, la peau cuivrée des peuples d'Asie centrale, les jambes arquées des cavaliers mongols et les mains travaillantes, brûlées par le froid sibérien. En fait, il me rappelait mon grand-père et son teint ensoleillé des étés québécois passés au champ. Nous attendions tous les deux que la seule employée du comptoir à journaux revienne de sa pause prolongée. Nous avons échangé quelques politesses et quelques sourires, puis, il m'offrit de passer devant lui malgré le fait que j'étais arrivée après lui. Son geste galant découvrit son poignet et le dessus de sa main...le tatouage d'un numéro, pâli par les années, me révéla un pan de sa vie...

J'aurai besoin d'air et d'espace, sibériens en l'occurrence, avant de plonger, tête première, dans mon terrain. Avant toute chose, je dois réaliser que je viens d'atterrir au milieu d'une terre d'exil. J'aurai un jour à y faire face.

2.1.1. Le bout du monde n'existe plus

It is one of today's clichés to say that the world is becoming smaller and interconnected; that, in effect, it has become one place.

Mike Featherstone²⁹

Cliché ou pas, depuis le début des années 1990, on assiste à la mise en place d'un monde dit global, défini surtout en termes économiques et sociaux. L'apparition

des médias de masse, intensifiant sans cesse la compression du temps, de l'espace et de l'humanité, a favorisé cette mise en place. Intrinsèquement liés les uns aux autres, les aspects socio-économiques des processus de la globalisation touchèrent de plein fouet le champ anthropologique, non seulement dans la façon de pratiquer la discipline, mais aussi dans la manière d'approcher et de penser les nouveaux rapports humains. On cria d'abord au scandale, à l'homogénéisation de la planète et à l'acculturation des pays du Tiers-monde par l'Occident. Puis, plus posées, les études anthropologiques à propos des phénomènes globalisants se tournèrent vers le métissage culturel, vers l'hybridité identitaire (Augé : 1995, Appadurai : 1996, Friedman : 1994). Cette réorientation apporta une toute nouvelle façon d'écrire des ethnographies.

De ces phénomènes globalisants ayant provoqué de nouveaux contacts entre les peuples, l'un des plus significatif est le tourisme.

« L'originalité profonde de l'échange touristique réside dans le fait que ce ne sont pas des marchandises mais des hommes qui se déplacent. C'est le consommateur qui vient à la rencontre du produit afin d'en utiliser sur place les différentes composantes, tant naturelles (paysage et climat) que matérielles (équipements et services) et humaines (sociétés, attraits historiques et socio-culturels)³⁰. »

Ainsi, le tourisme est un phénomène dont l'augmentation est contemporaine à l'accroissement des interconnexions planétaires. Effectivement, depuis les quatre dernières décennies, les déplacements volontaires d'agrément ont pris une ampleur considérable, touchant des coins du globe qui nous semblaient autrefois inaccessibles. Par son intensification des échanges de longues distances, la globalisation a donné les moyens aux humains de communiquer plus facilement entre eux et d'aller visiter l'environnement des autres (Hannerz : 1996).

Largement documenté, le débat sur les impacts sociaux d'une telle industrie, a bien démontré les avantages et les désavantages du développement touristique. Ainsi,

le consensus est plutôt clair : « The major stimulus for the development of tourism is economic.³¹ » Économiquement, le tourisme offre donc une stratégie efficace de développement pour les communautés, puisqu'il insuffle habituellement de l'argent neuf au niveau local, tout en ayant un rapport avantage/coût particulièrement élevé. Malheureusement, le tourisme est souvent moteur de détérioration de la qualité de vie, d'inégalités, de tensions entre culture locale et globale et de 'marchandisation' des particularismes folkloriques. Il peut toutefois être la source d'opportunités récréatives pour la population concernée et une motivation pour l'apprentissage de nouvelles langues. Le but ici n'est pas de revenir sur les débats des années 1990 traitant des impacts sociaux du tourisme sous sa forme globalisante, mais plutôt de constater la spécificité du tourisme dans l'accroissement des interactions et des déplacements internationaux, et ce, surtout en milieu postcommuniste³².

Quand on constate l'ampleur du tourisme au sein d'une île sibérienne, on réalise effectivement que le bout du monde n'existe plus, que les *Argonautes* de Malinowski sont loin. On constate également que les dernières terres fermées au tourisme, comme la Corée du Nord, sont de plus en plus rares. Pour sa part, la Sibérie entretient depuis toujours une dualité de personnalité. D'un côté, elle traîne une histoire tragique, et de l'autre, elle présente, au visiteur, sa nature sublime.

« Siberia was the ultimate symbol of both independence and exploitation. On the one hand, it represented the tradition of 'free and popular colonization', communal values, personal dignity, and relative peasant prosperity; on the other, it was a backward and long-suffering colony used as a source of raw materials and as a dumping ground for human refuse from Russia.³³ »

2.1.2. Flux touristiques postcommunistes

2.1.2.1. Démarches administratives

La quasi-absence de touristes provenant de l'étranger en URSS a fait de cette immense terre, un terrain pratiquement vierge de toute visite pendant plus de 75 ans.

Malgré le fait que les villes européennes de Russie, comme Moscou et St-Pétersbourg, soient aujourd'hui devenues des pôles d'attraction touristique importants, certaines reliques administratives font qu'il est encore relativement cauchemardesque de préparer un voyage en Russie. Ainsi, la première impression que ce pays véhicule auprès de sa clientèle touristique est l'inaccessibilité. Durant la période communiste, toutes les incursions étrangères sur le sol soviétique étaient effectuées sous l'égide d'*Intourist*. La seule agence de voyage du pays prenait en charge le visiteur dès son arrivée et le promenait à travers les sites faisant étalage des réussites collectives et de la puissance industrielle soviétique. C'est donc dire que le visiteur était suivi à la trace et qu'on choisissait pour lui les restaurants, les hôtels et les musées où il mettait les pieds.

« These (sites) received the interpretation offered by Marxist-Leninist regimes during the post-war period and visits were, essentially, a compulsory element of school curricula and 'controlled' tourism under such regimes.³⁴ »

Or *Intourist* n'est pas disparue avec l'empire et elle gère toujours une partie de l'industrie touristique russe, même s'il est de plus en plus facile de contourner l'institution. Certaines dispositions, servant à connaître les moindres déplacements des visiteurs, existent toujours et chacun doit s'y soumettre avant d'entrer en Russie. Outre le visa, requis pour la majorité des voyageurs internationaux et dorénavant relativement facile à obtenir si temps et argent sont mis à contribution, le touriste postcommuniste a aussi besoin d'une invitation officielle. Ce petit bout de papier, originalement fourni par le Ministère de l'Intérieur, aujourd'hui disponible sur Internet, est habituellement délivré par une agence de voyage ou un contact personnel. Une fois arrivé à destination, chaque visiteur doit se rapporter, par téléphone ou en personne, au bureau local des enregistrements. Certes, toutes ces démarches bureaucratiques sont réduites pour les touristes décidant de voyager en

groupe et déléguant ainsi ces tâches pénibles à un agent de voyage. Mais, ces procédures se révèlent hautement plus périlleuses si elles doivent être accomplies par des voyageurs autonomes, hors des grands centres. Le touriste plus 'aventurier' se prête alors à de multiples obstacles, dignes des *12 travaux d'Astérix*, pour finalement aboutir au versement d'un montant substantiel pour l'invitation, le visa et l'estampillage de son passeport.

Paris, 4 juin 2004

D'année en année, la Russie semble resserrer les procédures permettant aux touristes d'entrer à l'intérieur de ses frontières. Les délais, les règles et les prix changent régulièrement, ce qui fait que même la personne la plus patiente s'y perd. Les inconditionnels du voyage solitaire doivent disposer d'une volonté de fer et avoir des nerfs d'acier pour passer à travers cette procédure. Plus le touriste se dirige vers l'Est, plus il complique son voyage postcommuniste. Une fois entré, le cauchemar des visas n'est pas terminé, il reste une étape à accomplir: l'enregistrement. Évidemment, celle-ci se complique lorsque vous avez une destination autre que les deux grandes villes russes, puisque vous devez vous enregistrer en personne dans un bureau de l'immigration. À Irkoutsk, ce bureau change d'adresse régulièrement, ce qui fait que le voyageur se trimbale pendant deux jours d'un building soviétique à l'autre, sans connaître l'adresse exacte. Une fois le plus récent bureau d'immigration déniché, il faut une fois de plus ouvrir le portefeuille afin qu'une gentille dame estampe le passeport... Ce qui en définitive, n'apporte que l'assurance, pour le voyageur, d'une sortie du pays en règle.

Je rentre à peine du bureau des visas russes à Paris. J'ai prévu trois semaines dans la ville Lumières, totalement consacrées à cette démarche... Je viens donc de recevoir mon visa à l'instant. Il est 18h30. Je pars cette nuit à 5h00. Il faut effectivement avoir des nerfs d'acier...et un peu d'argent de côté... J'ai déboursé la modique somme de 250€ pour l'obtention de ce précieux bout de papier. Il faut ce qu'il faut pour revoir la Sibérie.

2.1.3. Flux touristiques sibériens

2.1.3.1. L'exotisme et la pureté

Purity and underdevelopment were two sides of the same coin. More development meant less purity and more purity meant less development [...].

Galya Diment et Yuri Slezkine ³⁵

Le touriste qui accepte de se soumettre aux épreuves administratives liées aux préparatifs d'un séjour en Russie espère vivre un dépaysement digne du cauchemar qu'il a traversé. Ce dépaysement tant souhaité représente la quête ultime des voyageurs de ce monde. D'abord procuré par l'éloignement, l'exotisme du touriste venu jusqu'en Sibérie est aussi comblé par la découverte d'une terre mondialement et malheureusement reconnue pour avoir été coupée du monde pendant près de huit décennies.

« La Sibérie est l'un de ces noms que l'on dit et qui nous fait penser à la fin du monde! »

Jodi, 27 ans

Sur Olkhon, l'exotisme déjà procuré par l'isolement historique de la Sibérie, est rehaussé par la singularité naturelle exceptionnelle du Lac Baïkal.

« Je voulais venir ici pour voir le lac Baïkal. C'était une obsession pour moi de voir cette nature merveilleuse. Lorsque j'étais tout petit, j'apprenais par coeur différentes statistiques provenant de *Quelques arpents de pièges!* C'est comme un pèlerinage pour moi de venir sur Olkhon. »

Yoni, 33 ans

Puis, la quête finale du touriste ayant abouti sur Olkhon, celle de l'expérience sibérienne pure, est assouvie par le fait de vivre, le temps d'un court séjour, la réalité olkhonienne, sans eau et sans électricité, comme un 'vrai' insulaire.

« Pour moi, l'une des plus grosses attractions, c'est qu'il n'y ait pas d'électricité sur cette île. C'est comme un retour à la base ! Mais les choses ont quand même changé un peu, il y a plus de développement que ce à quoi je m'attendais. Je suis quand même vraiment content de ce que j'ai trouvé ici. »

Jodi, 27 ans

Il est à noter qu'aucun des touristes interviewés ne savait que l'île avait déjà eu l'électricité et qu'elle l'avait, par la suite, perdue. À quelques reprises, des répondants m'ont parlé de l'absence de l'électricité comme d'un choix de vie, voire d'une décision écologique, entérinée par la population d'Olkhon.

« Je pense qu'ils ont vraiment une belle façon de vivre, il semble qu'ils ne soient pas trop pressés d'entrer dans ce qu'on appelle 'le monde moderne'. »

Jodi, 27 ans

Il est vrai qu'en plein été, en plein pic de la saison touristique, la population d'Olkhon peut sembler s'accommoder parfaitement de l'absence d'électricité. Pendant la saison estivale, le soleil étant présent de 4h du matin à 23h le soir, il est facile de considérer l'électricité comme une commodité superflue. En ce sens, une visite en hiver n'aurait jamais donné aux touristes cette impression de désir de conservation d'un mode de vie. C'est souvent à mon contact et au fil de l'entrevue, que mes informateurs apprenaient certains faits les faisant descendre, momentanément, de leur nuage d'exotisme et de pureté sibérienne.

2.1.3.2. Mettre en scène l'exotisme authentique

« [...] *the remaining wilderness represented purity and authenticity [...] the real Siberians were just as pure as their environment.* »

Galya Diment et Yuri Slezkine ³⁶

Alexeï, connaissant les motivations et les désirs de ses voyageurs, s'efforce d'entretenir cette impression d'immersion au sein d'une nature vierge et exotique, au sein d'un mode de vie authentique.

Khuzhir 24 juillet 2004

En entrant chez Alexeï ce matin, j'ai tout de suite senti la fièvre qui régnait sur le site. À peine levé, les cheveux en brosse, Alexeï courrait partout et passait aux tables pour annoncer la grande nouvelle. Il s'approcha de moi avec empressement pour

m'inviter à me rendre sur la colline derrière la pension à 11h tapant. Khuzhir recevait aujourd'hui la visite d'un shaman et tous étaient invités à assister à la cérémonie en plein air. N'ayant pas d'entrevue de prévue pour la journée, je décidai de m'y rendre, sans grand enthousiasme. Olkhon étant l'un des trois pôles du shamanisme en Russie, je savais que la venue du shaman à Khuzhir était assez fréquente, mais j'étais surprise qu'Alexeï ébruite sa visite. Quelques curieux flânaient sur la colline dans l'attente du début de la cérémonie. Un homme habillé en costume traditionnel bouriate était allongé sur le dos et profitait du soleil en attendant la manne touristique. Mais seulement quatre visiteurs étaient au rendez-vous. L'homme se leva et tendit la main aux touristes. Pour assister au cérémoniel, il fallait payer son admission. Alexeï avait fait venir à Khuzhir, ce que j'appelle gentiment : un 'shaman de centre d'achat', spécialement pour ses touristes...

Dans cet exemple, Alexeï met en scène la culture bouriate. Notre entrepreneur a compris ce qui était vendeur auprès des touristes. Il offre une scène, un espace théâtral, pour l'étalement des particularités locales. La performance de l'authenticité olkhonienne (selon le principe du *staged authenticity*, élaboré par Dean MacCannell : 1976) suggère donc que l'authenticité est à l'arrière-scène, ce à quoi le spectateur n'a pas accès, mais qu'il tente de percevoir. Dans ses études sur le tourisme, MacCannell explique que le site touristique est une scène où est représenté le quotidien de la communauté locale, dont certains membres en sont les performateurs, et où les touristes en sont les spectateurs. Le touriste veut voir. Il veut combler son besoin intrinsèque d'authenticité et de pureté. Il est conscient que circulent le vrai et le faux, et que la transmission culturelle est élaborée selon le jeu de la performance, sans toutefois pouvoir en délimiter les contours. Il cherche, en vain, le 'vrai' shaman, tel qu'Alexeï lui a 'vendu'. Il se butte à la mise en scène touristique, mais s'en contente généralement.

2.1.3.3. Le touriste postcommuniste

Mais quel est donc le profil de ce voyageur qui se rend sur Olkhon? Selon la typologie élaborée par Valene L. Smith, fondée sur le nombre de touristes, leurs

caractéristiques et leur adaptation au milieu d'accueil, le touriste postcommuniste pourrait être décrit comme un prospecteur de l'insolite. Sa quête l'amène ainsi à être beaucoup plus voyageur et photographe que réellement intéressé par l'endroit visité (Smith : 1977). En général, les touristes séjournent sur Olkhon pour une période moyenne de deux à sept jours. L'itinéraire de voyage le plus fréquent emprunte la route du transsibérien à partir de Moscou et arrête à Irkoutsk. Cette ville représente, à ce jour, l'escale sibérienne la plus courante pour les voyageurs se déplaçant en train. D'une durée moyenne d'une semaine, cette halte permet à la plupart des visiteurs de se rendre quelques jours au lac Baïkal, sur son île la plus accessible, Olkhon. La plupart du temps, l'itinéraire se poursuit vers la Mongolie (Oulan-Bator) pour se terminer en Chine (Pékin).

« J'ai un ami qui a fait le transsibérien il y a quelques années. Il n'avait pas eu la chance de venir sur Olkhon, mais c'est lui qui m'a parlé de cet endroit. À mes yeux, cette île semblait paradisiaque! J'ai alors décidé de prévoir mon voyage en conséquence et de passer quelques jours sur Olkhon. »

Marisha, 22 ans

Comme évoqué plus haut, une visite sur Olkhon semble combler le désir d'exotisme et d'authenticité des voyageurs. Mais ce séjour répond aussi à un but de villégiature et de loisirs. L'appréciation des beautés naturelles du lac Baïkal, de sa faune et de sa flore, satisfait une quête de contrastes écologiques, et non pas une recherche de découvertes culturelles. Le premier objectif du touriste, lorsqu'il visite Olkhon, demeure la relaxation.

« J'aime la nature sauvage et les écosystèmes uniques, et c'est ce que j'ai trouvé ici. »

Mark, 37 ans

« Je voulais me reposer sur la plage et me baigner dans le lac le plus clair et le plus beau du monde! »

Hannah, 32 ans

Lorsque l'on interroge les touristes sur leurs motivations à séjourner sur Olkhon, la majorité ne présente qu'un mince intérêt pour la culture bouriate et l'histoire soviétique.

« Je suis venue ici pour voir une nature sublime et parce que le lac Baïkal est ici, c'est tout! »

Suzanna, 21 ans

La culture bouriate et l'histoire soviétique ne représentent donc pas un incitatif touristique pour les visiteurs internationaux. Ce sont des curiosités qui s'ajoutent au séjour, comme des compléments d'informations, des valeurs ajoutées au parcours sibérien. On pourrait affirmer que les dynamiques historiques, politiques, sociales et culturelles d'Olkhon apparaissent comme accessoires face aux attraits écotouristiques de l'île.

« Il y a un Goulag, mais aussi des beautés naturelles époustouflantes. C'est la combinaison de ces deux aspects qui est intéressante. Personne ne va à Magadan pour voir seulement des Goulags! Il n'y a rien d'autre à voir que des camps là-bas! »

Sandra, 24 ans

« Je ne crois pas qu'il y ait des gens qui viennent ici, au lac Baïkal, pour voir des ruines du communisme. »

Suzanna, 21 ans

« Je pense que la plupart des touristes, moi inclusivement, pensent qu'ils trouveront plus de témoins physiques de l'histoire soviétique dans les grandes villes de Russie. »

Ian, 29 ans

Il semble qu'Alexeï ait su trouver la bonne combinaison entre authenticité et aventure en pleine nature. Il a conçu son produit touristique en fonction des demandes de ses clients.

2.1.3.4. La Sibérie chez Alexeï

Lors de mon passage sur l'île en 2000, j'avais fait la connaissance du couple Matrokov. À l'époque, Alexeï représentait la seule option d'hébergement possible. Si bien que l'autobus venu d'Irkoutsk nous déposait directement à sa porte. Depuis le

milieu des années 1990, le nombre de touristes est en augmentation constante. Même si, à ce jour, il n'existe aucune donnée statistique portant sur l'achalandage touristique de l'île, j'ai pu observer les signes d'une croissance non négligeable. Outre l'augmentation importante des infrastructures touristiques dans le village, j'ai constaté que le site d'accueil d'Alexeï avait aussi pris une ampleur considérable. On y a construit de nouvelles maisonnettes, faisant passer le nombre de lits de 6 à 35. L'aire extérieure de la salle à manger a triplé de superficie et deux heures de repas sont maintenant disponibles. Le service n'est plus effectué par la cuisinière, mais par de jeunes serveur(se)s engagé(e)s pour l'été. Des femmes de ménage ont aussi été embauchées. Les employés du site ayant à entrer en contact avec les touristes (serveurs ou guides touristiques) doivent désormais être bilingues ou trilingues (russe, anglais + allemand et/ou français) et sont pour la plupart originaires d'Irkoutsk. Alexeï embauche les gens du village unilingue pour les tâches manuelles de construction, de cuisine ou de nettoyage des chambres. Le traditionnel баня (*bania* - bain-sauna) ne fournissant plus, il faut désormais réserver sa tranche de 15 minutes pour y avoir accès. Sinon, il faut utiliser de nouvelles douches à pression manuelle. Alexeï a aussi fait construire une petite cabane à souvenirs et à informations touristiques, située à l'entrée du site. À l'arrivée, le touriste est d'abord invité à acheter des produits touristiques, puis, ensuite, à déposer ses sacs et s'installer. On y vend de nombreux souvenirs typiquement russes, comme des матрёшки (*matriochki* - poupées russes), des foulards, des cuillères en bois peintes à la main (certaines d'entre elles fabriquées en Chine!) et quelques objets d'artisanat confectionnés par les gens du village (sculpture sur bois, peinture sur verre).

La construction récente la plus notable est l'enceinte clôturant le site d'Alexeï. On a érigé une réelle barricade entourant toute la base touristique des

Matrokov. D'environ huit pieds de hauteur, le seul point d'accès au site est la porte d'entrée, bien gardée par les chiens du village. Cette clôture représente beaucoup plus qu'une façon de ceinturer un espace touristique. En fait, depuis 1991, depuis le rétablissement de la propriété privée, il est assez commun, du moins en Sibérie, de clôturer son espace de vie. Or, chez Alexeï, la clôture a aussi pour but d'éloigner les regards curieux des habitants du village et surtout de tenir les touristes hors de portée des mendiants. Il est fréquent de voir ceux-ci rôder autour du site, ne cherchant pas particulièrement à entrer en contact avec les touristes, mais plutôt à demander de la nourriture à Alexeï. Ainsi, il n'est pas rare de voir Alexeï sortir du site avec quelques miches de pains et des conserves à leur donner pour les éloigner.

Khuzhir, mai 2000

En pleine nuit, on cogne à ma porte. La frappe se fait insistante. À moitié endormie, j'ouvre à Macha, ma logeuse, qui est suivie de deux hommes visiblement éméchés. Macha s'excuse de me déranger, tout en soulevant le tapis de la cuisinette y découvrant une trappe au plancher. Les deux hommes se veulent insistants. Macha, usant de la sévérité et de la poigne des femmes russes, leur ordonne de se faire patients. Ouvrant la trappe, elle leur remet chacun une bouteille de vodka frelatée. Bonne cachette pour un petit commerce clandestin me dis-je... sous la table de cuisine de l'étrangère du village...Les deux hommes n'ont pas de quoi payer. Macha n'insiste pas et leur remet en plus un pain noir et un petit bouquet d'échalotes.

La barricade d'Alexeï fonctionne à double sens. Si elle sert à repousser la curiosité des locaux, elle arrive aussi à décourager les visiteurs de se balader dans le village. Alexeï n'a probablement pas prévu ce deuxième impact lors de la construction de sa palissade, mais cet aspect inattendu a tout de même pour avantage de garder sa clientèle sur son site. Ce faisant, cela lui permet de vendre plus d'excursions, plus de produits dérivés et plus de collations et de consommations

entre les repas. La frilosité des touristes à s'aventurer à l'extérieur du périmètre de chez Alexeï semble venir du fait qu'ils trouvent tout ce dont ils ont besoin sur place. Il est donc parfaitement possible de passer un séjour complet chez Alexeï sans même s'aventurer à l'extérieur de la guérite. Les excursions partent de chez Alexeï et y ramènent les touristes en fin de journée. Les articles convoités par ces derniers sont souvent vendus sur place. Sinon, lorsqu'il y a sortie, c'est davantage pour combler un besoin matériel non inclus que pour visiter le village.

«Je suis allée au magasin sur la rue Baïkalskaïa hier parce que j'avais besoin de shampooing et Alexeï n'en vend pas. J'ai vu un musée sur mon chemin, je ne savais pas qu'il y avait un musée sur l'île. »

Sandra, 24 ans

« En fait, j'ai constaté qu'il n'y avait pas grand chose à voir dans le village. L'autobus qui nous a laissé chez Alexeï a fait un petit tour des ruelles avant d'arriver et je n'ai pas vu grand chose d'intéressant. C'est un village sibérien comme les autres. »

Peter, 49 ans

Outre que pour combler leurs besoins utilitaires, les touristes sortent de la barricade surtout pour aller faire une promenade sur la plage ou une baignade dans le lac. Le site d'Alexeï étant situé à l'extrémité ouest de Khuzhir, en bordure du lac, il est possible de se diriger vers la plage sans avoir à passer dans les ruelles du village.



Village de Khuzhir, Photo M.-E. C.

Khuzhir, 15 juillet 2004.

Je venais de quitter la maison de Lioudmila et Boris, me dirigeant vers la pension pour aller souper. Le ciel était magnifique, sa sévérité annonçait un orage. Les enfants jouaient dans la rue et les vaches rentraient tranquillement dans leurs enclos respectifs. Deux jeunes touristes, sans aucun doute nouvellement arrivés, venaient de sortir du périmètre de chez Alexeï et se positionnèrent à une dizaine de mètres de l'entrée. De l'extérieur de la pension, la vue était magnifique : d'un côté, le lac, et de l'autre, une vue sur le village en plongée. La jeune fille prit une pause souriante. Derrière elle, le village de Khuzhir, le coucher de soleil, les enfants, les vaches... Son compagnon allait donc faire de cet instant, une photo parfaitement mémorable. Une fois le 'clic' passé, les tourtereaux tournèrent les talons et rentrèrent déguster leur repas. Une trentaine de pas vers le village avaient donc été suffisants pour leur donner le pouls sibérien. Olkhon, par ce cliché, venait d'être dépouillée de toutes ses formes de vies.

Digne des 'resorts' des pays du sud, une ambiance internationale règne chez Alexeï. Un non-lieu (Augé : 1994) quasi-parfait, à l'exception du décor qui rappelle

l'architecture sibérienne avec son bois verni et ses poêles recouvert à la chaux. Les contacts avec le village y étant coupés (même la vue sur le majestueux lac!), le site pourrait facilement être transposé en Moldavie ou en Ouzbékistan qu'on n'en verrait pas la différence. L'internationalité du lieu, le cosmopolitisme qui en émane et la multiplicité des accents du monde qui s'y fait entendre, ont un effet réconfortant, accueillant et sécurisant pour les visiteurs. L'ambiance bon enfant qui y règne donne l'impression que tout le monde s'y connaît. Lors des repas, les tablées sont nombreuses et prétextes à faire de nouvelles rencontres. Les voyageurs solitaires trouvent toujours le moyen de se greffer à un groupe et les réunions entre mêmes nationalités sont monnaie courante. Les discussions tournent souvent autour des itinéraires, des anecdotes de voyages, des lieux communs de 'pèlerinage' russe. Les échanges de coordonnées sont immédiates, malgré des amitiés-de-voyages souvent éphémères. On y entend de partout l'écho de la voix stridente d'Alexeï, balbutiant quelques mots dans chacune des langues de 'ses' touristes. On constate rapidement qu'il s'y sent comme un poisson dans l'eau.

2.1.3.5. Le tourisme au Goulag

The photographic image has the ability to transmit the reality of the death camps with a shock effect that words can rarely achieve.

John Lennon et Malcolm Foley³⁷



Goulag de Pechanaïa, île d'Olkhon, Photo M.-E. C.

Ce qui avait d'abord attiré mon attention, lors de ma première visite en 2000, était la présence d'un Goulag sur une si petite île du Baïkal. Je m'étais questionnée sur la relation des locaux avec ce haut-lieu de la souffrance soviétique et sur la mémoire entourant cette époque. Lors de cette première visite, on m'avait proposé une excursion parcourant les beautés nordiques de l'île par la route ancestrale des villages bouriates. Quatre ans plus tard, on offrait la même excursion en utilisant le Goulag comme argument de vente, au détriment des particularités de la culture bouriate. Mon questionnement se tournait maintenant vers les problématiques liées à l'inclusion de ce site dans un circuit touristique. Comment une population nostalgique de l'époque communiste avait pu accepter que l'on exploite commercialement ce dispositif disciplinaire à la réputation peu enviable?

- *Version touristique*

En quatre ans, le site du Goulag en tant que tel n'avait pas vraiment changé. Le vieux quai où accostaient les bateaux d'exilés était toujours présent, tout comme les rails permettant le transport des poissons. Les fondations en ruine de la vieille baraque où s'entassaient les 300 prisonniers d'Olkhon étaient aussi bien visibles. Une seule habitation avait été bâtie après la fermeture du Goulag. La rumeur voulait que ce soit une famille balte, déportée sur Olkhon lors des grandes purges de 1937-1938, qui avait décidé de demeurer sur place. Mais à ce jour, la maison restait abandonnée. Physiquement donc, les lieux n'avaient pas changé. C'est plutôt la publicité touristique qu'on faisait à propos du Goulag qui avait pris de l'ampleur. Les instigateurs du développement touristique d'Olkhon, i.e. Alexeï et certains guides touristiques, avaient créé ce circuit vers Cap Хобой³⁸ (*Khoboy* - pointe la plus au nord de l'île) afin de faire découvrir aux touristes un amalgame des particularités de l'île : le pôle bouriate du shamanisme en Russie, la faune et la flore uniques du Baïkal et un des derniers témoins du passé soviétique, le Goulag.

Lors de mes deux visites sur Olkhon, j'ai effectué le circuit vers Cap Khoboy avec le guide Gregory. Insulaire de naissance, Gregory connaissait Olkhon comme le fond de sa poche. Ces deux expériences, avec le même guide et à quatre ans d'intervalle, furent révélatrices de l'importance qu'avait pris le Goulag à l'intérieur du circuit de Khoboy. En 2000, Gregory avait arrêté le minibus au milieu du site et avait offert aux touristes présents de se balader pour quelques minutes. Après quoi, il avait évoqué, tout en poursuivant sa marche de retour vers le bus, le récit de l'endroit : ce bâtiment avait été le siège de la vieille usine de poissons et elle avait employé des prisonniers gouvernementaux. En 2004, d'emblée, Gregory vendait son circuit en notifiant au voyageur qu'il incluait la visite d'un Goulag. Situé à mi-

parcours vers Khoboy, le site du Goulag servait maintenant de lieu de repos avant de poursuivre le circuit vers le nord. Arrivé sur les lieux, Gregory arrêta le moteur et invitait les touristes à écouter la petite histoire du Goulag d'Olkhon. Ensuite, il donnait le temps à tous de parcourir le site de long en large. Le changement d'approche était drastique et la fébrilité des voyageurs, palpables. Surtout à l'écoute du riche récit de Gregory.

Ce petit historique du camp, surgi en quatre ans, était évidemment le fruit de l'intérêt que les touristes portaient au Goulag. Même s'il était relativement difficile de connaître l'existence du centre concentrationnaire d'Olkhon avant d'entreprendre une visite sur l'île, cette découverte comblait le désir d'exotisme et d'authenticité des touristes. Conscients de cet engouement et avides de vendre cette excursion à plus de touristes, Alexeï et Gregory ne disposaient pas des ressources nécessaires (temps, main d'œuvre et argent) pour effectuer une réelle mise en valeur du site. Ils ont donc opté pour un récit de l'histoire du lieu collant aux données quantitatives : fondé en 1937, 300 prisonniers, un gardien, les prisonniers pêchent et travaillent le poisson, tempête de sable en 1959 enfouissant certains bâtiments sous le sable, fermé en 1953.

En assurant la neutralité de son récit, Gregory évitait de représenter les horreurs du réseau concentrationnaire ou de proposer une interprétation personnelle de l'histoire soviétique. Ce qui satisfaisait pleinement la curiosité des touristes, qui en fait n'avaient aucune attente à propos de l'histoire du Goulag, en apprenant à peine l'existence.

« [...] the difficulties of *representation* (creating a truthful account of the reality of Nazi [ici les Russes] rule) and *presentation* (paying tribute to and understanding the predicament of the victims and the context of genocide – [ici plutôt purges sociales]). The dilemma becomes avoidance of the potential for ideological distortions or deceptions. The extreme alternative is non-interpretation and non-development of such sites.³⁹ »

Ce qui était probablement indicible aux yeux de Gregory, ce qui restait dans la sphère du non-dit à propos du Goulag, avait pourtant des répercussions au sein de la communauté d'Olkhon.

« Such thinking (the unspeakable) is both understandable and cogent yet silence brings with it the problem of displacement and may encourage future generations to forget or ignore the incidence of this terrible period of human history.⁴⁰ »

Khuzhir, 5 juillet 2004

Anastacia et moi avons marché ensemble aujourd'hui après une entrevue. Elle voulait me faire découvrir le secret le mieux gardé d'Olkhon : une petite caverne située en plein cœur du Shamrock, ce gros rocher fièrement planté devant Khuzhir. Une fois à l'intérieur, Anastacia, du haut de ses 18 ans osa... Elle me demanda : « Qu'est-ce qu'un Goulag ? » À ce jour, nous avons effectué deux entrevues ensemble et j'avais cru sentir sa confusion à propos de cette partie de l'entretien. « Il y avait un Goulag sur Olkhon?!? » Je m'en suis voulue pendant quelque temps. Comme si j'avais tué sa naïveté. La génération post-1991 sera définitivement capable de passer à autre chose. Est-ce si dramatique de ne pas savoir, d'oublier?



Rocher du Shamrock (Burkhan), Khuzhir, Photo M.-E. C.

- *Version locale*

Ma quête de l'histoire du Goulag, à partir des témoignages de la population d'Olkhon, s'avéra plus difficile que prévue, me plaçant devant une confusion importante des discours. J'évoquai le sujet pour la première fois avec la dame en charge du kiosque touristique. Pointant le mot гулаг (goulag) sur la carte géographique de l'île qu'elle venait de me vendre, je lui demandai ce qu'elle en savait. Elle me dévisagea en me disant froidement : « Il n'y a pas de Goulag ici. » Suite à cette réponse expéditive et à la conversation mentionnée, ci-haut, avec Anastacia, je décidai d'attendre quelques temps avant de commencer les entrevues avec les locaux pour me permettre d'approfondir le sujet.

Les deux premières entrevues ne furent aucunement révélatrices. Anastacia ne traduisait pas correctement les questions au sujet du camp d'Olkhon. Au lieu de parler directement du Goulag, elle évoquait le nom du village le plus près

(Песчаная - Pechanaya), occasionnant des réponses non-pertinentes. Je laissais aller les choses, en attendant qu'Anastacia se sente à l'aise d'évoquer le Goulag par son nom. Les choses débloquent lors de la quatrième entrevue. À la question : que reste-t-il du passé soviétique sur Olkhon?, Ékatérina, une dame de 72 ans, répondit sans hésitation : « лагерь » (laguer - camp). Il était fréquent lors des entretiens, qu'à la première question concernant le Goulag, les locaux répondent qu'ils ne savaient rien de ce lieu. Puis, sans prévenir, ils revenaient à la charge en récitant toutes leurs connaissances à propos du camp de Pechanaya. Comme si le premier réflexe était encore de se taire, mais qu'après coup, ils décidaient de s'ouvrir, de se livrer. Même que, souvent, j'ai eu l'impression que les commentaires à propos du Goulag étaient davantage dirigés vers Anastacia que vers moi. Le fait d'en parler provoquait chez certains un désir de transmission de ce qu'avait été une époque, dans ses meilleurs comme dans ses pires moments.

« Nous parlons de cette époque entre nous, la plupart du temps avec notre famille. Je veux que mes enfants sachent comment la vie était lorsque j'étais jeune. Même les choses moins belles qui nous sont arrivées. Tous les pays ont des histoires horribles à raconter. »

Olga, 40 ans

« Nos livres d'histoire donnent un bon apprentissage de cette époque aux plus jeunes. »

Ivan, 46 ans

« Je ne veux pas que mon fils sache ce que notre gouvernement a fait à notre peuple. »

Toma, 50 ans

Cette opportunité de transmission, provoquée par les entretiens qu'Anastacia faisaient avec moi, offrait aussi une tribune aux locaux pour dénoncer la nouvelle vocation touristique du Goulag.

« Je ne comprends pas pourquoi les touristes vont là-bas. Il n'a rien à voir. »

Ivan, 46 ans

« Ça va, s'ils veulent voir cet endroit, ça fait partie de notre histoire. »

Maroushka, 43 ans

« S'ils veulent voir du sable et des ruines, et payer pour, en plus, c'est de leurs affaires. »

Vitia, 68 ans

« Je ne vois pas pourquoi ils ne devraient pas y aller. »

Galia, 51 ans

Pour ce qui est de la reconstitution du récit, il semble que la tâche soit ardue. Même si la plupart des Russes ont connu des gens, de près ou de loin, envoyés au Goulag, il faut comprendre que la plupart des résidents actuels de l'île n'ont pas vécu les années actives du réseau concentrationnaire soviétique. Ainsi, les faits entourant le camp d'Olkhon sont confus, voire contradictoires, ce qui fait qu'il est souvent difficile de s'y retrouver.

« Il n'y avait que des gens de la région d'Irkoutsk »

Kicha, 45 ans

« Des familles de Lettonie, d'Estonie et de Pologne étaient emmenées ici, pour travailler au camp de Pechanaya. »

Vitia, 68 ans

« Il me semble qu'il y a quelqu'un qui vivait au Goulag et qui est toujours en vie...Je pense que c'est un homme, ou peut-être une femme...elle habite au village, non? »

Nastia, 27 ans

« La maison située juste à côté du vieux camp appartient à une femme née au Goulag pendant les années d'activités. Quand ses parents sont morts, elle a quand même décidé de rester là. Elle vit seule depuis. Des pêcheurs lui apportent des provisions à chaque semaine. »

Tatiana, 70 ans

« Je ne crois pas que la vie était si difficile pour eux, ils pouvaient quand même pêcher et avoir de quoi manger. »

Dinara, 63 ans

« Le gouvernement ne leur donnait qu'une seule portion de pain par famille. »

Toma, 50 ans

Khuzhir 2 août 2004

Aujourd'hui, je suis allée visiter le musée pour la troisième fois en quatre ans. Mis à part l'intérêt des Russes pour les animaux empaillés, que je ne comprends pas vraiment...j'aime bien redécouvrir cet endroit. J'ai interviewé la dame qui y travaille au début de mon séjour et elle aime bien me jaser, je crois. Cette fois, je me suis décidée à lui demander si une petite partie du musée avait été dédiée au Goulag. Конечно! (Kaniechna – Bien sûr!) Son air si étonné de ma question, me fit croire, un instant, que j'avais réellement manqué cette partie de l'exposition. Elle se dirigea vers la porte d'entrée, qui en été, était toujours ouverte, et la ferma pour me dévoiler l'hommage aux prisonniers du Goulag. Derrière cette porte se trouvait le récit (la version statistique de Gregory) et quelques photos des prisonniers du camp de Pechanaya. Les touristes pouvaient bien s'inventer leur propre récit à partir des ruines du Goulag, le musée ne voulant sans doute pas offrir des images réelles sur ce cauchemar-soviétique-touristique.

2.2.Malaise postcommuniste

Les contradictions entourant le récit du Goulag, ainsi que les divergences d'opinions à son sujet, démontrent bien la relation confuse qu'entretient la population d'Olkhon avec son passé communiste. Or, le changement de statut du Goulag et les préoccupations qu'il a créées au sein de la communauté de Khuzhir ne forment qu'un aspect du malaise postcommuniste sévissant depuis le début des années 1990. Débutée par la perte de l'électricité, suivie et amplifiée par le développement de l'industrie touristique, la fracture entre les deux époques a marqué les habitants d'Olkhon. Les discontinuités postcommunistes provoquent, de façon simultanée, une détérioration de la qualité de vie sur l'île et un accroissement des inégalités au sein de la population. Même si chronologiquement, la perte de l'électricité est survenue avant le début de l'augmentation des infrastructures

touristiques, on peut aujourd'hui affirmer que leurs effets se chevauchent de façon permanente, confrontant la population d'Olkhon à la difficulté des dynamiques postcommunistes. Ces dernières ont complètement disloqué les patrons de vie soviétiques et ont engendré un dysfonctionnement important dans l'établissement des réalités, plongeant la communauté d'Olkhon dans une situation de survie quotidienne durant depuis bientôt 15 ans.

2.2.1. Détérioration de la qualité de vie

La perte de l'électricité entraîna une détérioration considérable de la qualité de vie des habitants de Khuzhir. La fermeture de la centrale électrique au charbon, coupa pratiquement tous les contacts avec la terre ferme, ce qui isola encore plus les insulaires d'Olkhon. Systématiquement, lorsque la période postcommuniste était abordée lors des entretiens avec les locaux, ces derniers parlaient de la perte de l'électricité et des privilèges qu'elle avait apportés pendant la période soviétique (radio, téléphone, télévision).

« Bien sûr que c'était difficile avant, mais nous n'étions pas seuls. Avec l'électricité, nous avons la télévision, la radio, le téléphone. Nous étions au courant de ce qui se passait à la ville. Un petit avion venait à toutes les deux semaines et nous apportait de la nourriture. Nous avons perdu tout ça quand le gouvernement a coupé l'électricité. »

Dinara, 63 ans

L'incidence de la perte de l'électricité sur l'activité économique de l'île fut marquée. L'usine réduisit considérablement sa production de poissons et mit à pied plusieurs employés, passant de 900 à 100 travailleurs. En peu de temps, le taux de chômage atteignit un record sans précédent. Puis, le dernier clou dans le cercueil fut enfoncé lors de l'imposition du moratoire sur la pêche à l'*omoul* en 1993, réduisant les activités de pêche à un niveau presque nul.

« Il y avait beaucoup de travail à Khuzhir avant. Les gens venaient des villes avoisinantes pour venir travailler à l'usine. Maintenant, sans

électricité, il n'y a plus rien à retirer de ce village. Nos jeunes nous quittent. Tout a changé ici. »

Katia, 37 ans

Un informateur me confirma également qu'en 2002, les effectifs de l'usine furent encore réduits. Un riche commerçant d'Irkoutsk ayant acheté l'usine et transféré ses activités de cannage en ville, Khuzhir n'est resté qu'avec les activités de transformation, comme la salaison et le fumage de l'*omoul*.

Sans eau courante, sans électricité, sans emploi, la population d'Olkhon se trouva soudainement sans repère. La coupure entre deux époques fut si brutale qu'elle désorienta une bonne partie de la population, surtout masculine, qui sombra dans l'alcool. Le revenu garanti procuré aux travailleurs soviétiques apportait une certaine stabilité sur Olkhon. Hommes et femmes, fiers prolétaires sibériens, gagnaient leur pain quotidien à la sueur de leur front. Le travail au champ ou à l'usine les tenait occupés et le revenu qu'il fournissait, quoi que peu élevé, maintenait la population soviétique dans un niveau de vie relativement stable. Or, une fois le chaos de la nouvelle économie de marché implanté, qu'une lutte perpétuelle pour trouver les moyens nécessaires à sa survie devenait nécessaire, Olkhon se trouva démunie et vit apparaître une misère inconnue. L'augmentation des discontinuités entre les deux époques provoqua chez les insulaires, jour après jour, une incapacité d'entrevoir une potentielle amélioration de leur sort, les jetant dans un désespoir croissant.

2.2.2. Accroissement des inégalités

L'entrée en scène de la nouvelle logique néolibérale, réduisant au strict minimum l'intervention de l'État dans l'économie, a poussé les citoyens à développer de nouveaux moyens d'engranger des capitaux. Alexeï voyant le potentiel touristique de son île, a donc tenté sa chance et a mis en place sa petite

entreprise. L'essor économique créé par un nouvel engouement touristique a poussé Alexeï à augmenter sa capacité d'accueil. Or, dans un pays où la désorganisation est relativement permanente, le tourisme et la soif de profit ont amené les promoteurs à faire les choses trop vite et à pousser le développement de façon anarchique. Depuis 1995, à tous les étés, Alexeï augmente le nombre de ses unités à louer, embauche de nouveaux travailleurs de l'île ou d'Irkoutsk et partage une partie de son profit avec les locaux désirant s'impliquer dans le développement touristique.

Khuzhir 13 juillet 2004

Il n'est que 6h45 et toute la maisonnée de Lioudmila et Boris est déjà en action. Boris construit de nouvelles chambres pour recevoir plus de touristes transférés de chez Alexeï. La famille a décidé de réduire son espace de jardinage pour accueillir ces nouvelles constructions. Pendant que Boris s'affaire à cette tâche, Lioudmila et sa plus jeune fille Dina, se rendent chez Alexeï tous les matins. Cherchant du travail, Lioudmila offre ses services de cuisinière ou de ménagère à Alexeï, pendant que Dina, parlant quelques mots d'anglais, essaie de recruter de nouveaux arrivants pour remplir les chambres que son papa a construites.

Avec ce partage des bénéfices et en créant le plus d'emplois possibles pour la communauté, Alexeï, plein de bonnes intentions, répond à une partie des besoins de ses concitoyens.

« La seule aide dont nous avons besoin c'est d'obtenir un emploi pour faire de l'argent. »

Vitia, 68 ans

Les efforts d'Alexeï à inclure une partie de la communauté dans son entreprise sont relativement bien vus par la plupart des habitants de Khuzhir. Fervent chrétien, Alexeï a fait construire une petite église orthodoxe, où il fait venir un pope toutes les semaines et invite la communauté à assister aux messes dominicales. Ses profits servent aussi à envoyer les classes de niveaux secondaires en séjour à l'étranger.

« Ce qu'Alexeï fait avec l'argent des touristes est très bien. Grâce à lui, plusieurs enfants du village peuvent aller visiter d'autres pays. Ils sont allés en Chine l'année dernière. Il aide les jeunes de Khuzhir à découvrir la vie à l'extérieur de cette île. »

Nastia, 27 ans

Toutefois, certains avis divergent en constatant les méfaits à long terme du tourisme.

« Alexeï veut toujours plus d'argent. Il y a de plus en plus de touristes à chaque année et notre nature est de plus en plus polluée. Avez-vous vu la plage? ⁴¹ »

Olga, 40 ans

« Je ne sais pas si c'est si bien que les enfants aillent dans d'autres pays. Ils reviennent ici, et ils espèrent obtenir des biens que leurs parents ne peuvent leur offrir. Je le constate à l'école à chaque année. »

Ivan, 46 ans

Les démarches d'Alexeï d'inclure la population dans son succès touristique place la communauté dans une relation d'ambiguïté avec le phénomène. Peu de gens sur l'île ont les moyens de refuser son aide ou de s'insurger contre son entreprise. Or, le constat est plutôt clair. La place qu'a pris le tourisme sur Olkhon n'a fait que renforcer les processus d'individualisation au sein de la population. La distribution inégale des ressources monétaires issues du tourisme n'a fait qu'amplifier la stratification de la sphère sociale. La 'business' touristique d'Alexeï laisse nécessairement en plan une majorité de la communauté qui ne fait que s'appauvrir en regardant le spectacle des flux touristiques postcommunistes. Alexeï, bien malgré lui, a donc achevé les derniers principes d'égalité et de collectivité acquis tout au long de la période soviétique.

L'argent des touristes, récolté principalement par Alexeï et redistribué à ses quelques employés et logeurs de l'extérieur de son site (comme mes hôtes), permet à cette minime strate de la communauté d'adhérer à un mode de vie plus facile. Les quelques villageois associés aux activités d'Alexeï (une cinquantaine de personnes) disposent d'une certaine liquidité. Ainsi, ils peuvent se procurer suffisamment d'eau et de nourriture pour leur consommation quotidienne, du bois pour l'hiver, et se

permettre l'achat d'une voiture. Le reste de la population (la majorité des 1500 habitants de Khuzhir) vit dans des conditions semblables à celles que l'on retrouve au Tiers-monde. Quelques ménages bénéficient des minimes revenus des quelques emplois toujours présents sur l'île. Parmi ceux-ci, on compte une dizaine de professeurs, une pharmacienne, une infirmière, une bibliothécaire, une poignée de pêcheurs et quelques employés de la poste, des magasins généraux, de la mairie, de l'usine et du musée. Les autres villageois doivent subvenir à leur besoin comme ils peuvent. L'été, ils ont la possibilité de vendre certains produits récoltés dans leur jardin. En revanche, l'hiver, sans eau courante, sans électricité, sans réserve de nourriture, il est beaucoup plus difficile, pour la plupart des familles de Khuzhir, de maintenir un niveau de vie confortable. Une majorité de ces habitants démunis reçoit une aide minimale de l'État, que ce soit par l'entremise de rentes sociales, par des pensions de vieillesse ou de vétérans. Quoique mieux gérées qu'au début des années 1990, ces allocations fournies par l'État n'arrivent pas toujours aux destinataires dans des délais raisonnables. Cette réalité ne fait qu'accroître l'écart entre ceux qui disposent des revenus touristiques et ceux qui attendent leur chèque, mois après mois.

2.2.3. Confrontation à la mobilité touristique

Depuis 1995, le nombre de visiteurs venus de l'étranger ne cesse de croître. L'apport de nouveaux capitaux sur l'île, d'abord vu comme un aspect mélioratif par les citoyens, est vite devenu une problématique à caractère social. Comme mentionné précédemment, le tourisme créa des inégalités au sein de la communauté d'Olkhon. Pour tous les habitants hors du 'business' touristique, cette iniquité s'illustre d'abord et avant tout, au niveau des opportunités d'emploi et de revenus :

« Le tourisme a créé de nouveaux emplois d'été, c'est vrai, mais seulement pour quelques familles du village. Pour elles, la vie est

meilleure. La plupart d'entre nous doit encore travailler toute l'année, quand c'est possible, pour subvenir à nos besoins. Ici, personne ne crache sur un emploi. »

Kicha, 45 ans

« Le tourisme est la seule façon pour nous de faire de l'argent. »

Maroushka, 43 ans

Alors que certains évoquaient plutôt la distinction marquée, au sein des relations sociales, entre les personnes accueillant les touristes et les exclus de l'industrie touristique olkhonienne.

« Il y a beaucoup de différences entre nous maintenant. Par exemple, les gens qui travaillent ensemble pour recevoir les touristes sont nécessairement plus amicaux entre eux. Ils se comprennent et on se comprend. Nous on sait ce qu'est la vie sans argent sur Olkhon. »

Toma, 50 ans

Cette perception des différents 'statuts sociaux' au sein de la communauté, évoquée par les locaux exclus du développement touristique, est d'autant plus ressentie au contact des touristes internationaux. Pour la plupart d'entre eux, ces côtoiements sont réduits aux échanges de salutations dans les ruelles du village et aux regards des curieux postés à la descente des autobus arrivant d'Irkoutsk. Pratiquement vierge de flux planétaires avant 1991, la population d'Olkhon confronte quotidiennement, depuis 1995, son image à celle des touristes parcourant le globe et atterrissant dans leur Sibérie. Sensibles aux disparités de statuts engendrées à l'intérieur de leur propre communauté, les habitants d'Olkhon n'ayant pas la possibilité d'accueillir des touristes remarquent de façon encore plus brutale les facettes les différenciant des visiteurs internationaux. Or ici, ce constat ne renvoie pas seulement aux disparités de statuts socio-économiques, mais surtout à l'image de mobilité et de liberté qu'elles projettent.

Cette nouvelle fenêtre sur le monde renvoie la communauté d'Olkhon à comparer constamment sa propre situation à celle des visiteurs. À l'époque, aucune fenêtre n'étant disponible, « [...] being surrounded by others in no better plight, and

with no alternative forms of life visible through the Curtain to attract and discontent the imagination[...].⁴²», renvoyait inévitablement le prolétaire à sa propre image. Aujourd'hui, sans télévision, ni radio, sans contact téléphonique, ni virtuel, la majorité des habitants d'Olkhon n'a que pour seule vision du monde, le flot permanent des touristes à la recherche de coins perdus. Depuis plus d'une décennie, la confrontation de la communauté d'Olkhon aux échanges planétaires la met devant la mouvance mondiale, devant la liberté de déplacements, en plus de l'affliger de l'image de sa propre sédentarité et de son immobilisme.

« Si j'avais l'argent nécessaire, j'aimerais beaucoup visiter d'autres pays. Je pourrais même n'aller qu'à Irkoutsk pour voir des amies, ça me changerait d'air. »

Galia, 51 ans

Cette confrontation crée une confusion dans la perception de la liberté vécue aux deux époques différentes. Pour certains, la liberté émane directement des nouveaux schèmes de vie en Russie démocratique. Il va sans dire que ce type de liberté est surtout ressentie par ceux qui ont les moyens de s'affranchir de leur condition et de se déplacer impunément. Pour d'autres, la quotidienneté communiste, semblait offrir plus de latitude, plus de liberté.

« C'était beaucoup plus facile avant! La liberté que nous avons me manque. J'avais le temps de pêcher et de jouer. Maintenant, je dois travailler sans arrêt pour n'avoir que le minimum d'argent nécessaire à manger et à me vêtir. »

Tania, 77 ans

Pour la plupart, la supposée liberté de la vie démocratique, relayée par le discours moscovite et associée à la mouvance des touristes visitant leur île, provoque un sentiment ambivalent.

« Quand j'étais jeune, je suis allé à la mer Noire avec mes parents. Il y avait des endroits spéciaux comme celui-là, où nous pouvions aller en vacances. Maintenant que nous sommes libres, j'aimerais y retourner, mais c'est impossible. Nous sommes supposés disposer de plus de

libertés, mais nous avons rapidement compris que pour être libres ça prenait de l'argent. Ici, nous n'avons pas les moyens d'être libres. »

Vitia, 68 ans

Si le bout du monde n'existe plus pour les voyageurs internationaux, il représente toujours un mystère pour bien des gens sur Olkhon. Les touristes qu'ils côtoient, l'image que ces derniers projettent, peuvent incarner un pont vers une destination utopique. Mais, ils savent que ce bout du monde restera, pour eux, inaccessible. Le tourisme et ses flux de voyageurs demeureront la seule expérience de modernité (Appadurai : 1996) pour la communauté sédentaire d'Olkhon. Cette expérience, qu'Appadurai décrit comme une augmentation de la confrontation aux médias de masse, est ainsi traduite, sur Olkhon, par le spectacle touristique.

2.3.Sous-terrain sibérien

Suite à la première partie de mon séjour de terrain, ponctuée par les entrevues avec les touristes, j'ai eu besoin d'un temps d'arrêt, d'un temps de réflexion. Après des débuts cahoteux, j'ai senti le besoin de faire un retour sur mon objet, de reprendre contact avec la base. Je pensais à la notion de « sous-terrain » de Marc Abélès. J'étais en plein dedans. Dans « ce va-et-vient rétrospectif entre le point de départ d'une recherche et ses développements ultérieurs qui permet de faire émerger des questions qui n'étaient pas données avant le début de l'enquête.⁴³ » Cet arrêt de mi-parcours a surtout été provoqué par un besoin d'éloignement de la cohorte de touristes. Après trois semaines d'observation, trois repas par jour en leur compagnie et douze entrevues, j'ai eu besoin d'air. En tant qu'étrangère étudiant la dimension touristique des dynamiques postcommunistes, il m'était devenu difficile de vivre aux côtés de cette clientèle, tout en gardant une certaine distance.

2.3.1. Prendre place

Lors de mon premier passage sur l'île en 2000, ma motivation était certainement touristique. Cette fois-ci, je me sentais évidemment comme une étrangère en visite. La dimension d'agrément et de loisir (quoi que l'anthropologue en séjour à l'étranger puisse se vanter de pratiquer un métier joignant l'utile à l'agréable) étant secondaire à l'objectif scientifique de mon séjour, je me sentais parfaitement à l'aise et convaincue de mon statut de chercheuse sur le terrain. Or, les lieux communs que je partageais avec ces Occidentaux, ceux qui leur permettaient une trop grande familiarité envers moi, une allusion au 'Nous', et un profond manque d'altérité, me rendaient mal à l'aise. Ce qui aurait pu être rassurant pour certains, provoquait chez moi une confusion maladive, au point d'avoir besoin d'un temps d'arrêt. En fait, à chaque fois que j'entrais chez Alexei, le statut d'anthropologue que j'avais à l'extérieur de la barricade devenait flou. Cette zone d'ombre, qui me suivait au fil de mes déplacements et de mes rencontres, ne profitait, de courts intermèdes, qu'à certains moments des entrevues. J'ai effectivement réalisé après quelques entretiens, que le seul moment où je réussissais à m'imposer en tant que chercheuse auprès de la cohorte touristique était celui où l'entrevue devenait prétexte à répondre à leurs interrogations au sujet de la communauté locale. J'étais donc anthropologue à leurs yeux, du moins pour un temps, en leur offrant une porte ouverte sur l'histoire et la quotidienneté de l'île. Ce répit de confusion à propos de mon statut ne reconfortait en rien mon désarroi.

Khuzhir, 3 juillet 2004.

La fatigue m'envahit, me ronge. Mon cerveau est en ébullition, il fume. Le terrain me brûle. Je vis sur le terrain. Je dors sur le terrain. Je mange sur le terrain. Je lis sur le terrain. Je n'arrive pas à mettre ma 'switch' anthropologique à 'off'. Les murs de ma mansarde sibérienne sont en carton, j'entends tout ce qui se passe en bas. Tout

devient ethnographiable à mes yeux. Ça devient pesant parfois. Je voudrais faire autre chose. Je sens profondément le besoin de faire autre chose.

2.3.2. La lucidité du touriste

Tout au long de cette période d'ambiguïté émotionnelle envers les touristes, je restais toutefois consciente que la 'fraternité occidentale' me permettait d'aller plus en profondeur sur certains sujets. Le tourisme au Goulag et le désir d'exotisme étaient beaucoup plus faciles à aborder, tout comme les péripéties entourant l'obtention des visas. Éprouvante, mais également bénéfique, cette collaboration me permit de faire évoluer mon objet de recherche et de voir alternativement la cohorte locale. Par la simple observation des touristes sibériens, il aurait été facile de croire à leur ignorance désolante au sujet de la réalité olkhonienne. Il est vrai, comme je l'ai mentionné plus haut, que la plupart d'entre eux étaient relativement peu concernés par les dynamiques postcommunistes de l'île. Ainsi, quand nous abordions la période actuelle, certains aspects étaient complètement absents de leur vision de l'île. (J'ai déjà évoqué le fait que la plupart des touristes ne remarquaient pas la présence des fils dans le village, ce qui laissait présumer que l'île avait déjà eu un approvisionnement en électricité.)

Par contre, ce que j'avais peine à ne pas qualifier d'ignorance-touristique-postcommuniste, s'éclipsait presque en totalité au moment d'aborder la période communiste. J'avais décidé de parler de l'ère soviétique avec les touristes, simplement pour vérifier le contraste que je présupposais entre les versions locale et touristique. Je m'attendais sincèrement à un discours moins nuancé de la part des touristes. Or, pour la majorité d'entre eux, les opinions cultivées sur le communisme, sur ses faits marquants et sur effets sur la population russe, étaient grandement

pertinentes. J'avais cru que leur manque d'intérêt à propos de la quotidienneté postcommuniste se répercuterait de la même façon dans leur vision de l'époque soviétique. Mais il en était tout autrement et cette lucidité touristique fut particulièrement éclairante au point de vue de la nostalgie.

« Je pense que les Russes sont aujourd'hui désillusionnés par la démocratie et par la liberté du capitalisme. L'économie a subi un énorme choc lors de la transition. Si cette vie est plus difficile pour eux, ils réalisent donc que le passé n'était pas si mal. Oui, je pense qu'il y a en Russie une certaine forme de nostalgie. »

Yoni, 33 ans

« Certaines personnes aimeraient vraiment retrouver leur ancienne vie. Pour plusieurs d'entre elles, la vie était franchement meilleure lors de la période communiste. »

Sandra, 24 ans

Après trois entrevues avec les touristes, où à deux reprises la conversation au sujet de la mémoire du communisme a naturellement déviée vers le sentiment nostalgique, j'ai décidé de parler d'emblée de la nostalgie et de corriger mes questionnaires en conséquence. La dizaine d'entrevues subséquentes fut tout aussi révélatrice. C'est à ce moment que j'ai envisagé de rédiger mes questionnaires pour la cohorte locale, en prenant comme axe principal la nostalgie de l'époque communiste. Après mûres réflexions, je pense que le manque d'intérêt ou de sensibilité des touristes envers les dynamiques postcommunistes était principalement dû au contexte d'agrément et de loisirs de leur séjour. Le voyage est totalement ancré dans une temporalité d'urgence, et la découverte d'un espace exotique ne laisse pas place à la sensibilité nécessaire pour percevoir le temps local. Il faut dire que le produit qu'offre Alexei fonctionne parfaitement et qu'il réussit à détourner l'attention des voyageurs sur certaines réalités de l'île. Il est à noter que le discours des touristes au sujet de la nostalgie n'émane pas nécessairement du contact direct avec la population d'Olkhon, mais plutôt des constats et des déductions réalisés lors du trajet vers la Sibérie.

« J'ai rencontré une femme dans le train à qui Brejnev manquait comme s'il avait été un frère pour elle. Sous le gouvernement communiste, elle était ingénieur, mais l'usine où elle travaillait a fermé ses portes. Maintenant elle doit nettoyer les toilettes d'un train pour gagner la moitié du salaire qu'elle faisait avant. »

Peter, 49 ans

Lors de mon passage en 2000, j'avais tâté le pouls du village en habitant chez Macha, à l'extérieur de chez Alexeï. Ce séjour m'avait permis de découvrir certaines reliques du communisme : le kolkhoze, le Goulag, les démarches administratives pour l'enregistrement du passeport, etc. Ce sont ces témoins, ces références physiques ou institutionnelles au passé, toujours présentes dans la quotidienneté postcommuniste, qui m'avaient porté à m'interroger sur la mémoire de cette période. En 2004, aux premiers abords, mon constat était le même. Les reliques du communisme étaient toujours, même si elles semblaient imperceptibles ou anodines pour les touristes. À mes yeux, les caractéristiques physiques (kolkhoze, Goulag, usine, bibliothèque, architecture du village, emplacement de l'ancienne centrale au charbon, cimetière, etc.), les activités quotidiennes (apport en eau, approvisionnement et disposition des marchandises dans les magasins, administration du village, etc.) et la gestuelle (faire les courses avec un sac de provisions soviétique, faire la queue, s'asseoir devant son porche et discuter avec les voisins ou les passants, entrer chez les gens sans frapper, etc.) respiraient toujours l'époque soviétique. Je trouvais fascinant que ces détails aient été perpétués et même adaptés à leur mode de vie postcommuniste. Si les touristes étaient trop captivés par les dynamiques touristiques pour constater certaines particularités de la vie postsoviétique, de mon côté j'étais peut-être trop concentrée sur les traits liant ces deux périodes pour pouvoir percevoir le sentiment profond de nostalgie qui l'animait.

2.3.3. Admettre la nostalgie

C'est donc la lucidité touristique qui m'emmena sur la piste de la nostalgie olkhonienne. Constaté la présence d'un sentiment nostalgique était une chose, l'admettre et décider de la traiter anthropologiquement en était une autre. L'idée initiale d'aborder la mémoire du communisme restait, après tout, un choix assez conservateur, exempt de risques. À priori, l'étude de la mémoire du communisme me semblait pertinente, dans la mesure où étudier un pays en transition et analyser les restes mnémoniques du régime précédent, est toujours fascinant. Or, entrer dans la nostalgie, dans la souffrance et le manque qu'elle provoque, comportait beaucoup plus de risques et apportait une plus grande complexité à mon objet. Ayant visité la Russie à trois reprises au cours des six dernières années, connaissant les difficultés d'adaptation aux nouvelles données de l'économie de marché, j'avoue avoir cru que les tares de la vie postcommuniste représentaient un moindre mal face au poids du passé russe. J'ai été d'emblée tentée d'évacuer la possibilité, au-delà de la mémoire, d'un sentiment nostalgique envers la période soviétique.

Si les touristes rencontrés en 2004 avaient constaté une nostalgie à l'échelle nationale, mais qu'ils ne pouvaient s'avancer sur celle vécue sur Olkhon au plan local, c'est qu'ils contribuaient de façon considérable à l'émergence de cette nostalgie postcommuniste. Sur Olkhon, les choses étaient différentes. L'image que j'avais capturée de cette île en 2000 faisait qu'il m'était difficile d'admettre la potentialité de la nostalgie. C'est-à-dire qu'en sachant la présence du Goulag et en constatant l'essor touristique, l'avenue de la mémoire semblait beaucoup plus plausible que celle de la nostalgie. Pour moi, les ruines du Goulag représentaient un symbole trop fort des horreurs du stalinisme. Puis, la transition semblait bien en route; le développement touristique prenait son envol, lentement mais sûrement. De

loin, cette nouvelle réalité pouvait être perçue comme un bon signe, un revirement de situation, une preuve que cette communauté tentait de sortir la tête de l'eau. J'ai donc cru au relèvement postcommuniste de cette population, j'avais cru sentir que le passé était bel et bien révolu et que malgré quelques accrochages de début de parcours, l'entreprise touristique pourrait se gérer de façon équitable ou du moins de façon à ce que cette communauté survive, heureuse, dans le flot du capitalisme mondial. Voilà donc pourquoi j'ai sous-estimé la nostalgie. L'admettre m'obligeait donc à constater l'échec transitoire d'Oikhon et la souffrance profonde de sa communauté.

Chapitre 3. Nostalgie, discours et résistance

Yet the world in which we now live - in which modernity is decisively at large, irregularly self-conscious, and unevenly experienced - surely does involve a general break with all sorts of pasts.

Arjun Appadurai⁴⁴

3.1. Nostalgie

3.1.1. De pathologie à utopie

The twentieth century began with a futuristic utopia and ended with nostalgia.

Svetlana Boym⁴⁵

Nostalgie. Du grec *nostos* – retour et *algia* – souffrance, la nostalgie émane de la douleur mélancolique causée par un désir inassouvi de revoir une terre natale ou de retourner dans le temps. Énoncé pour la première fois en 1688 par le médecin suisse Johannes Hofer, le concept fut décrit par ce dernier comme une contraction des racines grecques *nostos* et *algia*. Au XVII^e siècle, cette pathologie, diagnostiquée autant au sein des différentes diasporas que chez les missionnaires, les soldats et les voyageurs, était définie comme un mal profond. Les symptômes se manifestaient sous la forme d'une profonde tristesse. On constata que cette tristesse était rattachée à un sentiment de perte et au fantasme d'un lieu déjà connu. S'aggravant en corrélation avec la durée du séjour à l'étranger, le mal nostalgique provoquait, disait-on, une obsession, une confusion et une nonchalance, atteignant rapidement les capacités physiques.

« Longing for home exhausted the 'vital spirits', causing nausea, loss of appetite, pathological changes in the lungs, brain inflammation, cardiac arrests, high fever, as well as marasmus and a propensity for suicide.⁴⁶ »

Tout de même curable, la guérison du patient nostalgique était rendue possible grâce à un retour aux sources.

Au XIX^e siècle, le docteur américain Theodore Calhoun affirma que la nostalgie représentait plutôt « a disease of the mind », « an afflicted imagination »⁴⁷, évacuant ainsi les symptômes reliés au corps. La théorie développée par Calhoun réduisit le nombre de diagnostics pathologiques lié à la nostalgie, mais on assista tout de même à l'accroissement constant du sentiment au sein de la population européenne. Cette « hypocondrie du cœur »⁴⁸ passa d'un mal individuel et guérissable, pris en charge par la médecine, à un sentiment collectif et incurable. Considérée par plusieurs comme le mal du siècle, la nostalgie prit de l'ampleur avec les bouleversements européens de la fin du XIX^e⁴⁹. Durant le XX^e siècle, avec les nombreux conflits internationaux, la fragmentation des repères identitaires, les effets de la globalisation, la nostalgie devint un phénomène récurrent.

On en vint à comprendre que la construction du sentiment nostalgique s'effectuait par une reformulation consciente, un va-et-vient entre des logiques spatio-temporelles décalées. Walter Benjamin décrivait le phénomène comme une superposition perpétuelle des temps passé, présent et futur.

« [...] every epoch dreams the next one and in doing so revises the one before it. Present 'awakens' from the dreams of the Past but remains 'swollen' by them.⁵⁰ »

Malgré tout, durant ce cheminement entre le temps et l'espace, empreint de douleur, alimenté par une idéalisation du passé, le fantasme du *nostos* restait, incurable et profondément utopique. Le retour n'était qu'un exutoire que l'on savait impossible à matérialiser. La prise de conscience de ce paradoxe alimentait nécessairement le sentiment nostalgique. En définitive, certaines populations se bâtirent autour de leur construction nostalgique. Cet aspect devint intrinsèquement lié à leur définition identitaire, comme ce fut le cas sur l'île d'Olkhon.

3.1.2. Nostalgie olkhonienne

[...] although there might not exist such a thing as public opinion in Russia, there is public sentiment.

*Isaiah Berlin*⁵¹

Depuis le milieu des années 1990, on assiste en Russie à un phénomène allant à double-sens. Conscients des potentialités patriotiques qu'offrait l'exacerbation du sentiment nostalgique, les gouvernements de Boris Eltsine et de Vladimir Poutine ont valorisé la réhabilitation de l'histoire soviétique. Sans prôner un retour vers l'URSS, les dirigeants russes ont réussi à insérer cette perspective d'un temps révolu dans un cadre 'libéral démocratique'. L'usage politique de cette conjugaison permit à ces gouvernements de démontrer un anticommunisme officiel tout en allouant au peuple une légitimité pour se rattacher à certains symboles et valeurs socialistes.

Peu concernée par les problématiques débattues à l'ouest de l'Oural, la population d'Olkhon fut tout de même touchée par ce genre d'instrumentalisation de la mélancolie ambiante. Or, l'incongruité des différences entre les quotidiennetés urbaines et rurales en Russie demeure à l'origine de l'abysse séparant deux tendances nostalgiques. La première, plus nationale, est directement conditionnée par le discours politique russe. La seconde, celle qui nous intéresse plus particulièrement pour ce mémoire, est locale et caractérisée par un sentiment de perte du mode de vie soviétique. Cette dernière tendance sera exemplifiée en prenant le cas de l'île d'Olkhon.

La tendance nostalgique olkhonienne est née des tensions politiques et sociales du parcours sibérien postcommuniste. Aux difficultés transitoires, vécues rudement par l'ensemble de la population sibérienne, s'additionna, sur l'île d'Olkhon, un amalgame de conjonctures hautement singulières. En effet, à la brutalité de la fracture postcommuniste, se sont ajoutés, à Khuzhir, deux facteurs

cruciaux: la perte de l'électricité et l'avènement du tourisme. Ces changements ont eu des répercussions structurelles si importantes sur l'île, qu'ils se sont transformés en vecteur de nostalgie pour une partie de la population. En ce sens, on peut affirmer que le sentiment nostalgique de la petite communauté du Baïkal n'émane pas d'une logique de déplacement ou d'un retour vers un lieu perdu. Olkhon est nostalgique d'un temps où le lieu qui l'hébergeait était tout simplement plus hospitalier.

Touchant majoritairement les habitants âgés de 40 ans et plus, la nostalgie est ressentie plus durement par la population exclue du développement touristique. C'est cette tranche de la communauté, ayant connu la quotidienneté communiste et subissant de plein fouet les inégalités de l'économie touristique, qui vit aujourd'hui dans les limbes nostalgiques. Le reste de la population, minoritaire par sa facilité à s'adapter aux nouveautés postcommunistes, semble plutôt se rallier à la tendance nostalgique nationale.

3.1.2.1. La perte des acquis communistes

Faute de pouvoir se projeter dans l'avenir et d'espérer une vie meilleure, une frange de la population d'Olkhon s'est tranquillement retournée vers le passé, portée par le balancement entre le chaos de la transition et l'idéalisation de l'utopie communiste.

« Tout a changé. La vie était beaucoup plus facile avant. Nous avions des inquiétudes, mais jamais autant qu'aujourd'hui. »

Vitia, 68 ans

« Vous auriez dû voir Olkhon durant ces années! La vie était simple et bonne! La seule chose qui n'a pas changé ici c'est la nature, c'est notre Baïkal. »

Tatiana, 70 ans

Khuzhir, 13 juillet 2004

J'ai interviewé le directeur de l'école primaire aujourd'hui. Un homme sérieux et intimidant. Tellement qu'à un moment j'ai perdu le fil de l'entrevue et je lui ai posé la même question deux fois... Je lui ai ainsi demandé à deux reprises, ce qui n'avait

pas changé sur Olkhon depuis 1991. Mal comprise, cette question donnait souvent lieu à l'énumération des aspects ayant considérablement changé sur l'île. Mais, qu'est-ce qui n'a *pas* changé? Instantanément, silence, réflexion, difficile de répondre. Le directeur d'école, lui, à ma première demande, a répondu sans hésiter : « Rien. Tout a changé! » La spontanéité de sa réplique m'ayant surprise, j'ai reposé la même question sans m'en rendre compte. Cette fois, il a détourné le regard et s'est adressé directement à Anastacia : « Anastacia, peux-tu dire à Maria que tout a changé sur notre île. Mon souhait le plus cher serait que tout soit resté comme avant, mais ce n'est pas le cas et je ne veux plus en parler. Je t'en prie, passons à un autre sujet. »

La souffrance au quotidien, d'abord provoquée par la coupure de l'électricité, a ensuite été alimentée par la perte des acquis communistes. La nécessité de se raccrocher aux aspects sociaux du passé, pour mieux survivre à la vie actuelle, était fréquemment mentionnée lors des entretiens, au même titre que le sentiment nostalgique.

« Notre vie n'a jamais été facile, mais les temps présents sont très durs pour nous. Nous avons l'électricité et la vie était paisible et tranquille. Tout le monde avait du travail. Le retour de l'électricité nous rendrait la vie plus facile. »

Tania, 77 ans

« Pour moi, la vie est relativement facile. Je suis chanceux parce que j'ai du travail. Mais tout a changé ici. J'aurais tout de même voulu conserver tous les aspects de cette vie. »

Ivan, 46 ans

« Bien sûr que je suis nostalgique. La seule chose que je puisse faire pour être heureuse, c'est de me remémorer comment c'était avant et de penser à mes vieux amis. »

Galia, 51 ans

Ce « comment c'était avant », si cher aux gens d'Olkhon, donnait souvent lieu à l'énumération des caractéristiques intrinsèques à la vie communiste. Ces tirades discursives dressaient pour moi un tableau représentatif de la redéfinition du communisme construite par les gens d'Olkhon.

« On savait comment s'entraider avant, mais ce genre d'attitude est en train de mourir tranquillement parce qu'on ne vit plus ensemble. Par contre, ce comportement n'est pas enfoui très profondément. Si vous avez besoin de quelque chose, vous pouvez toujours demander à n'importe qui dans le village, tout le monde serait prêt à vous aider. »

Dinara, 63 ans

« Nous avons la stabilité. Nous avons un minimum de qualité de vie garanti. Nous avons du travail. »

Liouba, 48 ans

« De cette vie, j'aurais voulu conserver le fait que les gens étaient plus amicaux. »

Olga, 40 ans

« Nous avons perdu nos amitiés, nous avons perdu notre tranquillité. »

Ékatérina, 72 ans

Ces acquis sociaux du communisme, comme l'amitié, l'unité, l'entraide, la stabilité et la sécurité, représentent les principaux aspects dont les habitants d'Olkhon se disent nostalgiques. La solidarité et la cohésion sociale, qui définissaient toute l'envergure de la vie quotidienne communiste, manquent donc terriblement à ce petit hameau sibérien. D'une conception profondément collective de la société, les insulaires ont dû se résigner à entrevoir leur communauté comme un ensemble de solitudes.

« Cette société était fondée sur l'amitié. Tu pouvais frapper à la porte de tes voisins, si tu avais besoin d'argent, ils t'en prêtaient. Après la chute, toute cette solidarité s'est effondrée. [...] Pour ma génération, la solitude est la maladie de cette époque. J'ai perdu beaucoup d'amis.⁵² »

Cette référence à la communauté fraternelle soviétique, évoquée par Liana Levi dans un texte de Jean-Marie Chauvier, incarne parfaitement le passage d'une symbiose collective à un cumul d'individus détachés les uns des autres. La cohésion olkhonienne, née du labeur de la collectivisation, de la relative stabilité économique, mais surtout de l'égalitarisme prôné par les valeurs communistes, a désormais été remplacée par un égocentrisme généralisé. L'apparition soudaine des inégalités sociales, amplifiant la douleur quotidienne, a tué tout espoir de revivre cette

expérience d'entraide communautaire. La distribution inéquitable des nouveaux capitaux issus du tourisme, en opposition à l'accessibilité des biens matériels et des services d'antan, représente un autre aspect définitionnel de l'abstraction nostalgique.

« Avant, le gouvernement distribuait les appartements aux gens dans les villes. Ici, vous pouviez bénéficier d'un endroit pour construire une maison. Maintenant, il faut payer le gros prix pour obtenir ce genre de bien. Tout dépendant de l'argent que vous avez en poche, vous pouvez avoir accès à une petite ou à une grande maison. Vous avez remarqué la grosse maison en construction? Elle n'appartient pas à quelqu'un du village, mais à un homme qui vit à Moscou tout l'hiver. L'autre grosse maison du village appartient à l'homme qui a vendu l'usine...vous voyez laquelle...? La bleue au coin de Baïkalskaya. Alexeï, lui, a beaucoup de maisons. Le reste d'entre nous vit encore dans de petites *дача* (*dacha* - maison de campagne). »

Vitia, 68 ans

« Avant le gouvernement donnait de l'argent pour les livres. Maintenant, les bibliothèques de l'école et du village sont pleines de vieux livres et on n'a pas les moyens d'en acheter des nouveaux. »

Ivan, 46 ans

Le sentiment nostalgique revigore constamment la perception du temps où Khuzhir respirait une certaine vitalité, où le domaine de l'emploi était florissant, où les biens et les services étaient garantis par l'État et où l'harmonie sociale régnait.

« L'époque où j'allais pêcher avec mes enfants me manque beaucoup. Quand on revenait, tous les voisins venaient pour voir nos prises de la journée. Quand nous en avions suffisamment, nous donnions quelques-uns de nos poissons à nos amis. Je ne pourrais pas partager mes provisions de cette façon aujourd'hui, le pain et le poisson sont trop dispendieux. »

Ékatérina, 72 ans

« À toutes les deux semaines, un petit avion venait d'Irkoutsk. Ce jour-là, tout le monde se réunissait sur la piste d'atterrissage. Il y avait de la nourriture, des journaux, des livres, des outils et même des animaux quelques fois! »

Toma, 50 ans

« Je sais déjà que je ne pourrai pas envoyer mes enfants à Irkoutsk pour qu'ils aillent à l'université. C'est trop cher. Avant, c'était gratuit. »

Katia, 37 ans

« Je manque de temps pour être avec mes enfants. Si je veux rapporter assez de nourriture à la maison, je dois travailler de longues heures à la pharmacie. »

Galia, 51 ans

« Par exemple, présentement j'ai une dent qui me fait énormément souffrir. Mais je ne peux pas payer le dentiste 300 roubles pour qu'il me l'arrache! »

Vitia, 68 ans

La prise en charge quasi-totale de la vie par le régime communiste, qui a amené l'historien François Fejtö à parler de « mentalité d'assistés » lorsqu'il qualifie les citoyens postsoviétiques, est formulée de façon hautement méliorative par les gens d'Olkhon. « [C]ette habitude du recours, dans tous les domaines de la vie individuelle et sociale, à la prise en charge par l'État⁵³ », devenue impossible, est vécue comme un abandon par la communauté de Khuzhir. Aujourd'hui, cette dernière se sent dans l'insécurité la plus pure, dans les aléas de l'instabilité du capitalisme. L'URSS aura finalement laissée derrière elle, davantage un sentiment de vide profond, qu'un fardeau social à expurger. La population est prête à se relever, même si elle porte toujours, sur ses frêles épaules, la pesanteur du chaos transitoire.

3.1.3. La nostalgie réflexive

Comme évoqué précédemment, il existerait deux types de nostalgie présents aujourd'hui sur l'ancien territoire de l'Union soviétique⁵⁴. La première, restauratrice (de l'anglais *restorative*), met l'accent sur le *nostos*, le retour, et cherche à reconstruire l'objet de désir, perdu. Stigmatisée par la réhabilitation de l'histoire soviétique, cette tendance n'est pas nécessairement définie en termes nostalgiques. La seconde, la nostalgie réflexive (de l'anglais *reflective*), porte davantage sur l'*algia*, la souffrance, donc sur le sentiment de perte, de douleur. Elle se nourrit principalement des ruines du passé, en rêvant d'un temps révolu.

« This typology of nostalgia allows us to distinguish between national memory that is based on a single plot of national identity, and social

memory, which consists of collective frameworks that mark but do not define the individual memory.⁵⁵ »

Inspirée de la distinction imaginée par Maurice Halbwachs (1925, 1950) entre mémoire collective (institutionnelle) et mémoire sociale (processus complexe et individuel issu de repères communs), Boym élabore sa typologie nostalgique à partir de l'acte mnémonique. Les nostalgies restauratrice et réflexive prennent racine dans le modèle de mémoire sociale. Ce modèle est qualifié par les divergences individuelles et est sujet aux mouvements et aux transformations. Cette flexibilité donne lieu à une sélection singulière des éléments du passé, ressentis de façon mélancolique par les populations nostalgiques.

Sur Olkhon, on peut d'emblée affirmer que la nostalgie éprouvée par la majorité des habitants de l'île, est définitivement réflexive. Elle repose donc au cœur de l'*algia* plutôt que dans le *nostos*. Aucunement téléologique et intrinsèquement ouverte, la nostalgie réflexive olkhonienne intègre et supprime les fragments temporels au fil de son parcours postcommuniste. Processus douloureux, fondé sur les ruines du soviétisme, cette tendance nostalgique procure cependant une multitude de voies possibles et des potentialités de survie au sein de la quotidienneté postcommuniste. Elle emprunte la vitalité du passé pour survivre à la morosité du présent.

« Parfois, quand je pense au passé, je me sens tout simplement mieux. Je me remémore comment la vie était magnifique sur cette île et ça me donne de la force. Je sais que cette époque ne reviendra jamais, et je ne le souhaite pas non plus, mais j'apprécie seulement le fait de penser à toutes ces choses que nous faisions tous ensemble. »

Natalia, 67 ans

Cette forme de survie, bricolée par la population, élabore de nouvelles consciences individuelles, laissant place à un renouvellement dans la façon d'entrevoir l'histoire

collective. Les lieux communs, revisités par l'expérience postcommuniste, deviennent une part intégrante du processus nostalgique.

« One becomes aware of the collective frameworks of memories when one distances oneself from one's community or when that community itself enters the moment of twilight. Collective frameworks of memory are rediscovered in mourning.⁵⁶ »

Ainsi, le deuil individuel de l'idéal collectif communiste, auquel la nostalgie participe activement, réintroduit certains patrons de vie soviétiques. Ces derniers, partagés par la communauté d'Olkhon, leur permettent de se rattacher à des schèmes connus, rassurants et profondément rassembleurs.

« On a vécu ensemble pendant longtemps, maintenant on est plutôt seul. Le passé ne reviendra pas, mais on peut tous se rappeler les bons moments. »

Ékatérina, 72 ans

Construite à partir de l'irréversibilité du passé, la nostalgie réflexive olkhonienne incarne le fantasme. Non pas seulement de ce que le communisme soviétique a été, mais plutôt de ce qu'il aurait pu être et/ou devenir. Les informateurs interrogés sont parfaitement conscients de l'irrévocabilité du processus enclenché depuis 1991, ils savent pertinemment qu'un retour au calme relatif de la période communiste est impossible.

« Je suis nostalgique de la vie que j'avais. Ma famille était heureuse. Mais même si je suis nostalgique, je ne voudrais pas revenir en arrière. Certaines choses se sont passées dans notre pays qui ne devraient jamais se reproduire. Des gens sont morts de faim. Beaucoup ont encore faim aujourd'hui, mais nous devons aller de l'avant et espérer que les choses aillent mieux un jour. »

Vitia, 68 ans

« Oui, je me souviens de tout, de comment cette vie était. Je ne parle pas du passé avec mes enfants...Ils doivent faire de leur mieux pour s'adapter à cette nouvelle vie, mieux que moi j'espère...Je dois être forte et essayer de leur montrer que tout ira bien. De toute façon, le passé ne reviendra jamais, alors pourquoi s'apitoyer sur son sort? »

Toma, 50 ans

C'est donc à partir de la souffrance quotidienne postcommuniste et du va-et-vient perpétuel entre des temps pratiquement contraires, que les mécanismes de la nostalgie réflexive opèrent. Entre des reconfigurations individuelles et collectives, la toile nostalgique se tisse, permettant ainsi à la population d'Olkhon de donner sens à la singularité de son expérience postcommuniste.

3.1.4. L'imaginaire nostalgique

Comment l'expérience si intime d'un rêve peut-elle être vécue collectivement?

Milan Kundera⁵⁷

La réflexivité olkhonienne, dans sa redéfinition nostalgique du communisme, permet d'atténuer la douleur quotidienne en construisant l'image d'une expérience soviétique rêvée. Dans ce contexte, le rôle de l'imaginaire est primordial. Cette démarche, issue du « *landscape of the mind*⁵⁸ », trace une ligne, un mince fil rouge entre l'histoire complexe d'une communauté et l'imaginaire se créant au sein de cette communauté. Dans le jeu réflexif, où le passé collectif chevauche constamment l'imaginaire reconstitué, les frontières délimitant les deux sphères finissent par s'embrouiller, au point de reformuler de nouveaux paramètres, mobiles et transparents. En ce sens, on peut affirmer qu'Olkhon se redéfinit un *scape*. Ce concept, emprunté à Arjun Appadurai (1996), pourrait être adapté, pour notre propos, sous la forme de l'expression *nostalgia-scape*⁵⁹. « This is a new kind of space (ou *scape*!) that plays with the past and the present.⁶⁰ » En tant qu'entité fluide, ouverte et imaginée, le *nostalgia-scape* se façonne continuellement à partir des possibilités qui s'offrent à lui.

« The imaged, the imagined, the imaginary – these are all terms that direct us to something critical and new in global cultural processes: *the imagination as a social practice*. No longer mere fantasy [...], no longer simple escape [...], no longer elite pastime [...], and no longer mere contemplation [...], the imagination has become an organised field of social practices, a form of work [...], and a form of negotiation between

sites of agency (individuals) and globally defined fields of possibilities.⁶¹»

Sur Olkhon, le travail de constitution de l'imaginaire nostalgique, dans les limites que suppose cette pratique sociale, se forme d'abord à partir de la perception individuelle du passé et de l'expérience collective des dynamiques postcommunistes. C'est le tourisme, par la violence subtile qu'il véhicule, qui replonge constamment la population d'Olkhon dans sa version imaginée de l'idéal communiste. Ce repère, ce rêve éveillé, dans lequel la population retrouve son sentiment communautaire, représente le seul endroit où l'image soviétique survit.

« The nostalgic construction of community produced a kind of gestalt effect, in which images of unity and cohesion were created in direct response to particular political-economic circumstances, and particular political relations.⁶² »

Cette communion nostalgique, dont l'objet de désir erre au sein du *nostalgia-scape*, donne l'impression aux habitants d'Olkhon de perpétuer une collectivité singulière et solidaire, se caractérisant par l'unicité de ses expériences⁶³.

« The scripting process produced an image of unity, completeness and solidarity [...], a kind of nostalgic Eden against which to judge the present. This certainty about the past's glories was pitted against the uncertainty about present and future.⁶⁴ »

Contestant sans cesse le temps (politique) présent en reformulant les schèmes du passé, l'imaginaire nostalgique (le *nostalgia-scape*) sert de balise et de bouée de sauvetage à la population d'Olkhon. La nostalgie ne pourra jamais compenser la perte encourue. L'imaginaire entourant la perte de la vie communiste peut, par contre, aider à panser les plaies, atténuer la douleur et participer au processus de deuil, donnant raison à son malaise, à son déclin.

3.1.5. Un mot sur l'oubli

Les événements sont poussière; ils traversent l'histoire comme des lueurs brèves; à peine naissent-ils qu'ils retournent déjà à la nuit et souvent à l'oubli.

Fernand Braudel⁶⁵

All profound changes in consciousness, by their very nature, bring with them characteristic amnesias.

Benedict Anderson⁶⁶

Les potentialités d'existence que procure le *scape* nostalgique ont aussi leur côté sombre. À vouloir pérenniser l'imaginaire lénifiant du passé soviétique, les habitants d'Olkhon mettent volontairement de côté et suppriment consciemment certains aspects du passé. La nostalgie réflexive organise l'oubli. Durant son parcours, elle sélectionne ses impressions, ses objets de désirs et ses omissions. Ce processus s'avère nécessaire, il constitue un passage obligé de l'acte mnémonique, un travail essentiel au renouvellement et à l'épanouissement du *nostalggy-scape* olkhonien.

« Je veux oublier les difficultés de mes parents. Mon père travaillait très fort dans ce temps-là. Aujourd'hui il souffre toujours, mais de ne rien faire. »

Nastia, 27 ans

« Qu'est-ce que je peux vous dire...? Bien sûr certaines choses sont à oublier, les prisons probablement. Mais nous devrions tout de même conserver la mémoire des ТОВАРИШ (*tavarich* - camarades) que nous avons perdus dans ces lieux. »

Kicha, 45 ans

« Les vols, il y avait beaucoup de vols, ça devrait être oublié, mais il y en a encore beaucoup de vols aujourd'hui... »

Vitia, 68 ans

« Non, je ne veux pas oublier. Il y a sûrement des aspects que nous devrions laisser de côté, mais refaire cette vie dans notre tête est notre seul espoir. Malgré tout, je pense que nous avons probablement déjà oublié beaucoup de nos habitudes de l'époque. »

Dinara, 63 ans

La nostalgie olkhonienne représente ce qui reste de l'érosion du passé soviétique engendrée par l'oubli. Parce qu'il est omniprésent, parce qu'il revêt différentes

formes et parce que son usage est pluriel, l'oubli rattrape constamment le sentiment nostalgique. À long terme, l'oubli pourrait finir par remplacer la nostalgie⁶⁷.

« L'oubli nous ramène au présent, même s'il se conjugue à tous les temps : au futur, pour vivre le commencement ; au présent, pour vivre l'instant ; au passé, pour vivre le retour ; dans tous les cas, pour ne pas répéter. Il faut oublier pour rester présent, oublier pour ne pas mourir [...].⁶⁸ »

Oublier d'emblée l'impossibilité de l'avenir et l'incapacité du présent, pour mieux organiser le passé, entre l'oubli et la nostalgie, la population olkhonienne voit cette option comme étant la seule viable.

3.2. Discours nostalgique

Emotion is not a word, but it can only be spread abroad through words.

Jean Starobinski⁶⁹

Pour comprendre la nostalgie des citoyens d'Olkhon, il est nécessaire d'écouter attentivement leur discours. Mettre des mots sur une émotion, performer le langage parlé, est pour cette population, comme nous l'avons déjà évoqué, le seul moyen de donner un sens à l'abysse sociale et au fardeau quotidien de la période postcommuniste. En tant qu'acte essentiellement politique, l'édification du discours détient ce pouvoir de concrétiser et d'expliquer le malaise nostalgique en exprimant un attachement aux patrons de vie communistes. Dans la lignée des études de Catherine Lutz et de Lila Abu-Lughod (1990) sur 'le langage et les politiques de l'émotion'⁷⁰, la nostalgie et le discours seront opérationnalisés à partir de leur juxtaposition.

« If emotions are social phenomena, discourse is crucial to understanding how they are so constituted. [...] emotion and discourse should not be treated as separate variables [...].⁷¹ »

Comme le discours est l'unique point d'entrée de la construction du sentiment nostalgique, notre analyse parcourra les régularités, les balises, les fragments et les

contradictions qui le définissent. Ainsi, nous constaterons l'étendue des niveaux, éminemment politiques, qui permirent au discours de se constituer comme mécanisme d'opposition et de dénonciation.

3.2.1. Conversations nostalgiques

[...] the home is in ruins or, on the contrary, has been just renovated and gentrified beyond recognition. This defamiliarization and sense of distance drives them to tell their story, to narrate the relationship between past, present and future.

*Svetlana Boym*⁷²

La plupart du temps, l'entrée en scène de la nostalgie, lors de mes entretiens avec la population locale, s'effectuait de deux façons. Soit la thématique était amenée directement par le répondant à la suite de questions concernant l'époque soviétique, soit je généraïis une occasion d'en parler au fil de la conversation. Dans les deux cas, le simple fait d'évoquer le concept, qu'une oreille attentive soit prête à entendre leur tristesse, leur plainte, leur vulnérabilité, donnait lieu à un changement de ton de la part du locuteur. Le rythme soutenu du début de l'entretien, accéléré par les réponses franches et expéditives au sujet des dynamiques touristiques, laissait place à un ralentissement du débit discursif. Ponctué de silences, parfois de larmes, le discours nostalgique s'articulait alors par une gestuelle, un non-verbal hautement évocateur, démontrant la profondeur de la réflexion qu'il provoquait (regard vers le ciel, tête baissée balançant vers la droite et la gauche, froncement des sourcils, etc.). Plus réfléchi, plus pausé, le locuteur s'abandonnait généralement au discours nostalgique, en prenant le temps d'évoquer, de dire, de faire comprendre son sentiment.

Tous les entretiens avec la cohorte locale se sont déroulés chez les répondants. Ayant eu vent de ma présence sur l'île, mais ne sachant trop à quoi s'attendre de notre rencontre, la plupart des habitants interviewés présentaient une certaine réticence, voire une froideur, en début d'entrevue. Ainsi, il m'est arrivé, à

quelques reprises, d'avoir à débiter l'entretien debout à l'extérieur, encombrée par mon enregistreuse et mon cahier de terrain, souvent affligée par l'impossibilité de créer une ambiance propice à la confession.

Khuzhir, 11 juillet 2004

Ékatérina, une femme de 72 ans née à Khuzhir, s'est ouverte à moi aujourd'hui. Tout ça grâce à un САМОВАР - samovar - électrique (bouilloire)! L'entrevue avait mal commencé. Je dérangeais. Ékatérina travaillait à son jardin lorsque je suis arrivée. Les deux mains dans la terre, elle a tout de même insisté pour que je reste...de cette façon, elle pourrait se débarrasser de moi plus vite. Expédiant à la vitesse de l'éclair les questions apparemment non pertinentes sur les banalités de la vie quotidienne postcommuniste, elle cessa d'arracher ses mauvaises herbes sibériennes au moment où je lui demandai quels changements avaient entraîné la perte de l'électricité. Elle me demanda de la suivre à l'intérieur. Sur une tablette frêle au-dessus de la table de cuisine, un magnifique samovar électrique était exposé, étincelant malgré les années d'inutilité. Avec Ékatérina, la voie d'accès du discours nostalgique s'est ouverte via ce samovar. Elle m'a invitée à prendre un thé noir, bouilli sur feu de bois, et nous avons discuté pendant une heure, dans l'intimité de sa chaumière, de ses pertes communistes. Elle en a même oublié son jardin...

3.2.2. La profondeur du discours

L'ambiguïté est importante en début de terrain. Lors des premières rencontres entre un chercheur et ses informateurs, elle perdure tant que la place et le rôle de l'ethnographe dans la joute discursive ne sont pas clairement établis. Pendant cette période d'analyse, l'information communiquée par le répondant reste, somme toute, superficielle. L'informateur jauge et calcule, non seulement les intentions et le savoir de son interviewer, mais surtout, il cherche à connaître l'usage qu'il fera des données recueillies. Pour moi, il fut rapidement évident, dès les premiers balbutiements de mon étude, que la neutralité s'avérerait impossible. Comme l'affirmait Jeanne Favret-Saada (1977) :

« Avant qu'il n'ait prononcé un mot, l'ethnographe est inscrit dans un rapport de forces, au même titre que quiconque prétend parler. Qu'il parle, et son interlocuteur cherche avant tout à identifier sa stratégie, à mesurer sa force, à deviner s'il est ami ou ennemi, s'il faut l'acheter ou le détruire.⁷³ »

Mon positionnement, aux yeux des informateurs de la cohorte locale, s'effectuait d'abord par l'entremise d'Anastacia. Toujours perçue comme une marque de délicatesse de ma part, la présence d'Anastacia démontrait le sérieux de ma démarche et confirmait ma volonté de rendre le plus fidèlement les subtilités de la langue russe. Le simple fait de venir à leur rencontre aux côtés d'un visage connu leur inspirait confiance, leur assurant mon respect de leur communauté. Au moment d'aborder la nostalgie, les rôles se campaient définitivement. Évoquer ce thème, oser discuter du mal sibérien et s'attarder à la souffrance postcommuniste, satisfaisait leur curiosité face à mon engagement. L'exploration du discours nostalgique pouvait alors prendre place.

Assumer cette position précaire, surtout au quotidien, entre les cohortes touristique et locale, me demandait un effort intellectuel continu. Garder mon équilibre, rester funambule entre savoir et pouvoir, requérait une concentration de tous les instants.

Montréal, Septembre 2005

Je viens de comprendre, un an après...Je viens de saisir la raison du refus d'Alexeï de m'accorder une entrevue. Au début de mon séjour de terrain, Alexeï repoussant toujours mes rendez-vous, je m'étais simplement dit qu'il était trop occupé pour m'accorder un peu de son temps. Puis, une fois mes entretiens avec les locaux terminés, j'ai tout simplement laissé tomber. J'étais curieuse de savoir s'il faisait partie du groupe des nostalgiques. J'ai compris hier en lisant Boym. Alexeï est probablement nostalgique, comme la majorité de la population russe. Mais sa nostalgie est contradictoire et fragmentaire, elle ne peut être discutée, elle ne se traduit pas en mots. Elle est inacceptable, intolérable. Alexeï est nostalgique d'une époque où sa vie d'athlète le menait aux quatre coins des républiques d'Union

soviétique (c'est Natalia, sa femme, qui me l'a dit!). Il ne souffre donc pas de nostalgie, il rêve à une époque où il était champion. Alexeï est l'Exemple de réussite postcommuniste sur Olkhon. Admettre sa nostalgie, si petite et futile soit-elle, serait de rire haut et fort du malheur mélancolique de ses concitoyens. Alexeï jongle tous les jours entre les touristes et les habitants de Khuzhir, il réitère quotidiennement son positionnement délicat entre son statut de 'successful businessman' et son désir d'aider la communauté..., jusqu'à maintenant il semble réussir. Il n'a pas voulu s'encombrer de ma présence, de mes questions...de ma position, de mon engagement.

3.2.3. Réappropriation de la sphère privée

Bien qu'il soit articulé au niveau individuel, le discours nostalgique finit inévitablement par atteindre une masse de plus en plus significative de citoyens. Or, parler de nostalgie ne fait pas nécessairement partie du débat public olkhonien. Il est beaucoup plus fréquent de voir les gens émettre des opinions sur la réhabilitation de l'histoire soviétique, que de les entendre discuter de leur affliction face à perte du communisme.

En ce sens, on peut affirmer que le démantèlement de l'URSS a provoqué une réorganisation complète des sphères publiques et privées⁷⁴. Au temps du soviétisme, la prééminence de l'aspect public de la quotidienneté dépréciait souvent le caractère privé de certains secteurs de la vie. À l'époque donc, toutes dimensions sociales de la vie étaient intégrées à la participation de l'individu au travail collectif; une sphère intrinsèquement publique. Une relation d'interdépendance existait entre le bien-être de la personne privée et le succès prolétaire collectif.

« Nous avons l'habitude de travailler très fort au kolkhoze, mais au moins on était tous ensemble, entre amis. Maintenant que je travaille seule à la maison, les journées passent moins vite. »

Tania, 77 ans

« The immediate work collective was the point at which the individual's [privé] integration into the system [public] was monitored and regulated,

but it was also a focus of sociability in which workers spent half their lives together. The effectiveness of the work collective as a locus of social integration and control depended on the fact that individuals were attached to their collectivities.⁷⁵ »

De cette conception découle une compréhension profondément publique de la vie soviétique, restreignant la sphère privée aux contours mal définis de l'intimité familiale. Dans cette optique, le moment où la sphère publique (lire ici sphère politique, sphère étatique) a cessé d'exister sous sa forme communiste, il a été nécessaire de la redéfinir en fonction des nouveaux paramètres. De même, il a fallu opérer une réappropriation de la sphère privée. La réduction au maximum de l'intervention de l'État au sein du nouvel espace public, a évidemment laissé un vide. Les énergies autrefois déployées à ce niveau furent donc transférées dans le domaine privé.

À cet effet, le discours nostalgique réflexif sur Olkhon semble s'être construit selon ces nouveaux schèmes; les citoyens procédant à une redéfinition de la sphère publique tout en se réappropriant la sphère privée. Ce que l'ancienne vie publique et collective apportait comme réconfort, comme source vitale de support émotionnel, semble avoir été recréé aujourd'hui dans l'intimité des chaumières de Khuzhir. Provoqué par l'attachement à l'idée d'une solidarité communautaire et d'un espace public fort, le processus fut rattrapé par la difficulté des citoyens à partager leur discours nostalgique au grand jour. Il semble ainsi que la population d'Olkhon ait construit un espace hybride aux contours singuliers. Si, selon Habermas, il y a possibilité que « [...] se forme quasiment au sein de la sphère privée un réseau relativement dense de communication publique ⁷⁶ », nous pourrions ainsi parler d'une sous-sphère (notre *nostalgia-scape*) indépendante et exclue du débat politique. Mais, cette sous-sphère serait tout de même composée de personnes privées, rassemblées en public dans l'intimité du noyau familial et du cercle d'amis rapprochés.

« Bien sûr que nous en parlons, mais seulement entre parents et amis. Ce n'est pas le genre de sujet dont on discute avec n'importe qui. Je préfère garder ça...pas nécessairement secret...mais dans mon intimité! »

Natalia, 67 ans

Cet espace permet aujourd'hui à une partie de la population d'Olkhon, de recréer, le temps d'une conversation, des liens sociaux empreints de l'atmosphère collective d'antan. Sans que, par ailleurs, leur individualité et leur intimité soient remises en question.

« Au sein de l'intimité propre à la sphère de la famille restreinte, les individus se conçoivent indépendants, même par rapport à la sphère privée de leur activité économique; ils se conçoivent précisément en tant qu'êtres humains qui peuvent entre eux nouer des relations 'purement humaines' [...].⁷⁷ »

Irkoutsk, 16 août 2004

Mon terrain est pratiquement terminé. Je suis à apprécier mes dernières heures sibériennes. Il est peut-être un peu tôt pour faire le point, mais j'essaie de comprendre comment j'ai pu avoir accès à toute cette richesse nostalgique. Il y a toujours une intention derrière l'acte. Me parler de nostalgie, à moi, malgré tout mon désir d'être empathique et mon engagement 'local', à quoi cela pouvait-il bien leur servir?

« Même si tu pars, si tu retournes dans ton grand pays froid, nous aurons au moins pris le temps de se parler. Tu te souviendras de nous. Nous serons ta nostalgie. »

Ékatérina, 72 ans

Le discours nostalgique a donc ce quelque chose d'intimiste, se partageant auprès d'une audience restreinte et surtout, comportant un certain nombre de références communes. Oser évoquer sa nostalgie à l'extérieur de ce cercle représente un risque. Celui qui discourt hors de la sphère peut se détacher de l'imaginaire commun et, ainsi, se retrouver encore plus seul. Le comportement contraire, beaucoup plus fréquent, constituant un moindre risque, est celui de confirmer, de partager une description et une vision du passé. Se retrouver, appartenir au groupe

nostalgique, crée des liens sensibles et permet de décharger une partie du fardeau quotidien.

3.2.4. Pouvoirs discursifs

Yet it goes further by looking at more than speech, by recognising the local, contradictory, and fragmented character of discourses, and by insisting that discourses can be understood in relation not just to social life but to power.

Catherine A. Lutz et Lila Abu-Lughod⁷⁸

Une analyse du discours ne saurait être complète, sans une incursion au sein de la relation qu'il entretient avec les différents pouvoirs. Grandement inspirée des travaux de Pierre Bourdieu, de Michel de Certeau et de Michel Foucault, cette partie s'attardera notamment sur la mouvance, la nuance et les discontinuités des pouvoirs discursifs olkhonien.

La pratique discursive, en tant qu'instigatrice de la nostalgie, contrôle, sélectionne et organise sa narration « [...] par un certain nombre de procédures qui ont pour rôle d'en conjurer les pouvoirs et les dangers, d'en maîtriser l'événement aléatoire, d'en esquiver la lourde, la redoutable matérialité.⁷⁹ » Ainsi, le discours interagit de deux façons avec le pouvoir. Il est à la fois partie intégrante de ce dernier et il est porteur de certains types de pouvoirs. Agissant simultanément au sein d'une même logique discursive, ces deux dynamiques peuvent également suivre des parcours parallèles, comme dans le cas du discours nostalgique postcommuniste.

Dans son entreprise de réhabilitation historique, le discours de nostalgie restauratrice cherche avant tout à établir une vérité, à faire connaître certains faits liés aux phases de répression soviétique et/ou aux réussites de l'époque de la grande URSS. La propagation de ce discours, favorisée par l'État depuis le milieu des années 1990, est directement associée au pouvoir politique postcommuniste. Ainsi, la possibilité qu'a l'individu de discourir ouvertement et librement de sa nostalgie, est

conditionnée par les rouages du pouvoir postcommuniste, elle représente son prolongement.

Sur Olkhon, pouvoir et vérité sont aussi intimement liés, sinon complémentaires. C'est-à-dire que le discours de la nostalgie réflexive fait à la fois « partie d'un dispositif plus vaste de pouvoir moderne⁸⁰ » tout en siégeant à l'extérieur du discours officiel. Il use de ses mots, sans nécessairement divulguer toute la vérité. Il espère surtout partager sa situation. Libre de choisir les faits, les lieux et les vocables qu'elle emploie, la population nostalgique d'Olkhon amalgame son discours et le propage dans les cercles restreints de son entourage.

« La conversation est un effet provisoire et collectif de compétences dans l'art de manipuler des 'lieux communs' et de jouer avec l'inévitable des événements pour les rendre 'habitables'.⁸¹ »

Par l'évocation de sa nostalgie, la population d'Olkhon ne cherche pas nécessairement à se victimiser. Au contraire, elle tente de saisir au vol le potentiel d'action qui s'offre à elle. En tant que déclaration politique (dans le sens du terme anglais *statement*), le discours nostalgique des habitants d'Olkhon a de multiples effets. Or, même si l'intention derrière le discours est claire, la conscience de la portée du pouvoir discursif peut échapper au locuteur.

« [...] Les gens savent ce qu'ils font; souvent ils savent pourquoi ils font ce qu'ils font; mais ce qu'ils ignorent, c'est l'effet produit par ce qu'ils font.⁸² »

Malgré cela, refaire et reconstruire leur propre récit nostalgique, auprès des leurs, procure aux habitants d'Olkhon une place d'acteurs, leur permettant d'user d'un pouvoir profondément politique, le seul qui leur reste, celui des mots, comme mécanisme de défense, de résistance, d'opposition et de dénonciation.

3.3.Effets du discours nostalgique de la population d'Olkhon

3.3.1. La résistance

Thus in various ways the form of the discourses shapes its capacity to carry certain types of messages.

Lila Abu-Lughod⁸³

Le discours nostalgique des gens d'Olkhon, par les mots qu'il utilise, par le débit qui le rythme, et surtout parce qu'il s'attaque aux dynamiques postcommunistes, véhicule différents types de messages. On peut affirmer que les messages d'opposition et de dénonciation de la nostalgie olkhonienne représentent deux facettes d'une résistance en gestation⁸⁴. Cette nouvelle pratique discursive laisse entrevoir une complexité souvent imperceptible lorsque l'on ne considère que les évidences (i.e., le tourisme et les inégalités sociales). La force narrative, par son omniprésence quotidienne, émerge en tant qu'acte politique de résistance pour permettre de redéfinir le rapport au temps, à l'espace et aux mécanismes postcommunistes. Sans être une guerre à finir, la résistance olkhonienne s'arme du discours pour répondre aux pouvoirs (pluriels) l'assaillant. Non pas nourrie par une rage, mais plutôt par la faiblesse qui l'afflige, la résistance agit comme moyen de défense face au manque, aux pertes. Le discours nostalgique olkhonien porte en lui toutes les subtilités de ce que Foucault appelle la « microphysique du pouvoir ». Définissant, situant et isolant le locuteur l'émettant, il crée tout de même une forme de solidarité entre les gens qui l'utilisent.

En tant que moyen de résistance lucide, renouvelant sans cesse ses stratégies en adaptant ses paroles aux éléments auxquels il s'oppose ou qu'il dénonce, le discours nostalgique est mobile et fluide. Parfois contradictoire, transfuge ou infidèle, toujours dépendant de la relation qu'il entretient avec sa cible, le discours de résistance se meut constamment, basculant fréquemment d'un extrême à l'autre.

« Practices that are resistant to a particular strategy of power are thus never innocent of or outside power, for they are always capable of being tactically appropriated and redeployed within another strategy of power, always at risk of slipping from resistance against one strategy of power into complicity with another.⁸⁵ »

Khuzhir, 29 juillet 2004

J'ai croisé Kicha dans une ruelle du village, hier. Il avait l'air bien. On s'était vu, il y a trois semaines environ, au moment où j'étais allée l'interviewer chez lui. De tous mes informateurs, Kicha avait probablement été le plus virulent envers l'invasion touristique. Il avait été également très volubile sur sa nostalgie envers l'époque où cette île appartenait encore aux habitants de Khuzhir. Après quelques minutes de discussion, il me lança : « Mon frère est arrivé de Krasnoïarsk hier, il pense rester sur Olkhon pour un temps. Il aimerait qu'on se parte en affaires, une petite auberge peut-être... » Kicha était conscient de ses propres contradictions. Son malaise me gênait. Il a tenu à m'expliquer que dans les circonstances, il n'avait pas le choix, il devait accepter l'offre de son frère...

3.3.2. L'opposition face aux conjonctures nationales

Dans sa forme la plus flagrante, le discours nostalgique olkhonien s'oppose à deux types de conjonctures nationales. Il s'insurge, premièrement, contre les décisions politiques ayant touché l'île depuis le début de la transition. Cette position amène le locuteur à faire constamment référence à la perte de l'électricité et à la réduction des activités de pêche et de production de l'usine de poissons.

« Comment ont-ils pu croire que nous allions survivre sans électricité? Comment un nouveau gouvernement qui cherche notre appui peut-il nous mettre dans cette situation? »

Nastia, 27 ans

« Nous avons imploré le gouvernement pour qu'il nous rebranche, mais personne ne s'intéresse à nous maintenant. Le seul intérêt présent ici c'est notre poisson. Nos bateaux sont vieux et dangereux, l'usine est pratiquement fermée et ne fonctionne qu'avec de vieux équipements... Pendant ce temps, des gens riches de Moscou mange le bon *omoul* de notre Baïkal. »

Kicha, 45 ans

Cette opposition envers le pouvoir établi, émise par le discours nostalgique, est surtout propice à l'évocation du bon vieux temps où l'électricité facilitait toutes les activités de la vie quotidienne et où le travail définissait la majeure partie du mode de vie communiste. Ce niveau de résistance est probablement celui qui sort le plus fréquemment de la sphère privée du *nostalgia-scape*. Même s'il est surtout évoqué par la population nostalgique non impliquée dans le développement touristique de l'île, ce discours d'opposition fait consensus au sein des habitants de Khuzhir. Tous ont subi, également, les conséquences de la perte de l'électricité.

« Le gouvernement nous a tous laissé tomber. Certains d'entre nous ont su se relever, mais la majorité des pêcheurs de cette île sont aujourd'hui obligés de s'inventer du travail pour gagner de l'argent. Mon voisin répare des voitures avec des pièces trouvées au dépotoir. »

Dinara, 63 ans

Le deuxième niveau d'opposition cible directement la nostalgie restauratrice mise de l'avant à l'échelle nationale.

« Mon frère revient tout juste de Moscou et il m'a dit que là-bas les statues de Lénine étaient toujours propres et étincelantes. Il (le gouvernement) semble prendre soin de ces vieux monuments. Peut-être que de cette façon les gens qui passent à côté les remarquent et que ça leur remémorent le passé. Ici vous savez, la majorité d'entre nous n'a pas besoin d'une belle statue de Lénine pour ça. Le passé est en nous. »

Tatiana, 70 ans

Le discours réflexif des nostalgiques d'Olkhon met en doute la provenance de cette nostalgie restauratrice, la perçoit comme un sentiment biaisé et opportuniste. La mise en valeur des monuments soviétiques semble, aux yeux de Tatiana, servir de prétexte à la remémoration de l'époque soviétique. La seule 'vraie' nostalgie, selon le discours d'opposition, devrait émaner de la difficulté de la vie postcommuniste. Non pas se présenter comme une valeur ajoutée au présent ou comme une distraction superficielle, mais comme une part intrinsèque de la survie. Sur Olkhon, ce discours d'opposition, quoique plus discret, va aussi à l'encontre de la nostalgie restauratrice ressentie par la partie de la population impliquée dans le développement touristique.

« Tout le monde aime être nostalgique. Tout le monde est nostalgique ici, même juste un peu. Les gens sur l'île qui font de l'argent peuvent aussi être nostalgiques à propos de certaines choses. Ils ne prennent seulement pas le temps de le partager avec nous, ou peut-être qu'ils ont un peu honte d'être nostalgiques en notre compagnie. »

Katia, 37 ans

Le croisement des deux tendances nostalgiques, que ce soit à l'échelle nationale ou locale, soulève donc l'opposition de l'une envers l'autre.

3.3.3. La dénonciation des dynamiques locales

Au niveau local, le discours nostalgique tend à dénoncer plutôt qu'à s'opposer. Dans un désir de condamner la violence structurelle (Farmer : 2003), mais conscients de l'irréversibilité de la situation, les habitants d'Olkhon ne peuvent s'en remettre qu'à la dénonciation. Leur discours s'articule ainsi autour d'une critique des effets environnementaux, économiques et sociaux du tourisme, tout autant qu'autour de l'urgence véhiculée par la mouvance touristique.

3.3.3.1. Dénonciation des problèmes locaux

Les méfaits du tourisme sont au centre de la dénonciation du discours nostalgique sur Olkhon. Ponctué parfois de considérations environnementales rappelant la propreté méthodique des beaux jours du soviétisme, le discours de dénonciation est majoritairement orienté vers les écarts économiques et sociaux causés par l'augmentation du tourisme international. Évoquant en premier lieu les inégalités de revenus et l'iniquité dans la disponibilité des emplois, le discours dénonce également le fossé entre ceux qui ont accès à l'information et ceux qui demeurent isolés.

« Il y tellement de différences entre nous aujourd'hui. Les habitants qui reçoivent les touristes ont beaucoup plus d'informations que nous concernant ce qui se passe à travers le monde et dans les autres pays. Ils ont aussi plus d'argent, bien sûr. Pourquoi croyez-vous que nous sommes nostalgiques? Nous sommes sans emploi et sans argent! »

Olga, 40 ans

« Notre île était si propre avant. Nous en prenions grand soin. En fait nous essayons toujours de garder une certaine propreté, mais les touristes qui viennent ici font moins attention que nous. »

Ivan, 46 ans

À une exception près, tous les répondants ont évoqué les disparités sociales créées par le tourisme. Seule Maroushka (43 ans) s'est abstenue de dénoncer ce phénomène, sans toutefois nier la réalité. Optimiste, Maroushka rêve du jour où les nouvelles installations touristiques donneront de l'emploi à tous les habitants de Khuzhir.

« Mon mari construit présentement de nouvelles unités pour les touristes. Le nombre de visiteurs augmente à chaque année et un jour, nous aurons même des touristes l'hiver. L'industrie roulera si bien qu'Alexeï devra partager des touristes avec le reste des logeurs de l'île. Ainsi, chacun d'entre nous travaillera au bon fonctionnement du tourisme sur l'île. »

Maroushka, 43 ans

3.3.3.2. L'accélération du temps

Le va-et-vient entre les différentes époques de la nostalgie amène une conceptualisation artificielle du temps, cadrant mal avec l'urgence postcommuniste. Illustrée avec la notion de 'vitesse' de Paul Virilio (1977, 1984), l'urgence est comprise comme une conséquence de la nouvelle temporalité du monde globalisé. Cette urgence est caractérisée par un excès d'événements, d'images et de références spatiales (Augé : 1995). L'urgence des dynamiques postcommunistes, d'abord ressentie au sein même des nouvelles stratégies gouvernementales transitoires, puis au niveau de la rapidité des déplacements touristiques, place la population d'Olkhon devant des représentations temporelles inhabituelles. Le temps accéléré, transitoire et/ou touristique, transforme et altère les relations sociales sur Olkhon, situant ses habitants face à une « surcharge du présent. ⁸⁶ »

- *L'urgence en transition*

Nostalgia became a defense mechanism against the accelerated rhythm of change and the economic shock therapy.

Svetlana Boym⁸⁷

Le discours nostalgique est prompt à dénoncer la précipitation des dirigeants à décréter de nouvelles mesures au lendemain de la chute de 1991. Naturellement, les mesures ayant touché directement les habitants de l'île apparaissent plus régulièrement au sein de la dénonciation.

« Tout s'est fait si rapidement au début de la réforme. Un jour, la coupure de l'électricité, le lendemain, la quasi-fermeture de l'usine. Des fois, j'ai l'impression que le gouvernement a cru qu'il n'y avait personne qui vivait sur cette île. »

Kicha, 45 ans

« Vous savez, avec ce nouveau système, on raye rapidement de la carte les installations non-rentables, qui ne rapportent pas de bénéfices. Voilà ce qui nous est arrivé! »

Vitia, 68 ans

Les mesures politiques supposément nécessaires à la stabilisation de la nouvelle économie de marché ont donc provoqué une importante cassure de rythme. Ainsi, le discours nostalgique dénonce ces décisions prises dans la foulée du processus transitoire urgent. Les mesures qu'on avait d'abord cru provisoires s'éternisèrent, et ce, malgré l'accélération des actions gouvernementales. Au niveau du temps quotidien, on peut affirmer que l'urgence en transition est beaucoup plus marquée à la ville qu'à la campagne, isolant davantage la plupart des villages sibériens, de même que les insulaires d'Olkhon. Ces derniers sentent donc une plus grande distanciation avec la terre ferme et avec Moscou. Cette distance est souvent traduite par un manque d'accès à l'information nationale.

« C'est très difficile et pratiquement impossible pour nous de suivre ce qui se passe ailleurs en Russie. Sans radio, sans télévision, on se sent coupé du monde ici. On reçoit les journaux d'Irkoutsk, mais souvent avec une semaine de retard, ce qui fait qu'au moment où on peut lire les nouvelles, d'autres événements importants ont déjà fait la manchette. »

Nastia, 27 ans

La population d'Olkhon doit ainsi faire face à une radicalisation du rapport au temps immédiat (Laïdi : 1997), ce dernier fluctuant sur plusieurs niveaux, passant d'un extrême à l'autre. Les citoyens subissent l'urgence des décisions gouvernementales, tout en étant éloignés des enjeux nationaux. Malgré le fait que l'urgence resserre habituellement les distances et les délais, pour la population d'Olkhon l'île est toujours aussi isolée. La seule exception, symbole du temps urgent et de la compression des espaces, Olkhon la vit dans sa confrontation à la rapidité des flux touristiques mondiaux.

- *L'urgence touristique*

La proximité est à l'espace ce que l'urgence est au temps.

Zaki Laïdi⁸⁸

Le temps urgent, agissant en complicité avec la déterritorialisation caractéristique du nouvel ordre mondial, rétrécit les distances, permettant ainsi l'accès au monde à une mouvance touristique effrénée. La population d'Olkhon, parfaitement consciente de la rapidité avec laquelle les visiteurs internationaux consomment leur île, dénonce cet appétit de l'éphémère.

« Avant, nous ne recevions que quelques touristes russes. Maintenant les touristes viennent de partout dans le monde et des fois, ils ne restent que quelques jours. Ils doivent retourner à Irkoutsk pour prendre un autre train ou un autre avion qui les mènera ailleurs pour aussi peu de temps. »

Katia, 37 ans

« J'ai discuté avec une femme de France qui parlait notre langue, elle m'a dit qu'elle trouvait notre île relaxante. Je ne vois pas ce qu'elle trouve de relaxant dans le fait de parcourir tout ce chemin pour venir ici trois jours! »

Natalia, 67 ans

L'urgence que véhicule le touriste impose à la population d'Olkhon une renégociation individuelle et collective de son rapport au temps et à l'espace. La rapidité des déplacements aériens, transportant instantanément le touriste d'un

endroit à l'autre du globe, semble quasi-irréelle pour la population d'Olkhon. La compression temporelle des distances et des délais place la communauté insulaire face à l'accélération de sa réalité. En s'accélération, cette réalité modifie la compréhension du monde des gens d'Olkhon, les poussant à déplorer l'urgence touristique et le pouvoir des touristes.

« Parce qu'ils ont de l'argent, on a souvent l'impression que les touristes se croient tout permis. Nous ne sommes pas habitués à ce genre de comportements. Avant ici, tout le monde avait les mêmes revenus, alors personne ne pouvait se penser ou se croire plus important qu'un autre. »

Ivan, 46 ans

Le touriste international se déplace maintenant à sa guise. Il vole au-dessus de frontières ne représentant plus un obstacle à sa soif de découverte, vers des territoires de son choix, en imposant son urgence et ses règles à ses hôtes (ce à quoi Alexei répond). Sous le couvert de l'exotisme et de l'altruisme, le touriste international parcourt la planète comme une « souveraineté mouvante »⁸⁹. Usant de l'argent nécessaire à son déplacement et à son confort, le touriste justifie son accès à l'entièreté du globe par le simple fait qu'il paye son entrée et qu'il participe au réseau mondial des déplacements similaires. En ce sens, Olkhon n'apparaît pas être différente d'autres destinations touristiques comme Acapulco, Bangkok ou Old Orchard.

Conclusion

À la lumière de notre analyse, nous pouvons affirmer qu'à partir du discours nostalgique des gens d'Olkhon, apparaît toute la complexité d'une communauté prise dans le flot des bouleversements postcommunistes. La nostalgie olkhonienne, dans son perpétuel mouvement entre le deuil, l'adaptation et l'action, reste profondément coincée entre les nombreuses logiques qui l'ont vu émerger. Au plan national, le sentiment mélancolique est pris entre une volonté d'opposition aux décisions gouvernementales et le besoin criant d'une aide financière pour rehausser la qualité de vie au quotidien. La nostalgie réflexive des gens d'Olkhon se berce également entre son désir de se démarquer de la tendance restauratrice et le réconfort qu'elle y trouve. Le partage d'un minimum d'éléments avec cette tendance, malgré la multiplication des vécus postcommunistes, procure l'assurance nécessaire à l'émission du discours nostalgique. Au niveau local, la dénonciation de la violence des dynamiques touristiques fait face à la relation de dépendance qu'elle entretient avec cette industrie. Le récit nostalgique se trouve ainsi piégé entre la nécessité du tourisme afin d'assurer la survie des habitants de l'île et les murs que cette activité économique dresse entre les individus de la communauté. Puis, la nostalgie olkhonienne est profondément coincée entre sa volonté de se faire entendre, afin que naisse enfin une compréhension de ce que représente la douleur quotidienne postcommuniste, et son incapacité, son impossibilité d'en parler, de l'admettre au grand jour. Après tout, l'objectif du mécanisme de défense des gens d'Olkhon est clair, il veut faire comprendre « its simple desire for normal and stable daily life.⁹⁰ »

Irkoutsk, 20 août 2004

Sur le chemin du retour, en route vers le traversier me menant d'Olkhon à la terre ferme, j'ai vu qu'on installait une ligne à haute tension. Le rêve du rétablissement de l'électricité, tant attendu par la population de Khuzhir, serait donc réalisé. Des pylônes géants se dressaient en plein milieu de la steppe. Le chantier était important. On avait immergé les fils électriques sous le Baïkal et on continuait à traverser le matériel, qui servirait à relier Olkhon avec le reste du monde. J'étais confuse. Les travaux étaient suffisamment avancés pour que les gens du village sachent ce qui s'en venait. Or, personne ne m'en avait parlé...

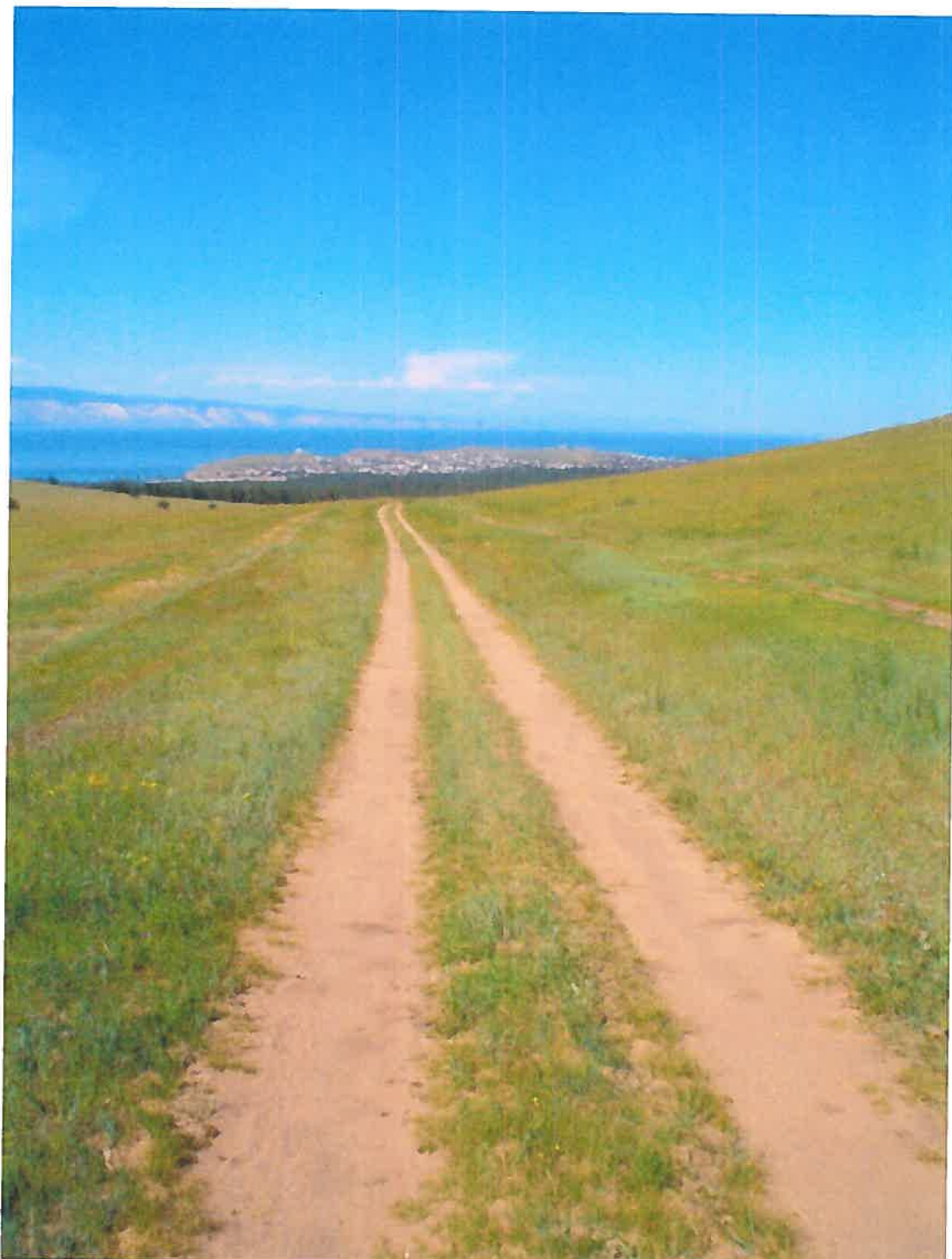
J'ai cru pendant un temps que ce constat de fin de terrain invaliderait toutes les données que j'avais recueillies. Puis, en m'interrogeant sur le pourquoi du silence des gens d'Olkhon à propos du retour éminent de l'électricité, j'ai compris qu'il n'en était rien. La communauté nostalgique de Khuzhir sait pertinemment que l'approvisionnement électrique ne réglera pas tous ses maux. S'il peut réduire le fardeau quotidien, le nouveau réseau ne pourra toutefois pas enrayer les écarts qui se creusent entre les villageois. Il est évident qu'une partie défavorisée de la population de l'île ne pourra assumer les frais mensuels de ce nouveau 'luxe'. Puis, les commodités qu'offriront désormais les infrastructures touristiques, se rapprochant de plus en plus des standards occidentaux, ne feront qu'élargir le nombre de voyageurs attirés par les beautés de l'île. Ainsi, les récits nostalgiques que j'ai collectés tout au long de l'été 2004, pendant qu'Olkhon se reconnectait tranquillement avec la planète, sont loin d'être inutiles. Au contraire, ils témoignent d'une singularité remarquable, celle d'un temps où Olkhon a pu, momentanément, se projeter dans l'avenir.

Je conclus ce mémoire avec tristesse, parce que j'ai malheureusement peu d'espoir pour la population que j'ai côtoyée. Je repense à leur discours nostalgique et aux nouveautés qu'ils ont décidé de taire consciemment. Ces silences, trop

évoqueurs pour les ignorer, laissent entrevoir leurs inquiétudes quant aux éventuels impacts du retour de l'électricité. Si la résistance nostalgique a tant déploré les difficultés de la quotidienneté sans apport énergétique, elle vit aujourd'hui un paradoxe important et se trouve une fois de plus coincée entre le rêve et la réalité. Je crois, à regret, qu'à long terme, malgré le fait que le retour de l'électricité apportera des bénéfices certains (une meilleure qualité de vie et peut-être de nouveaux emplois), la violence touristique ne fera que s'accroître. Et il semble que les habitants de Khuzhir aient senti cette confrontation éminente. La présence accrue d'une nouvelle clientèle touristique ne fera qu'accroître le malaise postcommuniste des gens d'Olkhon. Pour toutes ces raisons, il m'est impossible de conclure définitivement. Une fois de plus devant la mouvance de mon objet, je dois faire le constat que l'exploration des interstices du discours nostalgique olkhonien n'a pas de finalité, qu'elle restera incomplète.

Irkoutsk, 2 septembre 2004

Je repense à Anastacia, qui pourra probablement écouter Gwen Stephani dans un magnétophone, à Ékatérina, qui sera en mesure de rebrancher son samovar et à Kicha, qui voudra peut-être prévoir un accès Internet pour les chambres de ses futurs clients. Quelques agréments, quelques commodités, rappelant encore plus la vitalité de la vie passée. Le discours nostalgique aura peut-être un opposant de moins, mais il aura, sans doute, d'autres problématiques auxquelles s'attaquer. Le mal nostalgique est incurable, il fléchit et résiste, au gré des obstacles qui se dressent devant lui.



Route au milieu de la steppe menant à Khuzhir, Photo M.-E. C.

Notes

- ¹ Pour le reste du mémoire, la transcription française sera utilisée.
- ² Pour le reste du mémoire, la transcription française sera utilisée.
- ³ Marc Augé, *Les Formes de l'oubli*, Paris, Rivages Poche, 2001, p. 82.
- ⁴ Traduction libre de la citation de Winston Churchill tirée de : Martin Malia, *The Soviet Tragedy. A History of Socialism in Russia, 1917-1991*, New York, The Free Press, 1994, p. 9.
- ⁵ Pour le reste du mémoire, la traduction française sera utilisée.
- ⁶ L'acronyme ГУЛАГ – Goulag, veut dire *Direction générale des camps*. Pour le reste du mémoire, la transcription française sera utilisée.
- ⁷ Pour le reste du mémoire, la transcription française sera utilisée.
- ⁸ Le Goulag est un camp de travail regroupant des prisonniers politiques et de droit commun. Un kolkhoze est une ferme collective dont la terre et les récoltes appartiennent à l'État, et où le matériel agricole et le bétail sont mis en commun. Pour de plus amples informations à propos du Goulag, voir Jean-Jacques Marie, *Le Goulag*, Paris, PUF, 1999. Pour de plus amples informations à propos du kolkhoze, voir James Hughes, *Stalinism in a Russian Province: A Study of Collectivization and Dekulakization in Siberia*, New York, Palgrave Macmillan, 1996.
- ⁹ Michel Foucault, *L'ordre du discours*, Paris, Gallimard, 1971, p. 12.
- ¹⁰ Terme employé par Marc Abélès dans « Le terrain et le sous-terrain » dans Christian Ghasarian, *De l'ethnographie à l'anthropologie réflexive : nouveaux terrains, nouvelles pratiques, nouveaux enjeux*, Paris, Armand Colin, 2002.
- ¹¹ L'idée des encadrés évoquant certaines facettes du quotidien d'un ethnographe sur le terrain est inspirée de Jean-François Gossiaux, *Pouvoirs ethniques dans les Balkans*, Paris, PUF, 2002.
- ¹² Сибир (*Sibir* – Sibérie) signifie « passé l'Oural ». Pour le reste du mémoire, la transcription française sera utilisée.
- ¹³ Chiffre établi au recensement de 1993, tiré de Victor L. Mote, *Siberia Worlds Apart*, Boulder, Colorado, Westview Press, 1998, p. 25. Il semble que ce soit le décompte le plus récent pour ce qui a trait à la Sibérie orientale.
- ¹⁴ Chiffre établi au recensement de 2001. Tiré de *The world's Greatest encyclopedic almanac* <http://www.answers.com/topic/irkutsk>
- ¹⁵ Voir le sort réservé aux Décembristes en Sibérie dans Galya Diment et Yuri Slezkine (eds), *Between Heaven and Hell. The Myth of Siberia in Russian Culture*, New York, St. Martin's Press, 1993.
- ¹⁶ Pour le reste du mémoire, la transcription française sera utilisée.
- ¹⁷ Les traditions historiques bouriate et mongole reposant essentiellement sur des sources orales, il est difficile de cerner complètement le développement de ces sociétés. Voir Svat Soucek, *A History of Inner Asia*, Cambridge, Cambridge University Press, 2000.
- ¹⁸ Citation traduite et tirée de Victor L. Mote, *Siberia Worlds Apart*, Boulder, Colorado, Westview Press, 1998, p. VI.
- ¹⁹ Pour l'histoire détaillée du réseau concentrationnaire soviétique, voir Anne Applebaum, *Gulag. A History*, New York, Doubleday, 2003.
- ²⁰ Il m'a été impossible de confirmer ou d'infirmer cette information à l'aide d'une source scientifique.
- ²¹ Pour le reste du mémoire, la transcription française sera utilisée.

²² Pour de plus amples informations, voir Anders Aslund, *Building Capitalism: The Transformation of the Former Soviet Bloc*, Cambridge, Cambridge University Press, 2001.

²³ Espérance de vie à la naissance : 1970-1975 : 69.7 ans, 2000-2005 : 65.4 ans. Taux de fertilité (nombre de naissances par femme) : 1970-1975 : 2.0, 2000-2005 : 1.3. Taux de mortalité maternelle (sur 1000 naissances vivantes) : 1985-2003 : 37, 2000 : 67. Ces données ont été tirées du Programme de développement humain des Nations Unies : <http://hdr.undp.org/statistics/data/countries.cfm?c=RUS>

Selon l'Organisation mondiale de la santé, la consommation d'alcool prévalant en Russie est passée de 5.06 litres/personne/année en 1987 à 10.58 litres/personne/année en 2001 (consommation chiffrée en litres d'alcool pur). Par contre, selon mes constatations sur le terrain, il semble que l'alcoolisme soit beaucoup plus répandu que ces chiffres le laissent présumer. Voir le Système d'information statistique de l'OMS : http://www3.who.int/whosis/alcohol_apc_data_process.cfm?path=whosis_to_pics,alcohol,alcohol_apc_data&language=english et Joseph Tartakovsky, « Histoire de la 'petite eau' », *Courrier international*, no 819, 13 juillet 2006, p. 57.

²⁴ Tous les noms des informateurs cités dans ce mémoire ont été changés pour la protection de leur identité.

²⁵ Estimation de l'année 2003, recueillie auprès du couple Matrocov.

²⁶ Michel Leiris, *Miroir de l'Afrique*, Paris, Gallimard, 1995, p. 572.

²⁷ Mariella Pandolfi, *D'une double pratique : Perte. Manque. Nudité*. 1998.

²⁸ Tous les extraits d'entrevues cités dans ce mémoire ont été traduits du russe ou de l'anglais au français, pour une plus grande uniformité dans le texte. Toutes les entrevues ont eu lieu à Khuzhir au cours de l'été 2004.

²⁹ Mike Featherstone, « Localism, Globalism and cultural identity », dans Rob Wilson et Wimal Dissanayake (dir.), *Global Local: Cultural Production and the Transnational Imaginary*, Durham, Duke University Press, 1996, p. 46.

³⁰ G. Gazes, *Le Tourisme international ; mirage ou stratégie d'avenir?* Paris, Hatier, Collection J. Brémond, 1989, p. 103.

³¹ Valene L. Smith, *Hosts and Guests: The Anthropology of Tourism*, University of Pennsylvania Press, 1989, p. 6.

³² Pour en savoir plus au sujet des particularités du tourisme au sein de différentes sociétés locales, voir le numéro d'Anthropologie et Sociétés : Michel Picard et Jean Michaud (dir.), *Tourisme et Sociétés locales en Asie Orientale*, vol. 25, no. 2, Les presses de l'Université Laval, 2001.

³³ Galya Diment et Yuri Slezkine (eds), *Between heaven and hell. The myth of Siberia in Russian culture*, Londres, Palgrave Macmillan, 1993, p. 4.

³⁴ John Lennon et Malcolm Foley, *Dark Tourism*, New York, Continuum International Publisher Group, 2000, p. 23.

³⁵ Galya Diment et Yuri Slezkine, *Op. cit.*, p. 4.

³⁶ Galya Diment et Yuri Slezkine, *Op. cit.*, p. 4.

³⁷ John Lennon et Malcolm Foley, *Op. cit.*, p. 56.

³⁸ Pour le reste de ce mémoire, la transcription française sera utilisée.

³⁹ *Ibid.*, p. 31-32.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 32.

⁴¹ Ce répondant réfère aux déchets laissés sur la plage par les campeurs. Alexeï organise une corvée de ramassage tous les ans avec les enfants du village.

⁴² Isaiah Berlin, *The Soviet Mind: Russian Culture Under Communism*, Washington D.C., Brookings Institution Press, 2004, p. 117.

- ⁴³ Marc Abélès, « Le terrain et le sous-terrain », dans Christian Ghasarian (dir.), *De l'ethnographie à l'anthropologie réflexive. Nouveaux terrains, nouvelles pratiques, nouveaux enjeux*, Paris, Armand Colin, 2002, p. 42.
- ⁴⁴ Arjun Appadurai, *Modernity at large : Cultural Dimensions of Globalization*, Minneapolis, University of Minnesota, 1996, p. 3.
- ⁴⁵ Svetlana Boym, *The future of nostalgia*, New York, Basic Books, 2001, p. XIV.
- ⁴⁶ *Ibid.*, p. 4.
- ⁴⁷ Theodore Calhoun, cité dans Svetlana Boym, *The future of nostalgia*, p. 6.
- ⁴⁸ Dénomination médicale d'un médecin du 19^e siècle, tiré de Boym, p. 7.
- ⁴⁹ Au 19^e siècle, la nostalgie était surtout perçue comme un mal européen. Le rythme accéléré de l'industrialisation et de la modernisation accrut le sentiment général de nostalgie envers une temporalité plus lente. Voir Boym, p. 16.
- ⁵⁰ Walter Benjamin, cité dans Boym, p. 27.
- ⁵¹ Isaiah Berlin, *Op. cit.*, p. 96.
- ⁵² Liana Levi citée dans Jean-Marie Chauvier « Le devenir du passé », *Le monde diplomatique*, mars 2004, pp. 12-13. (Jean-Marie Chauvier est journaliste et écrivain belge, ayant publié de nombreux papiers au sujet de la Russie postcommuniste.)
- ⁵³ François Fejtő, *La fin des démocraties populaires : les chemins du post-communisme*, Paris, Seuil, 1997, p. 474.
- ⁵⁴ Ces deux types ont été définis par Svetlana Boym. Cette dernière est professeur de Littérature slave et de Littérature comparée à Harvard. Elle est notamment l'auteure de *Common Places : Mythologies of Everyday Life in Russia* (1995) et de *The Future of Nostalgia* (2001).
- ⁵⁵ Boym, *Op. cit.*, p. XVIII.
- ⁵⁶ *Ibid.*, p. 54.
- ⁵⁷ Milan Kundera, *L'ignorance*, Paris, Gallimard, 2000, p. 53.
- ⁵⁸ Boym, *Op. cit.*, p. 354.
- ⁵⁹ Aussi inspiré du *memory-scape* de Jonathan Boyarin (1994).
- ⁶⁰ Boym, *Op. cit.*, p. 55.
- ⁶¹ Appadurai, *Op. cit.*, p. 31.
- ⁶² Jon P. Mitchell, « The Nostalgic Construction of Community: Memory and Social Identity in Urban Malta », *Ethnos*, vol.63, no.1, 1998, p. 91.
- ⁶³ Ce texte de Mitchell fut une importante source d'inspiration, non seulement pour le processus nostalgique qu'il décrit, mais pour les stratégies nostalgiques qu'il met en lumière.
- ⁶⁴ *Ibid.*, p. 87.
- ⁶⁵ Fernand Braudel cité dans Benedict Anderson, *Imagined Community. Reflections on the Origin of the Spread of Nationalism*, New York, Verso, 1983, p. 205.
- ⁶⁶ *Ibid.*, p. 203.
- ⁶⁷ Voir les réflexions de Milan Kundera sur la nostalgie et l'oubli, dans *Le livre du rire et de l'oubli*, Paris, Gallimard, 1978 et *L'ignorance*, Paris, Gallimard, 2000.
- ⁶⁸ Marc Augé, *Les formes de l'oubli*, Paris, Rivages, 1998, p. 122.
- ⁶⁹ Jean Starobinski cité dans Boym, *Op. cit.*, p. 7.
- ⁷⁰ De l'anglais « Language and the politics of emotion », voir Catherine A. Lutz et Lila Abu-Lughod, *Language and the Politics of Emotion*, Cambridge, Cambridge University Press, 1990.
- ⁷¹ *Ibid.*, p. 11.
- ⁷² Boym, *Op. cit.*, p. 50.

⁷³ Jeanne-Favret Saada, *Les mots, la mort, les sorts*. Paris, Gallimard, 1977, pp. 28-29.

⁷⁴ Depuis plus d'une décennie, les redéfinitions des sphères publiques et privées font aussi partie du débat entourant les problématiques du monde globalisé. On peut donc affirmer que la réorganisation de l'espace postcommuniste s'est faite parallèlement aux transformations d'autres sphères, plus globalisantes. Pour de plus amples informations voir les publications de la revue *Public Culture*.

⁷⁵ Michael Burawoy et Katherine Verdery, *Uncertain Transition: Ethnographies of Change in the Postsocialist World*, New York, Rowman & Littlefield Publishers, 1999, p. 250.

⁷⁶ Jürgen Habermas, *L'espace public*, Paris, Payot, 1992, p. III.

⁷⁷ *Ibid.*, p. 58.

⁷⁸ Lutz et Abu-Lughod, *Op. cit.*, p. 10.

⁷⁹ Michel Foucault, *L'ordre du discours*, Paris, Gallimard, 1971 pp. 10-11.

⁸⁰ Hubert Dreyfus et Paul Rabinow, *Michel Foucault, Un parcours philosophique*, Paris, Gallimard, 1984, p. 191.

⁸¹ Michel de Certeau, *L'invention du quotidien. 1. Arts de faire*, Paris, Gallimard, 1990, p. LI.

⁸² Commentaire personnel de Michel Foucault cité dans Dreyfus et Rabinow, *Op. cit.*, p. 269.

⁸³ Lila Abu Lughod, *Veiled sentiments : Honor and Poetry in a Bedouin Society*, Berkeley, University of California Press, 2000, p. 240.

⁸⁴ Nous comprenons opposition comme le fait d'émettre une opinion, de marquer un intérêt, lors d'un rapport de coexistence difficile. Nous entendons dénonciation comme l'acte qui veut 'faire savoir', faire connaître son point de vue ou sa situation.

⁸⁵ Akhil Gupta et James Ferguson, *Culture, Power, Place: Explorations in Critical Anthropology*, Durham, Duke University Press, 1997, pp. 18-19.

⁸⁶ Zaki Laïdi, « L'urgence ou la dévalorisation culturelle de l'avenir », dans Marc-Henri Soulet (dir.), *Urgence, souffrance, misère. Lutte humanitaire ou politique sociale?* Fribourg, Éditions Universitaires Fribourg Suisse, 1998, p. 45.

⁸⁷ Boym, *Op. cit.*, p. 64.

⁸⁸ Zaki Laïdi, *Le sacre du présent*, Paris, Flammarion, 2000, p. 224.

⁸⁹ Le concept de « souveraineté mouvante » est emprunté à Mariella Pandolfi (2002), qui l'utilise dans un contexte différent.

⁹⁰ Boym, *Op. cit.*, p. 66.

Bibliographie

Abu-Lughod, Lila, « Honor and Shame », in Michael Jackson (ed) *Things as they are : New Directions in Phenomenological Anthropology*, Indianapolis, Indiana University Press, 1996, pp. 51-69.

Abu-Lughod, Lila, *Veiled Sentiments. Honor and Poetry in a Bedouin Society*, Berkeley, University of California Press, 2000.

Abu-Lughod, Lila & Catherine A. Lutz (eds), *Language and the Politics of Emotion*, Cambridge, Cambridge University Press, 1990.

Agamben, Giorgio, *Moyens sans fins. Notes sur la politique*, Paris, Rivages Poche, 2002.

Agamben, Giorgio, *Image et mémoire : écrits sur l'image, la danse et le cinéma*, Paris, Desclée De Brouwer, 2004.

Anderson, Benedict, *Imagined Community. Reflections on the Origin of the Spread of Nationalism*, New York, Verso, 1983.

Antze, Paul & Michael Lambek, *Tense Past. Cultural Essays in Trauma and Memory*, New York, Routledge, 1996.

Appadurai, Arjun, *Modernity at Large. Cultural Dimensions of Globalization*, Minneapolis, University of Minnesota, 1996.

Applebaum, Anne, *Gulag. A History*, New York, Doubleday, 2003.

Arendt, Hannah, *Les origines du totalitarisme. Eichmann à Jérusalem*, Paris, Gallimard Quatro, 2002.

Aslund, Anders, *Building Capitalism: The Transformation of the Former Soviet Bloc*, Cambridge, Cambridge University Press, 2001.

Augé, Marc, *Non-lieux. Introduction à une anthropologie de la sur-modernité*, Paris, Seuil, 1992.

Augé, Marc, *Pour une anthropologie des mondes contemporains*, Paris, Aubier, 1994.

Augé, Marc, *Les Formes de l'oubli*, Paris, Rivages Poche, 2001.

Berdahl, Daphne et al., *Altering States : Ethnographies of Transition in Eastern Europe and the Former Soviet Union*, Ann Arbor, University of Michigan Press, 2000.

Berelowitc, Alexis, *Les Russes d'en bas : enquête sur la Russie post-communiste*, Paris, Seuil, 1996.

Berlin, Isaiah, *The Soviet Mind: Russian Culture Under Communism*, Washington D.C., Brookings Institution Press, 2004.

Bernier, Bernard, « La transition au Japon : le jeu des circonstances dans le passage au capitalisme », *Sociologie et Sociétés*, vol. 22, no. 1, Avril 1990, pp. 107-126.

Blum, Alain, *Naître, vivre et mourir en URSS*, Paris, Payot, 2004.

Boyarin, Jonathan, *Remapping Memory. The politics of timeSpace*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1994.

Bourdieu, Pierre, *Ce que parler veut dire : l'économie des échanges linguistiques*, Paris, Fayard, 1982.

Bourdieu, Pierre, *Réponses : pour une anthropologie réflexive*, Paris, Seuil, 1992.

Bourdieu, Pierre, *Langage et pouvoir symbolique*, Paris, Fayard, 2001.

Boym, Svetlana, *Common Places : Mythologies of Everyday Life in Russia*, Cambridge, Harvard University Press, 1994.

Boym, Svetlana, *The Future of Nostalgia*, New York, Basic Books, 2001.

Bruner, E.M., « Transformation of Self in Tourism », *Annals of Tourism Research*, vol. 18, no. 2, 1991, pp. 238-250.

Burawoy, Michael & Katherine Verdery, *Uncertain Transition. Ethnographies of Change in the Postsocialist World*, New York, Rowman & Littlefield Publishers, Inc., 1999.

Candau, Joël, *Anthropologie de la mémoire*, Paris, PUF, 1996.

Carrère d'Encausse, Hélène, *Le grand frère*, Paris, Flammarion, 1983.

Chalamov, Varlam, *Récits de la Kolyma*, Paris, Verdier, 2003.

Chauvier, Jean-Marie, « Le devenir du passé », *Le monde diplomatique*, Mars 2004, pp. 12-13.

Clifford, James, *Routes. Travel and Translation in the Late Twentieth Century*, Cambridge, Harvard University Press, 1997.

Cohen, E., « Authenticity and Commoditization in Tourism », *Annals of Tourism Research*, vol. 15, no. 3, 1988, pp. 371-386.

-
- Comaroff, Jean & John, *Ethnography and the Historical Imagination*, Chicago, University of Chicago Press, 1992.
- Connerton, Paul, *How Societies Remember*, Cambridge, Cambridge University Press, 1989.
- Courtois, Stéphane *et al.*, *Le livre noir du communisme*, Paris, Robert Laffont, 1997.
- De Certeau, Michel, *L'invention du quotidien. 1. Arts de faire*, Paris, Gallimard, 1990.
- Diment, Galya & Yuri Slezkine (eds), *Between Heaven and Hell. The Myth of Siberia in Russian Culture*, New York, St. Martin's Press, 1993.
- Dreyfus, Hubert & Paul Rabinow, *Michel Foucault. Un parcours philosophique*, Paris, Gallimard, 1982.
- Dmitriew, Helen, *Surviving the Storms : Memory of Stalin's Tyranny*, Fresno, California State University, 1992.
- Douglas, Ana & Thomas A. Vogler (eds), *Witness and Memory. The Discourse of Trauma*. New York, Routledge, 2003.
- Farmer, Paul, *Pathologies of Power : Health, Human Rights and the New War on the Poor*, Berkeley, University of California Press, 2003.
- Favret-Saada, Jeanne, *Les mots, la mort, les sorts*, Paris, Gallimard, 1977.
- Featherstone, Mike, « Localism, Globalism and Cultural Identity », in Rob Wilson & Wimal Dissanayake (eds), *Global Local: Cultural Production and the Transnational Imaginary*, Durham, Duke University Press, 1996.
- Flem, Lydia *et al.*, *Politiques de l'oubli*, Paris, Seuil, 1988.
- Foucault, Michel, *L'ordre du discours*, Paris, Gallimard, 1971.
- Foucault, Michel, *Surveiller et punir. Naissance de la prison*, Paris, Tel Gallimard, 1975.
- Foucault, Michel, *Il faut défendre la société*, Paris, Gallimard, Seuil, 1997.
- Friedman, Jonathan. *Theory, Culture & Society*, Londres, Sage, 1990.
- Friedman, Jonathan, *Cultural Identity and Global Process*, Londres, Sage, 1994.
- Gal, S. « Language and the Arts of Resistance », *Cultural anthropology*, vol. 10, no 3, 1995, pp. 407-424.

Garros, Véronique (dir), Alain Blum *et al.*, *Russie post-soviétique : la fatigue de l'histoire*, Bruxelles, Éditions Complexe, 1995.

Gazes, G., *Le Tourisme international ; mirage ou stratégie d'avenir?* Paris, Hatier, Collection J. Brémond, 1989.

Ghasarian, Christian, *De l'ethnographie à l'anthropologie réflexive : nouveaux terrains, nouvelles pratiques, nouveaux enjeux*, Paris, Armand Colin, 2002.

Giddens, Anthony, *Central Problems in Social Theory*, Berkeley, University of California Press, 1979.

Gossiaux, Jean-François, *Pouvoirs ethniques dans les Balkans*, Paris, PUF, 2002.

Gupta, Akhil & James Ferguson (eds.), *Culture, Power, Place. Explorations in Critical Anthropology*, Durham, Duke University Press, 1997.

Habermas, Jürgen, *L'espace public*, Paris, Payot, 1992.

Hacking, Ian, *Rewriting the Soul. Multiple Personality and the Sciences of Memory*, Princeton, Princeton University Press, 1995.

Halbwachs, Maurice, *Les cadres sociaux de la mémoire*, Paris, Mouton, 1925.

Halbwachs, Maurice, *La mémoire collective*, Paris, PUF, 1950.

Hannerz, Ulf, *Transnational Connections, Culture, People and Places*, Londres, Routledge, 1996.

Herzfeld, Michael, *Anthropology through the Looking-Glass: Critical Ethnography in the Margins of Europe*, Cambridge, Cambridge University Press, 1989.

Herzfeld, Michael, *The Social Production of Indifference: exploring the symbolic roots of Western bureaucracy*, New York, St.Martin's Press, 1992.

Hill, Fiona & Clifford G. Gaddy, *The Siberian Curse: How Communist Planners Left Russia Out in the Cold*, Vancouver, University of British Columbia Press, 2003.

Hughes, James, *Stalinism in a Russian Province: A Study of Collectivization and Dekulakization in Siberia*, New York, Palgrave Macmillan, 1996.

Humphrey, Caroline, *The Unmaking of Soviet Life. Everyday Economies after Socialism*, New York, Cornell University Press, 2002.

Humphrey, Caroline & Mandel, Ruth, *Markets and Moralities. Ethnographies of Postsocialism*, Oxford, Berg Publishers, 2002.

Kundera, Milan, *Le livre du rire et de l'oubli*, Paris, Gallimard, 1978.

-
- Kundera, Milan, *L'ignorance*. Paris, Gallimard, 2000.
- Laïdi, Zaki *et al.*, *Le temps mondial*, Bruxelles, Éditions complexes, 1997.
- Laïdi, Zaki, « L'urgence ou la dévalorisation culturelle de l'avenir », dans Marc-Henri Soulet (dir.), *Urgence, souffrance, misère. Lutte humanitaire ou politique sociale ?*, Fribourg, Éditions Universitaires Fribourg Suisse, 1998, pp. 43-59.
- Laïdi, Zaki, *La tyrannie de l'urgence*, Montréal, Éditions Fides, 1999.
- Laïdi, Zaki, *Le sacre du présent*, Paris, Flammarion, 2000.
- Lavie, Smadar & Ted Swendenberg, *Displacement, Diaspora, and Geographies of Identity*, Durham, Duke University Press, 1996.
- Leiris, Michel, *Miroir de l'Afrique*, Paris, Gallimard, 1995.
- Lennon, John & Malcolm Foley, *Dark Tourism*, New York, Continuum International Publisher Group, 2000.
- MacCannell, Dean, *The Tourist. A New Theory of the Leisure Class*, Berkeley, University of California Press, 1976.
- Malia, Martin, *The Soviet Tragedy. A History of Socialism in Russia, 1917-1991*, New York, The Free Press, 1994.
- Malkki, Liisa, *Purity and Exile. Violence, Memory, and National Cosmology among Hutu Refugees in Tanzania*, Chicago, University of Chicago Press, 1995.
- Mandelstam Balzer, Marjorie, *Culture Incarnate: Native Anthropology from Russia*, M.E Sharpe, 1995.
- Mandelstam Balzer, Marjorie, *The tenacity of ethnicity. A Siberian saga in global perspective*, Princeton, Princeton University Press, 1999.
- Marie, Jean-Jacques, *Le Goulag*, Paris, PUF, 1999.
- Michaud, Jean, *Résistance et flexibilité : le changement social et le tourisme dans un village Hmong de Thaïlande*, Montréal, Université de Montréal, 1994.
- Michaud, Jean & Michel Picard, *Tourisme et sociétés locales en Asie Orientale*, Anthropologie et Sociétés, vol. 25, no. 2, 2001.
- Mitchell, Jon P., « The Nostalgic Construction of Community. Memory and Social Identity in Urban Malta », *Ethnos*, vol. 63, no.1, 1998, pp. 81-101.
- Mitchell, Jon P., *Ambivalent Europeans: Ritual, Memory and the Public Sphere in Malta*, Londres, Routledge, 2001.

-
- Mote, Victor L., *Siberia. Worlds Apart*, Boulder, Colorado, Westview Press, 1998.
- Namer, Gérard, *Mémoire et société*, Paris, Méridiens Klincksieck, 1987.
- Nash, Dennison, « Tourism as an Anthropological Subject », *Current Anthropology*, vol. 22, no. 5, 1981, pp. 461-481.
- Nash, Dennison, *Anthropology of Tourism*, Oxford et New York, Pergamon, 1996.
- Nora, Pierre, *Les lieux de la mémoire*, Paris, Gallimard, 1984.
- Pandolfi, Mariella, « D'une double pratique : perte, manque, nudité », *Trans*, no. 10, Montréal, 1999, pp. 153-169.
- Pandolfi, Mariella, « Une souveraineté mouvante et supracoloniale. L'industrie humanitaire dans les Balkans », *Multitudes*, vol. III, novembre 2000, pp. 97-105.
- Pandolfi, Mariella & Marc Abélès (dirs), *Politiques. Jeux d'espaces*, Numéro spécial, *Anthropologie et Sociétés*, vol. 26, no. 1, 2002.
- Piirainen, Timo, *Towards a New Social Order in Russia. Transforming Structures and Everyday Life*, Aldershot, England, Brookfield, Dartmouth, 1997.
- Pilkington, Hilary (ed), *Gender, Generation and Identity in Contemporary Russia*, Londres, Routledge, 1996.
- Pilkington, Hilary, *Migration, Displacement and Identity in Post-Soviet Russia*, Londres, Routledge, 1998.
- Ricoeur, Paul, *Temps et récit*, Paris, Seuil, 1991.
- Ricoeur, Paul, *La mémoire, l'Histoire, l'Oubli*, Paris, Seuil, 2003.
- Scribner, Charity, *Requiem for Communism*, Cambridge, MIT Press, 2003.
- Service, Robert, *A History of the Twentieth Century Russia*, Cambridge, Harvard University Press, 1997.
- Smith, Kathleen E., *Remembering Stalin's Victims: Popular Memory and the End of the USSR*, New York, Cornell University Press, 1996.
- Smith, Kathleen E., *Mythmaking in the New Russia: Politics and Memory in the Yeltsin Era*, New York, Cornell University Press, 2002.
- Smith, Valene L., *Hosts and Guests. The Anthropology of Tourism*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 1989.

Smith, Valene. L. & W.R. Eadington, (eds), *Tourism Alternatives. Potentials and Problems in the Development of Tourism*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 1992.

Soljenitsyne, Alexandre, *L'archipel du Goulag 1918-1956*, Paris, Seuil, 1972.

Soljenitsyne, Alexandre, *Une journée d'Ivan Denissovitch*, Paris, U.G.E., 1991.

Soucek, Svat, *A History of Inner Asia*, Cambridge, Cambridge University Press, 2000.

Talbott, Strobe *et al.*, *The Soviet Mind. Russian Culture Under Communism*, Washington D.C., Brookings Institution Press, 2004.

Tartakovsky, Joseph, « Histoire de la 'petite eau' », *Courrier international*, no 819, 13 juillet 2006, pp. 57-58.

Todorov, Tzvetan, *Les abus de la mémoire*, Paris, Arléa, 1995.

Urry, John, *The Tourist Gaze*, London, Sage, 1990.

Virilio, Paul, *Vitesse et politique : essai de dromologie*, Paris, Galilée, 1977.

Virilio, Paul, *L'espace critique*, Paris, Christian Bourgois Éditeur, 1984.

Wert, Nicolas, *L'île aux cannibales. 1933, Une déportation-abandon en Sibérie*, Paris, Perrin, 2006.

Wertsch, James V., *Voices of Collective Remembering*, Cambridge, Cambridge University Press, 2002.

Yerushalmi, Yosef H., *L'usage de l'oubli*, Paris, Seuil, 1988.

Zavialoff, Nicolas et Jacqueline de Proyart, *Mémoire de la Russie, Identité nationale et mémoire collective*, Paris, L'Harmattan, 1996.

Ziker, John Peter, *Peoples of the Tundra : Northern Siberians in the Post-communist Transition*, Waveland Print Inc, 2002.